

Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

















M É L A N G E S  
DE L'UNIVERSITÉ  
S A I N T J O S E P H





# M É L A N G E S DE L'UNIVERSITÉ S A I N T J O S E P H

TOME XXVI

1944-1946

## SOMMAIRE

Deux homélies inédites de Jacques  
de Saroug ♦ PAUL MOUTERDE, S. J.

Ⓛ Antiquités et inscriptions (Syrie,  
Liban) ♦ RENÉ MOUTERDE, S. J. Ⓜ

Deux sanctuaires phéniciens ♦ S.  
RONZEVALLE, S. J. (†) Ⓜ Bibliographie



IMPRIMERIE CATHOLIQUE — BEYROUTH (LIBAN)

42008





# TABLE DES MATIÈRES

TOME XXVI

1944-1946

- FASC. 1** DEUX HOMÉLIES INÉDITES DE JACQUES DE SAROUG, par le  
*P. Paul Mouterde, S. J.* . . . . . 1  
 Homélies métriques du *Vaticanus Syriacus* 566, 3 — sur  
 Marie et le Golgotha (traduction), 9 — sur la sépulture des étran-  
 gers, (traduction), 15 — Textes syriaques, 23 et 29.
- FASC. 2** ANTIQUITÉS ET INSCRIPTIONS (SYRIE, LIBAN), par le  
*P. René Mouterde, S. J.* — Pl. I-III, fig. 1-12 . . . . . 37  
 I. *Reliquiae Antiochenae*. — 1. Statue d'esclave endormi  
 (pignon de fontaine), 39 — 2. Sarcophages à guirlandes de Daphné  
 et de Beyrouth, 40 — 3. Une femme de lettres, Barachoûs, 43.  
 II. *Dea Ourania* (Berytus, Sidon): 4-5. Dédicaces à la  
 Déesse céleste, Beyrouth, 45 — 6. Saïda, 46 — Déesse céleste  
 orientale, Astarté, Astroarché ou Astronoé, 48.  
 III. Inscriptions du Liban. — A. Ehden (Liban-Nord):  
 7. Image de S. Georges, 53; 8. Achèvement d'une construc-  
 tion, 54 — B. Miṣān; 9. Épigramme pour une statue d'Éros, 56;  
 10. Épitaphe, 58.  
 IV. Tyr. — 11. Rampe descendant au port gréco-romain, 60  
 — 12. Agoranomes de l'an 66, 61.  
 V. Dakoué (Anti-Liban). La deux-centième cave, 64.  
 VI. Ethnique et toponyme de Syrie. — A. Dédicace de  
 Yabroud, Ethnique de Qara, 67 — B. Zaïdal = Sakama?, 70.  
 VII. Gemmes inscrites. — A. Le dieu Op sur une gemme  
 magique, 72 — B. Hippocrate et le Grand Roi, 75.
- FASC. 3** DEUX SANCTUAIRES PHÉNICIENS, par le P. S. Ron-  
 zevalle, S. J. (†). — Pl. IV, V, VI, fig. 1-2 . . . . . 81  
 I. Relief du Wādi 'Aṣōūr. Offrande d'une victime (cervidé?)  
 à une déesse, à l'époque perse, 81.  
 II. Le Ġebel Saydé, près Kafroūn (Alaouites). Enceinte et  
 sanctuaire, 94.

## FASC. 4 BIBLIOGRAPHIE. . . . . 99

## I. FOUILLES, GÉOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE LA SYRIE. . 99

M. DUNAND, *Byblia Grammata. Documents... sur le développement de l'écriture en Phénicie* (H. Fleisch) — *Antioch-on the-Orontes*, III, *The Excavations of 1937-1939*, ed. R. STILLWELL (R. Mouterde) — *The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV: I. The green glazed Pottery*, by N. TOLL; II. *The Textiles*, by R. PFISTER a. L. BELLINGER — *Syria, Publications of the Princeton University Archeol. Exped. to Syria...*, IV, *Semitic Inscr.*, by E. LITTMANN, Sect. C, *Safaitic Inscr.* (id.) — R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le limes de Chalcis, Organisation de la steppe en Haute Syrie romaine* (X.) — *Baalbeck. Palmyra*, by HOUYNINGEN-HUENE a. DAVID M. ROBINSON (R. M.) — P. DESCHAMPS, *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte, II. La défense du royaume de Jérusalem*. — P. PEETERS, S. J., *Encore le Coq Sacré d'Hiérapolis* — R. DEVREESSE, *Le patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe* (id.) — T. ASKENAZI, *Tribus semi-nomades de la Palestine du Nord* (A. Poidebard).

## II. ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, CLASSIQUE ET BYZANTINE . . . . . 116

A. PARROT, *Archéologie mésopotamienne. Les étapes* (A. Beaulieu) — *Sumer. A Journal of Archeology in Iraq*, II, 2 (R. M.) — R. GIRSHMAN, *Fouilles de Sialk*, II (id.) — E. F. SCHMIDT, *Flights over Ancient Cities of Iran* (A. Poidebard) — E. AKURGAL, *Remarques stylistiques sur les reliefs de Malatya* (R. M.) — P. MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès* — F. CHAPOUTHIER et P. DEMARGNE, *Mallia*, III<sup>e</sup> Rapport; P. DEMARGNE, *Nécropoles*, I. (id.) — G. DE JERPHANION, *Les miniatures du ms. syr. N° 559 de la Bibl. Vaticane* (J. Mecerian) et *Les Églises rupestres de Cappadoce*, Texte, II, 2 (R. M.) — W. BARTHOLD, *Histoire des Turcs de l'Asie Centrale* (A. Poidebard).

## III. HISTOIRE, HISTOIRE DES RELIGIONS . . . . . 133

L. HALPHEN, *Introduction à l'histoire* (P. Goubert) — FR. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (R. M.).

## IV. LINGUISTIQUE ET LANGUES ORIENTALES . . . . . 136

CH. F. JEAN, *grammaire hébraïque élémentaire* (H. Fleisch).

## V. ARABE ET ISLAM. . . . . 137

ALFARABIUS, *De Platonis philosophia* edd. F. ROSENTHAL et R. WALZER (X.) — I. J. KRATCHKOVSKY, *Penché sur les manuscrits arabes*, 2<sup>e</sup> éd. (J. Mecerian) — H. FLEISCH, *Les verbes à allongement vocalique interne en sémitique* (X.) — M. GAUDEFROY-DEMONBYNES et R. BLACHÈRE, *grammaire de l'arabe classique* (H. F.) — T. SABBAGH, *La Métaphore dans le Coran* — J. M. ABD-EL-JALIL, *Brève histoire de la littérature arabe* — J. SAUVAGET, *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman* (id.) — J. SAUVAGET, *Historiens arabes* (R. M.) — A. J. WENSINCK, *La pensée de Gazzāli* (Kh. Georr) — G. E. VON GRUNEBaum, *Medieval Islam* (A. d'Alverny) — É. TYAN, *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, II (P. Mazas) — N. ABBOTT, *The Queens of Baghdad* (R. M.).

UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH — INSTITUT DE LETTRES ORIENTALES

*Programmè des Cours* — Années 1944-1945 et 1945-1946.

---





MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH  
BEYROUTH (LIBAN)

TOME XXVI, FASC. I

PAUL MOUTERDE, S. J.

---

DEUX HOMÉLIES INÉDITES  
DE JACQUES DE SAROUG

---

BEYROUTH  
IMPRIMERIE CATHOLIQUE  
1944-1946



## DEUX HOMÉLIES INÉDITES DE JACQUES DE SAROUG

La littérature syriaque peut mettre, au nombre de ses principaux auteurs de poésies religieuses, à côté de saint Ephrem et à certains égards, au même rang, le très fécond écrivain que fut Jacques de Saroug. Tous deux partagent l'honneur de figurer, par des extraits de leurs œuvres, dans les Offices syrien et maronite.

Deux cent cinquante homélies métriques — sur sept cent soixante composées, au dire de Bar Hébraeus, par le fameux évêque mésopotamien — ont été conservées, souvent à plusieurs exemplaires, par les manuscrits ; cent quatre vingt quinze d'entre elles ont été éditées, en cinq forts volumes, par le Père Bedjan. On en trouverait aussi, çà et là, à travers les chrestomathies de Moesinger, Zingerle, Overbeck, Gismondi, des extraits plus ou moins considérables (1).

Cette masse imposante de textes déjà édités ne permet toutefois pas au commun des lecteurs de lier connaissance avec notre auteur et de juger de sa manière, faute de traductions.

Le genre de l'homélie versifiée, très en honneur parmi les écrivains syriaques, rappelle le Livre de Job et ses longues discussions en forme de poèmes tout chargés d'images. Les mérites d'une telle composition ne sont pas niables, et l'on conçoit fort bien qu'elle ait beau-

---

(1) Plus récemment, dans le *Corpus Scriptorum Orientalium*, M. Olinder a entrepris l'édition des Lettres.

coup d'agrément pour des auditeurs ou des lecteurs orientaux. Par contre, tout comme c'est déjà le cas pour le Livre biblique de Job, l'Occidental, surtout un peu fêru de logique, risque fort de s'impatisser à y chercher, sous le flot un peu monotone des images et des sentiments, une pensée nette, exposée avec suite.

On ne s'étonnera pas de retrouver ces qualités et ces déficits, à un degré éminent, chez Jacques de Saroug. Les centaines d'homélies, parfois passablement longues, où s'est épanchée son intarissable inspiration, lui ont permis d'aborder les sujets les plus variés : Histoire sainte, légendes issues des apocryphes, panégyriques de martyrs, pratique des vertus chrétiennes, d'autres encore. Sur toutes ces matières, au gré d'une imagination brillante, capable de détours inattendus, il a trouvé amplement de quoi dire, toujours avec beaucoup de piété, voire d'onction. Mais qu'on n'aille pas y chercher des idées clairement exprimées, aux contours arrêtés, qui fixeraient par exemple sans conteste possible sa position doctrinale dans la grande querelle entre orthodoxes et monophysites !

Jacques de Saroug a été goûté de ses compatriotes, comme l'atteste le grand nombre de ses œuvres recopiées à plusieurs exemplaires et le large emploi qui en a été fait dans les livres liturgiques. S'il flatte trop leur goût pour l'image répétée, s'il s'abandonne à l'ingéniosité de rapprochements parfois puérils, du moins ne manque-t-il pas d'un grand esprit de foi et de vrais dons littéraires, qui communiquent à ses écrits la vie et la chaleur.

Le passage à Beyrouth d'un manuscrit syriaque, provenant d'Ourfa et entré en 1938 à la Bibliothèque Vaticane, a été l'occasion de la présente publication. Il s'y trouvait en effet, parmi de nombreux écrits de saint Ephrem, de Jacques de Saroug, d'autres encore, une homélie signalée dans les biographies de notre écrivain, non encore connue en manuscrit. Intitulée « Marie et le Golgotha », elle a pour nous intéresser cette circonstance spéciale d'être le dernier écrit, laissé inachevé, de l'auteur. Le titre était de nature à suggérer quelque



anticipation du *Stabat*, ce qui eût été assurément d'une vraie importance pour l'histoire de la piété chrétienne ; c'eût été la dévotion franciscaine à la Passion de Jésus-Christ et à la Compassion de la S. Vierge déjà formée ou du moins esquissée dès le VI<sup>e</sup> siècle ! Bien autre était la pensée de l'évêque syrien. En Marie il ne contemple pas la Mère des Douleurs au Calvaire, mais, à Bethléem, celle dont l'enfantement virginal proclame la grandeur mystérieuse de son Fils. Parallèlement, le Golgotha est associé au même témoignage, du fait des prodiges qui accompagnèrent et suivirent la mort du Crucifié. Quelques versets seulement font apparaître ce rapprochement, qui a donné son nom à tout l'ensemble.

Le reste n'est qu'une dissertation, à la manière de l'écrivain, sur la double nature du Verbe Incarné, à la fois vrai Dieu et vrai homme. Matière qui devrait, semble-t-il, amener Jacques de Saroug à marquer son adhésion, connue par ailleurs, au système théologique des Monophysites (1). Nous ne pourrions l'y discerner clairement. Comme saint Léon dans sa Lettre à Flavien, il pose à sa façon le problème du Christ agissant tantôt en homme, tantôt en Dieu. L'Église elle-même, mise en scène vers la fin de l'homélie, sera chargée d'en présenter la solution. Auparavant prennent place devant nous trois catégories d'adversaires, les premiers se refusant à admettre en Jésus-Christ autre chose que le Dieu, les seconds écartant tout ce qui dépasse l'homme, tandis qu'un troisième groupe, émergeant à peine de la pénombre versifiée qui règne sur tout ce passage, dédouble le Christ, y trouve deux êtres, un Dieu et un homme. Ces derniers figureraient à peu près, sous leur anonymat, le nestorianisme, voire le nestorianisme et le dyophysisme du Concile de Chalcédoine *per modum unius*. Mais qui sont les hérétiques des deux autres groupes ? Exhume-t-on de l'archéologie hérésiologique les vaporeux Docètes, et pour leur faire

---

(1) Notre manuscrit contient, comme plusieurs autres déjà entrés depuis longtemps dans les bibliothèques d'Europe, des œuvres de polémique contre la doctrine chalcédonienne, sous le nom de Jacques de Saroug.

contraste, les non moins archaïques Ébionites ? Entreverrait-on Arius ? Ou bien les deux négations seraient-elles, hors de toute secte organisée, le fait de l'ignorance, de la pensée et des paroles simplistes de chrétiens peu avertis ? Il se pourrait, après tout, que ces deux catégories d'hétérodoxes rudimentaires soient un pur artifice de style, pour faire attendre et mieux apprécier ce que proclamera l'Église, seule qualifiée pour nous instruire. Celle-ci, présentant à nouveau les deux aspects humain et divin du Christ, s'arrête court, le vénérable prélat n'ayant pu, avant de mourir, la faire parler plus longuement.

La conclusion nous fait donc défaut. Nous aurions, sans doute, été invités à tenir fermement que Jésus-Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme, tout en étant parfaitement un. Jacques de Saroug y aurait-il parlé d'« une seule nature » ou marqué d'une façon nette sa position christologique ? Il est bien vraisemblable, vu les lois du genre, qu'il s'en serait gardé, et qu'il aurait pu au rythme de ses versets se dérober, ici comme ailleurs, à toute déclaration trop claire.

Le titre pittoresque d'une autre homélie : « Au sujet des étrangers et de la sépulture des étrangers », nous a suggéré de la publier également et de la joindre à la précédente ; d'une composition plus aisée et traitant d'un sujet moins ardu, elle révèle sans doute mieux la manière ordinaire et les talents de notre auteur. Inédite, elle n'est cependant pas, comme l'homélie « Marie et le Golgotha », conservée par un seul témoin. Avant la guerre du moins, elle existait, d'après le Catalogue Sachau, dans la Collection des Mss. de la Reichsbibliothek de Berlin (Sachau, 166, IV<sup>o</sup>), et à l'état de fragments, dans deux Mss. du British Museum (Wright, 811, 2<sup>o</sup>, 823) (1).

---

(1) Les indications de Baumstark, dans sa *Geschichte der Syrischen Literatur* (Bonn, 1922, p. 157, note 9) sont incomplètes et légèrement inexactes. On n'y trouve mentionnée qu'une seule homélie sur la sépulture des étrangers, classée parmi les « chants funèbres ». Notre homélie ne paraît pas être un vrai chant funèbre, et sous le titre : « Sur celui qui meurt à l'étranger » les Catalo-

Un tel sermon vise à provoquer, parmi les auditeurs, la pensée charitable de procurer à certains indigents surpris loin de leur pays d'origine par leur dernière maladie, les secours de l'hospitalité chrétienne et les honneurs d'une sépulture convenable, y compris les rituelles démonstrations de la douleur, cris et larmes. Chant funèbre ? Plutôt exhortation de l'évêque, aux funérailles de quelque étranger auquel est procurée la sépulture ecclésiastique.

C'est la victime elle-même, l'indigent moribond, que Jacques de Saroug fait parler. Par allusion à un fait réel, ou par un procédé littéraire approprié à son but, il met en scène un malheureux, gisant à même la rue, en pleine ville, dans la poussière et les immondices ; il en répète et amplifie le pathétique monologue. Une progression, qui ne manque pas d'un certain art, amène, après la plainte initiale, l'appel du mourant aux siens, à sa mère surtout, son dernier acte de contrition, et une dernière supplication aux passants, jusqu'à la fin cependant présentés comme entièrement insensibles à tant d'infortunes.

Dans quelle mesure cette société des chrétiens de Syrie au VI<sup>e</sup> siècle laissait-elle se multiplier, faute de charité et d'organisation, des misères de ce genre ? Il devait bien y avoir là une lacune douloureuse dans l'ensemble de leurs institutions. L'antiquité chrétienne et le Moyen Age n'ont-ils pas placé en tous pays, parmi les malheureux les plus dignes de pitié, les « étrangers », à la merci d'une hospitalité précaire ?

Le manuscrit, écrit sur papier et muni d'une forte reliure de cuir rougeâtre, mesure 17×14 centimètres. Ses 32 cahiers de 12 folios ont une numérotation des folios en lettres syriaques. L'écriture, disposée

---

gues de Sachau (Berlin, 164, 12), Payne-Smith (Oxford, 136, 4 ; 138, 9), Assémani (Vatic., 92, 28) contiennent une autre pièce, qui n'a pas le même incipit, ce que Baumstark ne paraît pas avoir remarqué.

en deux colonnes sur 23 lignes à la page, est un serto d'une calligraphie inégale. Le copiste, Gabriel, diacre et moine, l'a achevé en l'an 1784 des Grecs, soit 1472/3 de notre ère, dans un monastère dédié à Mar Samuel (le fondateur) et à son disciple Siméon.

On y trouve un grand nombre d'homélies et de fragments d'auteurs divers, Jacques de Saroug, saint Ephrem, Georges évêque des Arabes, Bar Qiqi, Isaac d'Antioche, les deux premiers étant les plus largement représentés. Le tout constitue une collection peu usuelle, où l'Homélie sur Marie et le Golgotha pourrait bien ne pas être le seul texte introuvable ailleurs.

Comme il est ordinaire dans les manuscrits jacobites de cette époque, l'emploi des signes indicateurs de la vocalisation y est réduit et sporadique, les points du système ancien et nestorien y alternant avec les lettres grecques spéciales aux Syriens occidentaux ; ces dernières, toujours conformément à un usage fréquent, y sont plus rares que les points dits nestoriens ou « chaldéens ». Dans notre édition, nous nous sommes efforcés de reproduire tel quel cet emploi des deux systèmes. Les points-voyelles utilisés par le typographe n'ayant pas été prévus pour des caractères serto, mais pour des caractères chaldéens, il peut se faire que les points situés au-dessus des lettres en soient un peu plus distants qu'il ne conviendrait. Pour une étude attentive de notre publication, qu'on veuille bien tenir compte de cette remarque.



## HOMÉLIE SUR MARIE ET LE GOLGOTHA

(fol. 320 verso, 1<sup>re</sup> col.)

Item, du même saint Mar Ya'qoub, Homélie sur Marie et le Golgotha. Le saint Mar Ya'qoub la composa à la fin de sa vie sans l'achever, car son trépas était proche. Les copistes la transcrivent à la fin du Recueil de ses homélies.

O Dieu, une homélie sur Toi est au-dessus de mon éloquence,  
 parle en moi pour dire ta révélation !  
 Ton origine est trop redoutable pour qu'on parle de Toi, ô Fils de Dieu,  
 veuille permettre qu'il en soit parlé par une langue indigne de Toi !  
 C'est ton amour qui T'a conduit vers nous, dans notre voisinage,  
 et, T'ayant vu parmi nous, chez nous (1), nous parlons de Toi.  
 La parole n'avait pas sa place pour parler de ton origine,  
 tant que la miséricorde ne T'avait pas fait descendre près de nous.  
 Tu es avec nous, l'Emmanuel (2<sup>e</sup> col.); nous avons la hardiesse  
 de parler selon le corps de ta révélation.  
 Et quand notre hardiesse (2) entreprend de parler de ton origine,  
 elle se dérobe à nous et l'orateur se trouble.  
 Quand on Te voit dans les rues semblable à un enfant,  
 les paroles abondent pour parler de Toi selon le corps ;  
 Que l'esprit considère que Tu es l'Éternel, le Tout Puissant comme  
 [ton Père,  
 l'orateur tremble, la stupeur le saisit, il s'arrête, le regard fixé sur Toi.  
 Quand Tu T'es abaissé, pareil à un homme, près de ceux qui parlent;  
 ils sont venus, ils ont vu que Tu es Dieu, et ont tremblé de ton  
 [origine.

(1) M. à m. « en notre lieu », en parallélisme avec « n'avait pas sa place » de la ligne suivante.

(2) M. à m. « quand en nous, la hardiesse ».

Tu T'es fait semblable à nous, mais si nous avions pensé que Tu étais  
[pareil à nous,

nous aurions tremblé devant Toi, Te sachant pareil au Père. .

En entendant que Tu as enveloppé de langes ta gloire,

la stupeur nous saisit à la pensée de la flamme redoutable qui sort

[de Toi.

Nous avons supposé que tu suçais la mamelle comme un enfant

[ordinaire],

Toi soutien de l'Univers. La stupeur nous saisit (fol. 321) d'un tel

[abaissement.

Tu restes Toi-même dans la grandeur et la petitesse,

et c'est pourquoi tremble devant Toi celui qui veut parler.

Et s'il essaie de parler de ta petitesse;

il aperçoit ta surprenante grandeur, la contemple et s'arrête.

Et quand il veut parler de ta grandeur, il s'embarrasse,

voyant les souffrances et l'abaissement qui s'attachent à Toi.

Au début de ta route se dresse une indicible merveille,

une Vierge enfantant et restant dans sa virginité.

A la fin de ta route, c'est le tremblement de terre et l'épouvante,

celui qui est mis à mort criant à haute voix, tandis que tombent les

[murs du Chéol.

Vision sans précédent, une jeune vierge donnant du lait,

grande merveille, une mort d'où jaillit la vie !

Que tremble l'orateur au début et à la fin,

puisque toute la route est pleine de merveilles, pour qui la contem-

[ple !

O Marie, trop sublime (2<sup>e</sup> col.) serait une homélie traitant de toi, pour

[qu'on la dise.

O Golgotha, trop grand est l'événement qui s'est accompli sur toi !

O Vie, qui parlera de ta mort,

Fils de Dieu, vraiment mort, tout en étant la Vie ?

En voyant tes souffrances, on pense que Tu es un homme,  
en voyant des prodiges et des miracles, on connaît que Tu es un [Dieu.

On T'a vu dormir, et comme un [autre] dormeur, on T'a éveillé,  
mais, les flots T'obéissant et s'apaisant, on T'a pris pour un pur [esprit (1).

Demandais-tu un peu d'eau, on Te croyait indigent et las,  
changeais-Tu de l'eau en bon vin, Tu [Te montrais] le Puissant.

Tu T'es établi sur la grandeur et la petitesse ;  
que fera celui qui a à parler de Toi ?

De toutes parts des pièges sont tendus à un sermon traitant de Toi,  
et des scribes se lèvent pour le saper de leurs questions.

Et celui qui veut parler de ton origine, que fera-t-il,  
(verso) puisque chacun veut qu'on lui en parle à sa guise ?

L'un contemple ta divinité et ta grandeur,  
il veut entendre dire que Tu es Dieu, et rien d'autre ;

Un autre s'approche de Toi, et voyant que Tu as un corps,  
il conteste, et se hâte de crier que Tu es un homme.

Un autre sait reconnaître, dans sa sagesse,  
que Tu es deux [êtres], l'un un Dieu, l'autre un homme.

Et que fera l'Église Sainte, ton Épouse,  
en face de ces opinions qui aboient l'une contre l'autre ?

O [beau] diseur, que fera celui qui a à Te parler,  
(verso) puisque chacun veut entendre une parole à sa guise ?

La foule simple, probe, sincère, se trouble  
d'une aussi grande diversité de termes.

Voici que le monde s'agite, et chacun veut se dresser à part ;  
on entend la parole tumultueuse de voix tumultueuses.

---

(1) M. à m. « un Vigilant », mot ordinaire pour désigner les anges.

La Vierge (1) dit « : » Au Fils de Dieu (2<sup>e</sup> col.) les Apôtres m'ont donné  
 [pour Épouse,  
 et je Le connais, et personne ne m'apprendra qui est l'Époux !  
 Avant que je n'apprenne quelle est sa race et qui est son Père,  
 je n'ai pas consenti à me plonger avec Lui par le Baptême.  
 Une voix m'a donné un signe, en criant « Celui-ci est mon Fils Bien  
 [Aimé »,  
 et c'est alors que j'ai consenti à lui être donnée pour Épouse par la  
 [voix du Héraut (2).  
 J'ai cru au Père et j'ai accepté d'être donnée en Épouse au Fils,  
 et je suis la bru du Père devant qui les montagnes tremblent.  
 Et il n'y a pas d'autre Fils au Père, Il n'en a qu'un seul,  
 Celui qui m'a reçue à la naissance du Baptême.  
 J'étais une prostituée, et dans l'eau Il a fait de moi une vierge,  
 Lui que miraculeusement une vierge a enfanté selon le corps.  
 J'ai appris son secret, je suis entrée chez Lui, je suis à Lui,  
 et je n'ai pas besoin de chercher pour apprendre qui Il est.  
 C'est Lui le Verbe, au-dessus de l'entendement d'une oreille remplie  
 [de paroles impures,  
 Il était le Verbe, et Il est sorti, Il s'est montré au monde.  
 Il a pris l'apparence du serviteur (fol. 322) au sein de la Bénie,  
 et devenu homme, Il a marché vers la mort.  
 Il a pris le chemin de la Passion, étendu sous ses pas,  
 et les Puissants n'ont pas su qu'Il était Fils de Dieu (3).

---

(1) Comme la suite le montre, il s'agit de l'Église.

(2) Peut-être « l'Évangéliste », souvent appelé « héraut » chez les écrivains syriaques.

(3) Ces « Puissants », d'après la suite de l'homélie, paraissent être les Princes des Prêtres et autres chefs d'Israël mêlés au drame de la Passion, mais pourraient bien englober ici comme plus loin (deux versets avant la fin) les démons, « Puissances » de l'air et des ténèbres.



Il avait opéré miracles (1) et prodiges parmi les victimes [de tous maux],  
 et les démons tremblaient en voyant que ce n'était pas un homme ;  
 Dormait-Il, se couchait-Il, était-Il las, s'asseyait-Il, buvait-Il de l'eau,  
 au contraire ils Le méprisaient, disant : « Ce n'est pas un Dieu ».  
 Ils ne Le reconnaissaient ni pour un Dieu ni pour un homme,  
 Il les avait mis en erreur par sa petitesse comme par sa grandeur.  
 Ils Le méprisaient quand Il montrait son abaissement,  
 et tremblaient devant Lui quand Il montrait sa puissance.  
 Les gardiens de la nuit qu'Il avait tourmentés L'enviaient,  
 et Lui tendaient des embûches pour Le faire périr dans leurs rues.  
 Les démons (2<sup>e</sup> col.) avec le Prince qui garde l'air s'agitèrent,  
 et dans leur colère armèrent les bourreaux (2) contre le Très Beau.  
 Ils se mirent à répandre le mépris et le dénigrement contre le Très  
 [Glorieux,  
 et ils le lapidaient effrontément de leurs clameurs.  
 Quand Il chassait les démons avec sa force et sa puissance,  
 ils Lui dérobaient sa louange pour la donner scélératement aux  
 [démons.  
 C'était le démon qui les poussait à parler ainsi,  
 à dire que le Fils de Dieu chassait les démons par le chef des  
 [démons.  
 Les démons Lui portèrent envie, voulurent Le priver de sa louange,  
 et, au nom des démons, on Lui dérobait sa gloire.  
 Sa puissance l'emportant, de par les miracles qu'Il opérait,  
 Il les troubla, les confondit, les couvrit de honte.  
 Ils cessèrent le dénigrement, des louanges éclatèrent dans les assem-  
 [blées,  
 et la honte monta au visage des Fils de la nuit.

---

(1) M. à m. « Il avait montré des miracles et des prodiges parmi les frappés ».

(2) M. à m. les « crucifieurs ».

Et aussitôt dans leur agitation, les insensés, ils se disposèrent  
à préparer le grand drame de la Crucifixion.

(verso) Les démons entrèrent dans le cœur des prêtres pleins de perfi-  
[die,  
et le Prince des démons ourdit ses menées en Judas, l'Apôtre déchu.  
« Légion » fut saisi de rage et mit en démente les Chefs et les Anciens,  
et les Scribes s'agitaient, en proie à tous les esprits de mensonge (1).  
Elle complota de répandre à terre le sang innocent,  
la Synagogue, louve altérée du sang de tous les justes.  
Ils Le saisirent, L'enchaînèrent, L'emmenèrent, Le condamnèrent,  
[puis Le crucifièrent,  
et Il donna sa vie en sacrifice pour les pécheurs.  
Il monta sur la Croix, les démons ne sachant pas qui Il était,  
et quand ils L'eurent crucifié, se dépouillant de son corps, Il les  
[démasqua.  
Les Puissants virent les natures parfaites devant qui ils ont à trembler  
et, tout d'un coup, s'aperçurent que le Maître des natures était sus-  
[pendu à la Croix.  
Les éléments tremblèrent, se portèrent témoins et crièrent : « Il est  
[crucifié »,  
Celui par qui tient le monde ému de sa crucifixion.... (2).

(2<sup>e</sup> col.) Fin de l'Homélie de Mar Ya'qoub sur Marie et le Golgotha, que composa (littéralement : prononça) le Bienheureux Mar Ya'qoub, le Docteur de Batnan de Saroug, à la fin de sa vie, et il trépassa ne l'ayant pas achevée. Que sa mémoire soit en bénédiction et sa prière avec nous ! Amen.

(1) M. à m. « Les Anciens et les Vieillards » (معتما). Il faudrait comprendre : « les Anciens et les Prêtres », si, contrairement à l'usage, ce mot était ici étendu à des prêtres non-chrétiens.

(2) Ce verset pourrait être inspiré de Col., 2, 15 : ἀπεκδυσάμενος τὰς ἀρχὰς καὶ τὰς ἐξουσίας ἐδειγμάτισεν ἐν παρρησίᾳ.

## HOMÉLIE SUR LA SÉPULTURE DES ÉTRANGERS

(fol. 127 recto, 2<sup>e</sup> col.)

Item, du même saint Mar Ya'qoub, Homélie sur les étrangers et la sépulture des étrangers.

Un jour que je passais dans des rues fréquentées (1),  
 le son de gémissements pleins de douleur vint à mes oreilles.  
 Je me retournai et je vis un indigent étranger au pays,  
 étendu, gisant, torturé par la maladie.  
 Et je m'arrêtai, j'écoutai les paroles plaintives proférées par lui,  
 (verso) sur l'exil (2) et les maux qui s'y accumulent.  
 Il se mit à pleurer et à faire pleurer avec lui les passants,  
 et, par la variété et la beauté de ses paroles, me retint sur place.  
 Avec des gémissements douloureux il fit son réquisitoire,  
 décrivant tout ce qu'il avait enduré dans son exil.  
 « O exil, comment dirai-je ce que tu es ?  
 Et avec quels mots clamer ton histoire (3), je ne le sais !  
 Quittant la demeure des miens, j'avais espéré  
 revenir et rentrer sain d'esprit et de corps.  
 Et maintenant le Seigneur l'a voulu, Il a fait ce qu'Il a voulu,  
 les douleurs lancinantes, les maladies me torturent.  
 Elles déferlent sur moi à toute heure, les vagues chargées de mort,  
 elles oppressent mon esprit de souffrances pleines d'affliction.

---

(1) Littéralement : « les rues du siècle ». Si la leçon n'est pas fautive, il s'agirait d'une locution d'origine monastique opposant la ville, séjour des séculiers, à la résidence normale du moine, son couvent.

(2) Le mot « exil », ici et plus loin à maintes reprises, correspond à **فجاء** : littéralement « vie à l'étranger, vie d'expatrié ». Le héros de notre homélie n'est pas à proprement parler un exilé, puisqu'il a quitté librement son pays, espérant tirer profit de son voyage.

(3) M. à m. « ton discours », ce qu'il y a à dire sur toi.

La maladie se prolonge, l'angoisse se prolonge, et pas de soulagement,  
(2<sup>e</sup> col.) Elles me flagellent, les souffrances et l'abandon, dans cet exil ;  
Je n'ai ni entretien ni conversation avec des êtres doués de raison,  
personne pour m'encourager ou me soutenir en quelque manière.  
Celui-ci vient, je m'attends à ce qu'il m'encourage,  
celui-là passe et mes yeux cherchent à voir s'il va me consoler.  
Personne qui interroge pour connaître mes douleurs et mes maladies,  
ni qui montre un désir d'être informé de ma disgrâce.  
Mais chacun passe sans s'arrêter près de moi,  
ils pressent leur pas exprès pour ne pas me voir.  
Celui-ci court à toute vitesse pour accroître ses biens (1) ;  
il revient et, méprisant, se détourne pour ne pas me voir.  
En de tels maux, le jour entier, je suis broyé ;  
(fol. 128) comme par des verges, par tous ces mépris je suis meurtri.  
Le jour passe, la nuit vient me flageller, elle aussi ;  
elle fait l'obscurité, m'isole, noircit pour moi les murs des rues.  
Elle assemble, elle amène toutes les angoisses, tous les tourments,  
toutes les affres, tous les gémissements, maux sans nombre.  
Je pleure sur ma vie, je pleure sur ma disgrâce, toute la nuit,  
mon âme se contracte de souffrance et d'abandon :  
Les douleurs m'accablent comme les tourments de celle qui enfante,  
je gémis, je sanglote, je crie, je hurle d'angoisse.  
De toutes parts les souffrances se ravivent tout le long de la nuit,  
et toutes leurs angoisses se renforcent pour m'écraser.  
Ni lumière, ni compagnie, ni (2<sup>e</sup> col.) consolation ;  
personne pour m'entretenir, ni pour dire un mot, ni même m'écouter.  
Je suis privé de la société des hommes,  
et je reste étranger au monde et à ses consolations.

---

(1) Verset de sens douteux. On pourrait peut-être lire : « passe en chantant ses propres louanges ».



O exil (1), combien amères sont tes suites,  
 dans la santé, la maladie et jusqu'à la mort !  
 Sur tes routès la persécution, la peine, les vexations,  
 la faim et la soif, la fatigue, l'opprobre et la menace !  
 Les duretés de visage et de paroles pénètrent comme des flèches,  
 et comme des pointes de lance blessent cruellement le cœur !  
 De tous les coups il se fait flageller, celui qui t'a aimé,  
 et tous les fléaux lui viennent de toutes parts !  
 Elles se pressent sur ta route, toutes les embûches, sans nombre,  
 et il n'y a pas place pour cheminer en dehors d'elle !  
 Celui (verso) qui t'aime n'a ni trêve ni repos ;  
 lorsque les flots qui font chavirer l'atteignent, il part, il va.  
 Et quand d'autres flots le meurtrissent, il part encore,  
 et tout le long de ses journées il est balloté par toutes ces calamités.  
 Et avec lui rôdent toutes les misères partout où il va,  
 il répand à toute heure les larmes de ses pupilles (2) et s'en abreuve.  
 Lugubre, sombre, hurlant de douleur par les rues,  
 il a sa vie en horreur, son cœur s'épouvante, il se hait lui-même.  
 Il se tourmente, se demandant où s'installer, où se reposer,  
 et qui lui fournira le pain de la journée au nom de Notre Seigneur.  
 Tout ce que je viens de dire est tien, ô exil !  
 Heureux celui qui n'a jamais murmuré contre toi et qui t'aime !  
 (2<sup>e</sup> col.) Heureux celui qui a subi ton joug sans se plaindre,  
 qui a porté ton fardeau, bu ta coupe avec allégresse !  
 Heureux celui qui a enduré avec joie tes douleurs,  
 il recevra sa rétribution avec les Saints dans le Royaume.

---

(1) Plus exactement, ainsi que nous l'avons noté plus haut : « O vie à l'étranger », « vie d'expatrié ». Le malheureux a quitté son pays par goût des aventures, ou dans l'espoir de mieux réussir ailleurs. C'est à lui-même et à des déracinés malchanceux comme lui qu'il pense. L'exil proprement dit ne peut être « aimé », le vagabondage a ses attraites et ses amateurs.

(2) Dans le texte, il s'agit bien des pupilles et non des paupières.



Heureux qui s'est mis à ton école avec sagesse,  
de plein droit il obtiendra la couronne de justice ! »

Et tandis qu'il se lamentait sur sa disgrâce en si beaux termes,  
et sur l'exil, cette vie d'étranger, dont il avait subi les coups,  
Survint sa fin, et s'approcha l'heure où il allait être réuni [aux siens],  
et il joignit ses mains au-dessus de sa poitrine, tout souffrant.  
Il se mit à regarder de tous côtés, et personne pour l'aider.  
Ses yeux erraient çà et là, (fol. 129) et point de secours !  
Ses larmes coulaient pitoyablement sur son oreiller,  
et son visage était plein de poussière, et personne pour l'essuyer !  
Il appelait en gémissant ses frères, ses amis et ses parents,  
et ceux qui lui auraient répondu en cet exil où il n'avait point d'amis.  
Sa bouche balbutiait, [appelant] sa mère bien aimée,  
pour qu'elle vint le pleurer avec des cris de douleur, plaintivement.  
Il appelait son père pour qu'il vint voir, sur le tas d'immondices,  
son fils chéri roulant dans la poussière.  
Il se prit à dire, avec des gémissements et de longs sanglots,  
à celle qui l'avait enfanté, l'avait aimé, l'avait élevé avec soin :  
« Où es-tu, mère, où est ton amour plein de tendresse ?  
où sont aussi (2<sup>e</sup> col.) tes suaves bercements ?  
Où est ton sein, où est ta voix, avec tes caresses,  
voici que j'appelle, tu ne m'écoutes pas, pour que j'aie tes consolations.  
O mère, comment ton amour s'est-il ainsi refroidi,  
et comment s'est dissipée l'haleine chérie des mères ?  
Où sont tes bras pour m'entourer ?  
Et pour que j'entende le bruit plaintif de tes larmes sur moi !  
Dans cet exil, si tu m'entendais, ne viendrais-tu pas ?  
Et n'appellerais-tu pas avec toi mon père, pour qu'il me ferme les  
[yeux, s'il se pouvait ?  
Car me voici abandonné et enveloppé d'un grand isolement,  
et je n'ai aucune compagnie, pas même celle d'un passant !

Qui me donnera de te voir aujourd'hui, [penchée] sur mon visage,  
et, dans la douleur, essuyant la poussière autour de mes yeux ?  
(verso) Qui me procurera la présence bien aimée de mes frères et de  
[mes sœurs,  
pour qu'ils me pleurent, car la douleur et les larmes leur convien-  
[nent.

Qui me donnera d'entendre ta voix avant le grand départ,  
et que je respire ton haleine avant le trépas et qu'ensuite je m'en  
[aille ?

Comment saluerai-je mes frères, pour qu'ensuite je parte,  
ainsi que mon père qui m'a élevé et formé avec tant de peine et de  
[fatigue ?

Qui me donnera de voir les amis, les voisins,  
la famille, les condisciples, les compagnons, toute ma parenté ?

Qui me donnera la force d'écrire une lettre,  
pleine de douleurs, de sanglots, de larmes et de gémissements ?

Au groupe chéri de mes frères et de mes sœurs (2<sup>e</sup> col.), et aussi à mes  
[parents,  
pour leur faire mes recommandations au sujet de l'exilé et de ses  
[malheurs ?

Que je leur apprenne ses souffrances et ses angoisses,  
qu'ils aient sans cesse compassion pour lui et le consolent.

Car elles surabondent, ses angoisses et ses amertumes ;  
d'expérience je les ai toutes endurées !

Et voici que mes doigts faiblissent et tremblent, je n'en peux venir à  
[bout !  
car mon ange [de mort] approche et verse la terreur dans mes  
[membres.

O mort, fais trêve un instant s'il se peut !  
peut-être viendra-t-on m'accompagner et m'ensevelir ?

Je t'en supplie, ne presse pas mon départ,  
peut-être m'entendra-t-on, viendra-t-on près de moi me pleurer ?

(fol. 130) Et, si l'on ne vient pas, je continue en pleurant sur moi-même,  
car j'ai erré, j'ai beaucoup péché, comme [le fait l']homme.

Pleurez sur mes misères, vous aussi mes frères, au nom de Notre

[Seigneur !

Dans la douleur pleurez-moi et faites pleurer qui apprendra

[mon sort].

Que lui aussi me pleure dans la douleur comme il se doit,

que vos larmes soient entendues du Seigneur et qu'Il me pardonne !

Pleurez sur ma déchéance, pour que je voie la miséricorde au jour du

[jugement,

et que par votre prière je sois délivré de la géhenne !

Que pleurent sur moi tous ceux qui ont des fils en voyage,

et quiconque a un fils à l'étranger, qu'il me pleure !

Qu'ils pleurent aussi sur moi, ceux-là aussi dont sont morts (2<sup>e</sup> col.) les

[bien aimés,

par les chemins et les séjours de l'exil !

Eux dont le cœur est dans l'affliction comme mes parents seront dans

[l'affliction !

Ceux-là savent composer des complaints sur les expatriés.

Qui sont frappés par la maladie, étendus par les chemins,

de telle sorte qu'ils n'ont [près d'eux] personne de leur famille ni de

[leur parenté.

Soyez pour moi une société, travailleurs diligents, conduisez-moi à la

[tombe,

et remplissez auprès de moi la place du père, de la mère et des frères !

Que chacun maintenant mette à mon service des larmes et de la com-

[passion,

puisque je manque entièrement de gens qui me connaissent.

Ne me laissez pas dans cet exil sans funérailles,

tenez-moi lieu de frères, d'amis et de connaissances.

Je suis un de vos membres par la foi,

(verso) je n'ai pour me défendre devant le tribunal que mon Credo.

Sa Croix et sa Passion, je les redis comme on me l'a transmis,  
le Baptême et la marque de l'Huile sainte, je les montre.  
Ne dédaignez pas ce corps, ne lui refusez pas ce qui se doit,  
car le Corps et le Sang du Fils de Dieu s'y voilent et s'y cachent.  
Lui sera votre rémunérateur dans le royaume,  
et vous recevra au séjour de lumière avec ses saints.  
A moi aussi, ô Miséricordieux, pardonne, pardonne, comme au larron,  
reçois mes larmes comme [celles de] la pécheresse et accorde-moi le  
[pardon !  
Je ne renonce pas à mon espoir en Toi, ô Fils du Très Bon,  
c'est Toi qui me l'a enseigné, je T'invoque, Tu m'exauceras.  
Je Te livre en ce moment ma pauvre âme,  
Toi, reçois-la avec pitié (2<sup>e</sup> col.), Notre Seigneur, selon ta Bonté !  
Entre les mains de ton Père Tu [nous] a montré, Tu [nous] a invités  
[à remettre nôtres âmes,  
et à dire que ta volonté se fasse en ce moment.  
Et maintenant, Seigneur, ce que Tu as dit je le dis à mon tour :  
Non ma volonté, mais la tienne, Père de Vérité !  
En Toi, Seigneur je proclame ma foi, en ton Père caché et en l'Esprit  
[Saint !  
En ta Passion est ma joie, et j'ai mis mon espoir en ta Croix !  
Conduis-moi, Toi dont le Corps est le viatique de la route,  
celle qui passe par le lieu redoutable du Prince gardien de l'air !  
Que par Toi je sois délivré de ses angoisses et de ses tortures,  
que je prenne mon vol, et passe avec tes Anges le torrent du Chéol !  
Toi, Seigneur, sois pour moi le Bon Compagnon, avec Celui qui T'a  
[engendré,  
et qu'en Toi soit ma confiance (fol. 131) devant ta Justice !  
En cette heure où mon âme est affligée à en mourir,  
envoie ta Miséricorde en guise de consolation.  
En cette heure rassure-moi sur la rémission [de mes fautes],  
par ta Bonté, car je n'ai d'espoir qu'en Toi.

En cette heure, où je T'invoque comme le larron,  
aie pitié de mon égarement ; à la onzième heure je viens à Toi !  
En cette heure où je Te supplie avec toutes les forces de mon âme,  
envoie, Seigneur, près de moi l'Ange de la Miséricorde !  
En cette heure où personne n'est à [ma] droite ni à [ma] gauche,  
personne pour [m]'encourager, personne pour [me] consoler, per-  
[sonne pour [me] soutenir !  
Toi, couvre-moi de ta droite contre la Géhenne,  
et que par Toi je sois consolé de l'angoisse (2<sup>e</sup> col.) d'ici bas et de  
[l'au delà.  
Avec ces paroles pleines de douleur il s'entretenait,  
lui dont en exil la fin survenait à l'improviste, pour lui faire rendre  
[sa vie.  
Et il joignit les mains, pencha la tête et reçut la mort,  
et, telle une fleur, son teint se fana, sa voix s'éteignit.  
Béni soit Celui qui lui a pardonné,  
et lui a donné le repos de ses maux. A Lui la Gloire. — Fin.









١٠٠  
 ١٠١  
 ١٠٢  
 ١٠٣  
 ١٠٤  
 ١٠٥  
 ١٠٦  
 ١٠٧  
 ١٠٨  
 ١٠٩  
 ١١٠  
 ١١١  
 ١١٢  
 ١١٣  
 ١١٤  
 ١١٥  
 ١١٦  
 ١١٧  
 ١١٨  
 ١١٩  
 ١٢٠  
 ١٢١  
 ١٢٢  
 ١٢٣  
 ١٢٤  
 ١٢٥  
 ١٢٦  
 ١٢٧  
 ١٢٨  
 ١٢٩  
 ١٣٠  
 ١٣١  
 ١٣٢  
 ١٣٣  
 ١٣٤  
 ١٣٥  
 ١٣٦  
 ١٣٧  
 ١٣٨  
 ١٣٩  
 ١٤٠  
 ١٤١  
 ١٤٢  
 ١٤٣  
 ١٤٤  
 ١٤٥  
 ١٤٦  
 ١٤٧  
 ١٤٨  
 ١٤٩  
 ١٥٠  
 ١٥١  
 ١٥٢  
 ١٥٣  
 ١٥٤  
 ١٥٥  
 ١٥٦  
 ١٥٧  
 ١٥٨  
 ١٥٩  
 ١٦٠  
 ١٦١  
 ١٦٢  
 ١٦٣  
 ١٦٤  
 ١٦٥  
 ١٦٦  
 ١٦٧  
 ١٦٨  
 ١٦٩  
 ١٧٠  
 ١٧١  
 ١٧٢  
 ١٧٣  
 ١٧٤  
 ١٧٥  
 ١٧٦  
 ١٧٧  
 ١٧٨  
 ١٧٩  
 ١٨٠  
 ١٨١  
 ١٨٢  
 ١٨٣  
 ١٨٤  
 ١٨٥  
 ١٨٦  
 ١٨٧  
 ١٨٨  
 ١٨٩  
 ١٩٠  
 ١٩١  
 ١٩٢  
 ١٩٣  
 ١٩٤  
 ١٩٥  
 ١٩٦  
 ١٩٧  
 ١٩٨  
 ١٩٩  
 ٢٠٠  
 ٢٠١  
 ٢٠٢  
 ٢٠٣  
 ٢٠٤  
 ٢٠٥  
 ٢٠٦  
 ٢٠٧  
 ٢٠٨  
 ٢٠٩  
 ٢١٠  
 ٢١١  
 ٢١٢  
 ٢١٣  
 ٢١٤  
 ٢١٥  
 ٢١٦  
 ٢١٧  
 ٢١٨  
 ٢١٩  
 ٢٢٠  
 ٢٢١  
 ٢٢٢  
 ٢٢٣  
 ٢٢٤  
 ٢٢٥  
 ٢٢٦  
 ٢٢٧  
 ٢٢٨  
 ٢٢٩  
 ٢٣٠  
 ٢٣١  
 ٢٣٢  
 ٢٣٣  
 ٢٣٤  
 ٢٣٥  
 ٢٣٦  
 ٢٣٧  
 ٢٣٨  
 ٢٣٩  
 ٢٤٠  
 ٢٤١  
 ٢٤٢  
 ٢٤٣  
 ٢٤٤  
 ٢٤٥  
 ٢٤٦  
 ٢٤٧  
 ٢٤٨  
 ٢٤٩  
 ٢٥٠  
 ٢٥١  
 ٢٥٢  
 ٢٥٣  
 ٢٥٤  
 ٢٥٥  
 ٢٥٦  
 ٢٥٧  
 ٢٥٨  
 ٢٥٩  
 ٢٦٠  
 ٢٦١  
 ٢٦٢  
 ٢٦٣  
 ٢٦٤  
 ٢٦٥  
 ٢٦٦  
 ٢٦٧  
 ٢٦٨  
 ٢٦٩  
 ٢٧٠  
 ٢٧١  
 ٢٧٢  
 ٢٧٣  
 ٢٧٤  
 ٢٧٥  
 ٢٧٦  
 ٢٧٧  
 ٢٧٨  
 ٢٧٩  
 ٢٨٠  
 ٢٨١  
 ٢٨٢  
 ٢٨٣  
 ٢٨٤  
 ٢٨٥  
 ٢٨٦  
 ٢٨٧  
 ٢٨٨  
 ٢٨٩  
 ٢٩٠  
 ٢٩١  
 ٢٩٢  
 ٢٩٣  
 ٢٩٤  
 ٢٩٥  
 ٢٩٦  
 ٢٩٧  
 ٢٩٨  
 ٢٩٩  
 ٣٠٠  
 ٣٠١  
 ٣٠٢  
 ٣٠٣  
 ٣٠٤  
 ٣٠٥  
 ٣٠٦  
 ٣٠٧  
 ٣٠٨  
 ٣٠٩  
 ٣١٠  
 ٣١١  
 ٣١٢  
 ٣١٣  
 ٣١٤  
 ٣١٥  
 ٣١٦  
 ٣١٧  
 ٣١٨  
 ٣١٩  
 ٣٢٠  
 ٣٢١  
 ٣٢٢  
 ٣٢٣  
 ٣٢٤  
 ٣٢٥  
 ٣٢٦  
 ٣٢٧  
 ٣٢٨  
 ٣٢٩  
 ٣٣٠  
 ٣٣١  
 ٣٣٢  
 ٣٣٣  
 ٣٣٤  
 ٣٣٥  
 ٣٣٦  
 ٣٣٧  
 ٣٣٨  
 ٣٣٩  
 ٣٤٠  
 ٣٤١  
 ٣٤٢  
 ٣٤٣  
 ٣٤٤  
 ٣٤٥  
 ٣٤٦  
 ٣٤٧  
 ٣٤٨  
 ٣٤٩  
 ٣٥٠  
 ٣٥١  
 ٣٥٢  
 ٣٥٣  
 ٣٥٤  
 ٣٥٥  
 ٣٥٦  
 ٣٥٧  
 ٣٥٨  
 ٣٥٩  
 ٣٦٠  
 ٣٦١  
 ٣٦٢  
 ٣٦٣  
 ٣٦٤  
 ٣٦٥  
 ٣٦٦  
 ٣٦٧  
 ٣٦٨  
 ٣٦٩  
 ٣٧٠  
 ٣٧١  
 ٣٧٢  
 ٣٧٣  
 ٣٧٤  
 ٣٧٥  
 ٣٧٦  
 ٣٧٧  
 ٣٧٨  
 ٣٧٩  
 ٣٨٠  
 ٣٨١  
 ٣٨٢  
 ٣٨٣  
 ٣٨٤  
 ٣٨٥  
 ٣٨٦  
 ٣٨٧  
 ٣٨٨  
 ٣٨٩  
 ٣٩٠  
 ٣٩١  
 ٣٩٢  
 ٣٩٣  
 ٣٩٤  
 ٣٩٥  
 ٣٩٦  
 ٣٩٧  
 ٣٩٨  
 ٣٩٩  
 ٤٠٠  
 ٤٠١  
 ٤٠٢  
 ٤٠٣  
 ٤٠٤  
 ٤٠٥  
 ٤٠٦  
 ٤٠٧  
 ٤٠٨  
 ٤٠٩  
 ٤١٠  
 ٤١١  
 ٤١٢  
 ٤١٣  
 ٤١٤  
 ٤١٥  
 ٤١٦  
 ٤١٧  
 ٤١٨  
 ٤١٩  
 ٤٢٠  
 ٤٢١  
 ٤٢٢  
 ٤٢٣  
 ٤٢٤  
 ٤٢٥  
 ٤٢٦  
 ٤٢٧  
 ٤٢٨  
 ٤٢٩  
 ٤٣٠  
 ٤٣١  
 ٤٣٢  
 ٤٣٣  
 ٤٣٤  
 ٤٣٥  
 ٤٣٦  
 ٤٣٧  
 ٤٣٨  
 ٤٣٩  
 ٤٤٠  
 ٤٤١  
 ٤٤٢  
 ٤٤٣  
 ٤٤٤  
 ٤٤٥  
 ٤٤٦  
 ٤٤٧  
 ٤٤٨  
 ٤٤٩  
 ٤٥٠  
 ٤٥١  
 ٤٥٢  
 ٤٥٣  
 ٤٥٤  
 ٤٥٥  
 ٤٥٦  
 ٤٥٧  
 ٤٥٨  
 ٤٥٩  
 ٤٦٠  
 ٤٦١  
 ٤٦٢  
 ٤٦٣  
 ٤٦٤  
 ٤٦٥  
 ٤٦٦  
 ٤٦٧  
 ٤٦٨  
 ٤٦٩  
 ٤٧٠  
 ٤٧١



[illegible]



ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ (fol. 127 recto, 2<sup>e</sup> col.)  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .

ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 (verso) ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .  
 ܘܠܗܝ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ ܕܡܠܝܬܐ .

[illegible]











[illegible]





MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH  
BEYROUTH (LIBAN)

TOME XXVI, FASC. 2

RENÉ MOUTERDE, S. J.

---

ANTIQUITÉS ET INSCRIPTIONS  
(SYRIE, LIBAN)

---

BEYROUTH  
IMPRIMERIE CATHOLIQUE  
1944-1946



## I. RELIQUIAE ANTIOCHENAE

Les monuments d'Antioche que nous publions ici ont été photographiés en 1927; plusieurs d'entre eux m'ont été signalés par le Dr Basile Khoury, gardien bénévole du « Musée » en formation.

### 1. STATUE D'ESCLAVE ENDORMI (PIGNON DE FONTAINE)

(pl. I, 1 et 2).

Personnage couché sur le flanc gauche, les jambes nues ramenées sous le corps, la tête reposant sur les bras étendus en demi-cercle. Le buste est vêtu d'une toison brute, d'où pend l'amorce d'une patte de l'animal; les flocons de laine sont figurés grossièrement, en écailles. Au coude du bras droit est passée l'anse d'un panier, tandis que la main droite soutient une lanterne cylindrique, coiffée d'un cône. L'orifice d'un vase apparaît entre le panier et la lanterne (1).

Le marbre a beaucoup souffert de l'humidité; le travail, quoique médiocre, est assez expressif. On le comparera au monument de Naples (*Museo Borbonico*, IV, 54) que reproduisent le *Répertoire de la statuaire* et le *Dictionnaire des Antiquités* (2). Ce sont deux variantes d'un type antérieur, hellénistique. Le dormeur de Naples a la tête enroulée dans son manteau et tient de la droite la nasse ou *spyris* dont il vient de se servir; à son côté repose une urne côtelée, d'où l'eau s'écoule, et plus loin, semble-t-il, est placée une lanterne. Plus

---

(1) Dimensions: longueur 0 m. 32; largeur 0 m. 21; hauteur 0 m. 12.

(2) S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, I, p. 540; E. Saglio, *Dict. des Ant.*, s.v. *Spyris*, t. IV, p. 1447, fig. 6555.

pauvre et plus rustique que ce pêcheur, le personnage d'Antioche paraît être un esclave porteur, qui s'est jeté sur le sol, recru de fatigue.

Le motif de l'esclave à la lanterne, endormi, a souvent attiré les sculpteurs gréco-romains (1); de même, celui d'Éros endormi, ou encore celui de l'Enfant à l'oie, ont été appelés à décorer des fontaines antiques (2); c'est un compromis entre ces thèmes que représente le marbre d'Antioche; il reposait sans doute sur un pilier adducteur d'eau, au centre de quelque réservoir (*lacus*).

## 2. SARCOPHAGES A GUIRLANDES DE DAPHNÉ ET DE BEYROUTH (pl. II, 1 et 2)

Le sarcophage de Daphné qui vient second sur notre planche II a déjà été reproduit — assez imparfaitement, il est vrai — et étudié par M. Franz Cumont (3). Sur notre photographie, les deux motifs qui occupent l'espace ménagé entre les courbures des guirlandes, sur la face principale de la cuve, sont reconnaissables: symétriquement au masque de Gorgone, c'est bien un visage jeune, à côté d'une harpè. Cette arme n'est donc pas, ici, la harpè de Kronos, qui tranche le fil des jours, aussi bien que les Moires :

[ἀλλὰ τὰ]χος Μοῖ[ραι] τέλος ὤρισαν [κ]αὶ Κρόνου [ἄρπη] (4);

c'est l'arme de Persée, avec laquelle le héros a tranché la tête hideuse du monstre qui lui fait face. Ses exploits étaient souvent contés à Antioche,

(1) Voir surtout J. Déchelette, *Rev. arch.*, 1902, I, pp. 392-397, fig. 1 = *Répertoire*, II, p. 816,3.

(2) *Répertoire*, I, pp. 534 sq.; IV, p. 249. — Sur les pignons de fontaines v. E. Michon, *Dict. des Ant.*, s. v. *Fons*, t. II, p. 1236; Cagnat et Chapot, *Manuel d'archéol. rom.*, I, pp. 104-106.

(3) *Études syriennes*, 1917, pp. 219-220, fig. 81-82. Cf. Chapot, *BCH*, XXVI, 1902, p. 219.

(4) J. Zingerle, *Jahreshefte*, XXIII, 1926, col. 371 et 373, li. 10 d'une épitaphe d'Apia, en Phrygie; Anderson, le premier éditeur (dans Ramsay, *Studies in the Eastern Roman Provinces*, p. 206, n. 3 = *IGRR*, IV, 608) lisait Κρόνου [αὐ]τ[ή].





Antioche : 1, 2. L'Esclave endormi — 3. Stèle de Barachoûs.



Sarcophages de Beyrouth (1), de Daphné (2) et d'Antioche (3).



en même temps que sa venue au faubourg d'Iopolis, sur le Silpius, et la fondation qui lui était due d'un temple à Zeus Keraunios (1).

Un sarcophage, trouvé à Beyrouth dans l'angle est du jardin du Collège de la Sagesse (pl. II, 1), est évidemment apparenté par le style à celui que nous venons de décrire. Il n'a pas échappé à l'enquête sur l'ancienne Béryte que mena jadis le Comte du Mesnil du Buisson (2) ; mais, s'il a été reproduit, aucune indication n'a été donnée sur l'épithaphe qui y est gravée ; or celle-ci est datée ; dans la série assez flottante des sarcophages à guirlandes de type « syro-égyptien » (3) — ou plus exactement d'origine anatolienne —, répandus sur le pourtour de la Méditerranée Orientale (4), voici enfin un jalon exact.

Le texte gravé sur le couvercle et au bandeau de la cuve a été publié par R. Cagnat, sur copie et indications du P. S. Ronzevalle (5) :

*Opp(a) ou Opp(ia), Tholomaei fil(ia), Pyrbiste uixit annis XXXIII in XIV Kal(endas) Octob(res), M. Antonio Hiberno et Sis(e)[nn]a co(n)s(ulibus).*

Il n'y a rien à ajouter au commentaire de R. Cagnat, sinon que le surnom *Pyrbiste* ne semble point être un *cognomen* nouveau ou un ethnique, mais un nom féminin répondant au nom royal des Daces, *Burebista*, *Burvista* (6).

(1) Malalas, *Chronogr.*, pp. 37-38 (Migne, *PG*, XCVII, 108-109) et 199 (Migne, 313). Cf. O. Müller, *Antiquitates Antiochenae*, 1839, p. 20, nn. 8 et 9.

(2) *Bull. de la Soc. franç. des fouilles archéol.*, VI, 1924-5, p. 90, fig. 3.

(3) E. Michon, dans *Syria*, II, 1921, pp. 295 sqq. (*Sarcophage d'Anazarva*) : — p. 296, n. 1, renvoi pour le type à Altmann, *Architektur u. Ornamentik der Ant. Sarkophage*, II, 1, pp. 59 sqq. : *Die Griechischen Guirlanden Sarkophage* ; — liste de 37 sarcophages du type « syro-égyptien ».

(4) G. Rodenwaldt, *Jahrbuch*, XLV, 1930, pp. 183 sqq. (renvoyant à R. Morey, *The Sarcophagus of Cl. Antonia Sabina* [Sardis, V], pp. 79 sqq.) ; Rodenwaldt, *JHS*, LIII, 1933, p. 206 ; *Jahrbuch*, LIII, 1938, *Beibl.*, col. 395, Abb. 9 ; 397 sqq., 404 sq.

(5) *Bulletin de la Soc. des Antiquaires de France*, 1903, pp. 190-191 = *An. épigr.*, 1903, 259. Tous les mots sont séparés par l'*hedera distinguens*.

(6) Ce féminin n'est pas noté dans l'article de Brandis, Pauly-Wissowa,

Par la date consulaire qu'il porte, répondant à l'an 133 de notre ère (1), comme par son style, le sarcophage à guirlandes du Collège de la Sagesse se range parmi les plus anciens monuments de ce genre découverts en Syrie. En effet, le premier en date qu'ait livré l'Asie Mineure date de 69/70 de notre ère (2) et le plus ancien connu à Rome, le sarcophage de C. Bellicus Natalis, consul en 87, peut être assigné au règne de Trajan (98-117), tandis que le grand nombre n'est pas antérieur à celui d'Hadrien (3) et s'échelonne sur le siècle suivant, tandis que l'exportation des sarcophages attiques la plus intense est attribuée à la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle (4).

Si l'effet décoratif de ces sculptures du II<sup>e</sup> siècle avait besoin d'un repoussoir, il serait fourni par un monument voisin, également photographié à Antioche (pl. II, 3). Le motif est hérité des « sarcophages à Éros », qu'Athènes exporta surtout au cours du III<sup>e</sup> siècle (5) : sur la paroi d'une cuve basse, ornée de simples moulures, des Éros s'avancent par couples ; les uns, appliqués aux vendanges, portent raisins ou paniers ; un Éros apporte un coq de combat, un autre encore lève une pomme, tandis que deux dresseurs présentent au

---

*Supplem. I*, col. 261-4 : variantes du masculin *Βουβίσταξ*, *Βοιβεβίσταξ* et *Burvista* (dans Jordanès) ; cf. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II (*Sitzungsber. de Vienne*, CXXXI), p. 16.

(1) Cagnat, *Il.* ; Liebenam, *Fasti Consulares*, 1909, p. 21.

(2) Keil-Premmerstein, *Zweiter Bericht über eine Reise in Lydien* (*Denkschr. de Vienne*, LIII), p. 39, fig. 34 ; d'après Rodenwaldt, *JHS*, LIII, p. 212.

(3) Cf. Lippold, dans *Gnomon*, XI, 1935, p. 263, recension de Jocelyn M. C. Toynbee, *The Hadrianic School*, 1934. Voir aussi J. Toynbee, dans ses études de *JRS*, XVII, 1927, I, pp. 14-27, pl. I-III et XVIII, 1928, pp. 215-6, pl. XXIV-XXV.

(4) Rodenwaldt, *Jahrbuch*, XLV, 1935, p. 185.

(5) Sur ce type de sarcophages, après F. Matz, *Archäologische Zeitung*, XXX, 1873, pp. 11 sqq., voir F. Cumont, *Syria*, X, 1929, pp. 217 sqq., *Un sarcophage d'enfant à Beyrouth* (spécialement pp. 226 sqq., sur les scènes de vendange) et Rodenwaldt, *JHS*, LIII, 1933, *Sarcophagi von Xanthus*, surtout pp. 188 sqq.

public leurs chiens savants. (Euvre très lourde, sans doute locale, qui ne saurait remonter plus haut que le V<sup>e</sup> siècle de notre ère.

### 3. UNE FEMME DE LETTRES, BARACHOÛS (pl. I, 3)

Les monuments groupés sur cette photographie donnent une idée de la sculpture funéraire d'Antioche, depuis le III<sup>e</sup> jusqu'au X<sup>e</sup> siècle.

Seule la stèle de Barachoûs (pl. I, 3, à dr.) présente quelque intérêt. Elle a été publiée, avec un croquis sommaire, par le R. P. Abel (1); l'objet représenté à l'angle inférieur gauche lui paraissait être un autel, portant quatre offrandes ou quatre bétyles (2); d'où l'hypothèse que le défunt représenté était un prêtre païen.

Mais au lieu d'un autel, dont la présence sur une stèle funéraire est insolite, il est permis de reconnaître dans le récipient, apparemment rond, pourvu d'une moulure saillante au sommet et à la base, la *capsa* cylindrique où les anciens rangeaient leurs manuscrits écrits sur rouleaux (3); ces *volumina* étaient souvent liés par groupe de cinq; l'artiste n'en aura représenté ici que quatre, faute de place. On voit pareils étuis aux pieds des défunts « adonnés aux Muses », que représentent maints sarcophages romains (4); la même caissette cylindrique, d'où sortent des *volumina* disposés verticalement, est peinte près d'un défunt « gnostique », Trebius Justus (5), et accoste l'image de

(1) *Rev. Bibl.*, 1911, p. 117 : Εὐψύχι, Βαρχαοῦ, οὐδὲς ἄθνητος.

(2) Le R. P. Abel renvoie justement, pour ces bétyles, à Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, IX, p. 173.

(3) G. Lafaye, *Dict. des Ant.*, s.v. *Liber*, III, p. 1179 B, fig. 4450 et s.v. *Volumen*, V, p. 968 A; Birt, *Die Buchrolle in der Kunst*, 1907, pp. 249-257. — Une *capsa*, d'où sortent quatre ou cinq *volumina*, est placée près du célèbre Sophocle du Musée du Latran (Reinach, *Rép. statuaire*, I, p. 510).

(4) Marrou, *Μουσικὸς ἀνήρ*, p. 73, n° 64 (Velletri) et p. 94, n° 93 = Reinach, *Rép. reliefs*, II, p. 485, 2. Voir aussi la reproduction entière d'un fragment de sarcophage (Mazois, *Le palais de Scaurus*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1822, pl. VIII et p. 145) dans le *Man. d'arch. rom.* de Cagnat et Chapot, II, pp. 503, 506, fig. 694.

(5) Marucchi, *Nuovo Boll. di arch. crist.*, 1911, pl. XIII; Marrou, p. 54, n° 24.



Klio, Muse de l'histoire (1). Sur notre stèle, le personnage que recommandent de si nobles insignes porte un costume plus féminin que viril; sa coiffure, sur la photographie, n'est pas le haut bonnet de feutre que suggérait le croquis d'antan, mais un agencement des cheveux en bandeaux superposés. Son nom, Βαρρυλλίς, appartient au groupe des noms propres féminins en -ίς, qui est propre à la Syrie (2); c'est donc, selon toute vraisemblance, à une femme - auteur qu'est érigée la stèle.

---

(1) Peinture de Pompéi, au Louvre (v.g. Reinach, *Rép. des peintures*, p. 155,5). — Autres exemples: D. Leclercq, *DACL*, I, col. 1515, fig. 360 et s.v. *Cassette*, col. 2342.

(2) Jalabert, *MFO*, III 2, 1909, p. 43<sup>a</sup>; *IGLSYR*, 174,4; 465, 638, 695; pour d'autres contrées L. Robert, *REG*, XLV, 1932, pp 199-200.

## II. DEA OURANIA (BERYTUS, SIDON)

4-5. Durant l'automne de 1945 des travaux de jardinage opérés près de Šiāh, dans les faubourgs méridionaux de Beyrouth, ont dégagé une base de marbre, remployée dans une construction tardive. Sur deux faces de ce monument la même dédicace est répétée, sous des dimensions différentes (1).

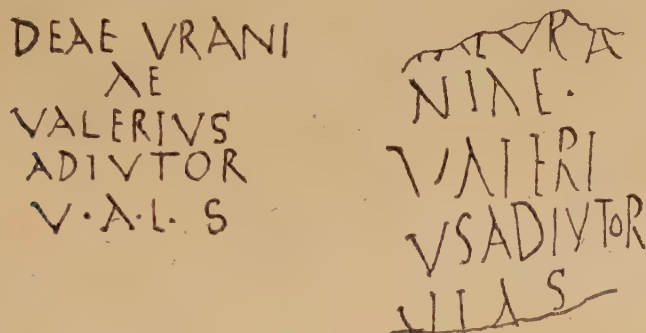


Fig. 1. — Dédicaces à la Déesse Céleste.

A. *Deae Urani*|ae | *Ualerius* | *adiutor* | *u(otum) a(nimo) l(ibens)* s(*oluit*).

B. [*Dea*]e *Ura*|niae < | *Ualeri*|us *adiutor* | *u(otum) l(ibens) a(nimo)* s(*oluit*).

La « déesse Uranie » à laquelle s'adresse la dédicace n'est pas la Muse, ou la Moire, représentée souvent sur les sarcophages. C'est l'Aphrodite-Astarté Céleste, déesse poliade des cités phéniciennes au

(1) A. face principale : texte couvrant 0 m. 29 en hauteur sur 0 m. 39 ; h.l. 0 m. 042 ; — B. face secondaire : 0 m. 36 sur 0 m. 37 ; h.l. 0 m. 08. Dessins d'après des photographies d'estampages.

temps de l'empire romain. L'inscription de Sidon qui est publiée plus loin le démontre.

Le dédicant porte un nom romain, ce qui ne peut surprendre à Béryte, ancienne colonie d'Auguste ; c'était un des « *adiutores* », des « adjoints », attachés (en qualité surtout de comptables ?) aux *procuratores* des provinces et du fisc, aux préposés de l'annone, etc. On compte parmi eux bien peu d'*ingenui* ; Valerius n'ayant pas indiqué sa filiation, nous ignorons s'il était de condition libre ou, comme la plupart de ses compagnons d'emploi (2), simple affranchi.

6. On conserve au « Khân français » de Saïda, parmi divers monuments réunis durant la mission de Phénicie de Renan (1860), une demi-colonne de calcaire gris taché de rouge, qui porte une inscription apparemment inédite (3). Ce texte m'a été signalé par M. l'Abbé Mascle, aumônier militaire au Djebel Druze, envers qui l'archéologie de Syrie a déjà tant d'obligations (4).

Θ Ε Α Ο Υ —  
 Α Θ Ρ Ο Δ Ε Ι —  
 Φ Ι Λ Α Θ Υ Γ Α —  
 Ε Ω Ε Ο Υ Τ Ο Υ —  
 Κ Ε Ι Ο Ν Α Ε Μ —  
 Ε Υ Ξ Α Ε Α Ν —  
 Ε Υ Ν Ο Υ Δ Ω —

Θεῶν Οὐ[ρανίων]

Ἀφροδισ[την]

Φίλα, θυγά[τηρ]

(1) Sur les *adiutores* v. Dessau, III 1, pp. 414-5, *index*, s.v.

(2) L'écrivain, *Dict. des Ant.*, s.v. *Liberti*, III, p. 1219 A ; cf. Habel, Pauly-Wissowa, s.v. *Adiutor*, I, col. 364-6.

(3) Hauteur 0 m. 80, diamètre 0 m. 37, h. l. 0 m. 05 à 0 m. 07. Copie, photographies.

(4) La 3<sup>me</sup> édition de son livre *Le Djebel Druze* a paru à Beyrouth, aux Lettres françaises, en 1944. Il contient un inventaire descriptif du Musée de Soueïda, rédigé avec le concours du P. A. Beaulieu.

Σώσου, τοῦ[ς.]  
 5 κείονας μ(αρχμαρίνους) | τ-|  
 εὐζατα, ἀν|θ' ἱερῶ-|  
 σίνου δῶ[ρον ?]

« A la Déesse Céleste Aphrodite, Phila, fille de Sôsos, ayant façonné les colonnes de marbre, don en retour (des honneurs) de la prêtrise ».

La Déesse Céleste de Phénicie n'est autre que l'antique déesse de la côte cananéenne, Astarté, identifiée successivement à Aphrodite, puis à Vénus (et parfois à Juno Regina) (1). Au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle de notre ère, une dédicace atteste son culte à Gebeil-Byblos (2); au sanctuaire de 'Afqa, la flamme surgissant à jour fixe de la montagne et s'enfonçant dans le fleuve était tenue pour la déesse même : ἔλεγον δὲ τοῦτο [πὺρ] τὴν Οὐρανίαν εἶναι, ὥδὲ τὴν Ἀφροδίτην καλοῦντες (3). C'est l'Astarté-Aphrodite marine, tenant l'aphlaston, que représentent les monnaies de Béryte (4) et d'autres cités phéniciennes (5). Elle n'est pas supplantée par la Τύχη πόλεως de l'époque hellénistique; elle lui passe au contraire ses attributs (6) et sans doute, dans la pensée du vulgaire, leur culte tend à s'identifier (7). Il n'est pas étonnant qu'elle soit honorée à Béryte et à Sidon.

(1) Juno R. à Deir el-Qal'a (Ronzevalle, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 30 = *IGRR*, III, 1078; cf. Wissowa, *Religion u. Kultus der Römer*, 2<sup>e</sup> éd., p. 374, n. 7).

(2) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 162 : Θεᾶς Οὐρανείας Φιλτάτῃ Εὐμένῃ (?) ἀνέθηκεν.

(3) Sozomène, II, 5; cf. Lagrange, *Relig. sémitiques* 2, p. 129, n. 1.

(4) Ch. Picard, *BCH*, XLIV, 1920, p. 291-2.

(5) G. F. Hill, *JHS*, XXXI, 1911, p. 58.

(6) Furtwängler, *Collection Sabouroff*, commentaire de la pl. XXV; Ruhl, dans Roscher, *Lexicon*, s.v. *Tyche*, V, col. 1334; Hill, *l.l.*

(7) S. Ronzevalle, *MUSJ*, XXV, 1942-1943, pp. 14 sq. — A Palmyre et à Doura la Tyché de la cité est identifiée à Atargatis (Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, pp. 98 et 111; cf. Rostovtzeff, *Mélanges syriens R. Dussaud*, I, pp. 291-292).

Elle est au fond identique à l'Istar babylonienne (1) et à la « Déesse Céleste » des Sémites (2), dont le culte fut largement propagé par les Phéniciens. Hérodote indique les étapes de cette expansion : d'après ses informations, la ville palestinienne d'Ascalon possédait le sanctuaire le plus ancien d'Aphrodite Ourania ; « celui de Chypre en a tiré son origine au dire des Chypriotes et celui de Cythère a eu pour fondateurs des Phéniciens venus de cette partie de la Syrie » (3). — Ce sont des Chypriotes de Kition qui en 333/332 fondèrent à Athènes le célèbre temple d'Aphrodite Ourania (4) ; de là le culte se répandit en Grèce, jusqu'à Ségeste et sur le Pont-Euxin (5).

Mais le souvenir restait, que cette déesse était venue d'Orient. D'après Hérodien, la Déesse Céleste n'est autre qu'Astarté : Αἰβυες μὲν οὖν αὐτὴν Οὐρανίαν καλοῦσι, Φοίνικες δὲ Ἀστροαρχὴν ὀνομάζουσι (6). Le cheminement de son culte est indiqué pareillement par Pausanias : « les premiers parmi les hommes à adorer la Déesse Céleste furent les Assyriens [Ἀσσύριοι, à traduire « les Syriens », comme dans Lucien], et après eux les Chypriotes à Paphos et les Phéniciens d'Ascalon en Palestine » (7).

(1) Ed. Meyer, dans Roscher, *Lexicon*, I, col. 653. En 133/4 ap. J.C. (?), à Palmyre. dédicace « à Astart-Istar la bonne » ; les deux déesses sont identifiées (Cantineau, *Syria*, XII, 1931, p. 134, n° 13).

(2) *Jérémie*, VII, 18 et XLIV, 17.

(3) *Histor.*, I, 105 ; Budé, p. 130 sq.

(4) *IG*, II<sup>2</sup>, 337 = Dittenberger, *Sylloge*<sup>3</sup>, 280. Cf. *IG*, II, 1588. — Pour l'identité de cette déesse avec la déesse phénicienne F. Broneer, *Hesperia*, I, 1932, p. 53 ; cf. IV, 1935, p. 574 (d'après Buckler, *JHS*, LVI, 1936, p. 238, n. 2).

(5) Mayer, dans Roscher, *Lexicon*, VI, s.v. *Urania*, col. 98 sqq., complétant Furtwängler, *ibid.*, I, col. 391 et 399. Buckler, *op. l.*, p. 238, n. 1.

(6) Hérod., V, 6, 14. — D'après A. M. Honeyman, *Rev. hist. des rel.*, CXXI, 1940, I, p. 9, n. 6, Ἀστροαρχή serait la transcription de « Astart d'Eryx » (en Sicile) : עֲשְׂתַרְתָּ אֶרֶץ (CIS, I, 135, 140 et 3776). Cf. du même, *ibid.*, p. 10, l'interprétation du nom d'Astarté à Tyr, Ἀστρονόη, « Istar de Ninive », que semble approuver le R. P. de Vaux, *Bulletin du Musée de Beyrouth*, V, Déc. 1941 (paru en 1944), p. 18. V. *infra*, p. 51.

(7) I, 14, 17. Cf. Lagrange, *Relig. sémitiques*<sup>2</sup>, 1905, p. 127.



Quelles traces subsiste-t-il de son culte dans l'Orient romain ?

La grande déesse d'Ascalon apparaît dans la numismatique de la ville (1); et probablement, du moins au temps du syncretisme romain (2), n'était-elle plus distinguée de la Derkéto (Atargatis), honorée dans la même cité à l'époque ancienne (3). En tout cas la déesse poliade est identifiée par deux dédicaces de Délos : émanant d'Ascalonites, elles s'adressent à Aphrodite Céleste Astarté de Palestine : Ἀφροδίτη Οὐρανία Ἀστάρτη Παλαιστίνῃ (4). A Sidon comme à Ascalon l'Aphrodite Ourania est donc Astarté, la déesse dont les rois phéniciens étaient grands-prêtres et fidèles serviteurs.

C'est aussi la déesse orientale (plutôt que la déesse honorée à Athènes), que Ptolémée IV (221-204 av. J.C.) et Bérénice honoraient, à Alexandrie, d'une lame d'or avec dédicace (5). — A Gêrasa, dans la Décapole, la déesse paraît dans deux dédicaces : l'une au nom de la Θεὰ Οὐρανία, en 159/160; l'autre adressée Διὶ Κρόνῳ καὶ Θεῇ Οὐρανίᾳ, en 238 (6). — A Milet, Th. Wiegand signalait jadis la mention épigraphique de Ἁφροδίτῃ Οὐρανίᾳ (7). — W.H. Buckler a publié l'éloge d'un

(1) G. F. Hill, *Coins Br. Mus., Palestina*, p. LVIII, cf. Hill, *Some Palestinian Cults in the Graeco-roman Age* (dans *Proceedings of the British Academy*, V, 1912), pl., n° 12; Plassart, *Délos*, XI, *Les sanctuaires et les cultes du Mont Cynthe*, p. 288, n. 3.

(2) Hill, p. LIX; contra Dussaud, *Notes de myth. syrienne*, p. 84.

(3) Diodore de Sicile, II, 4, 2.

(4) Dedicace, « après avoir été sauvé des pirates », à Zeus Ourios et à la déesse susdite (Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1909, p. 307 sq. et 1910, p. 412; finalement Roussel et Launey, *Inscr. de Délos*, 1937, n° 2305; Plassart, *Délos*, XI, p. 280, n° 4). — Dedicace Ἀστάρτη Παλαιστίνῃ Οὐρανία Ἀφροδίτῃ par le banquier, originaire d'Ascalon, Philostrate (fin du II<sup>e</sup> s. av. J.C.); Plassart, *op. l.*, p. 287.

(5) Breccia, *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, n° 26, 1931, p. 276 sqq. = *Sammelbuch*, 7782 = *Suppl. ep. gr.*, VIII, 1, 360.

(6) *Gerasa*, éd. Kraeling, 1938, p. 387, n° 24 et 388, n° 26.

(7) *Abhandl. de l'Acad. de Berlin, Philol.-Hist. Kl.*, 1908, Abh. I, p. 27. — Dans *Milet, Ergebnisse der Ausgrabungen...*, je n'ai trouvé qu'une mention de Οὐρανία (buste près d'un globe; c'est la Muse, non la déesse); Bd I, Heft 7, *Der Südmarkt*, p. 287, n° 201.

νεοκόρος Οὐρανίας Ἀφροδίτης à Hiérapolis de Phrygie (2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle) (1).

La statuaire et la peinture romaines ont tenté, jusqu'aux lointaines frontières d'Orient, de tracer l'image de l'Aphrodite Céleste. Les fouilles de Doura ont livré une statuette féminine, vêtue, le pied gauche posé sur la carapace d'une petite tortue (2); M. Franz Cumont y reconnaît la réplique de la statue chryséléphantine, œuvre de Phidias, que Pausanias a vue à Élis, dans le temple d'Aphrodite Céleste (3). Une fresque de Doura représente aussi une déesse nue, le front ceint d'un nimbe blanc, insigne des dieux de la lumière et du ciel, ici de l'Aphrodite Céleste (4).

En Phénicie l'on n'a pas signalé jusqu'ici de représentation certaine de la Déesse Céleste. La dédicace à cette déesse qui fut trouvée dans la région de Ġebeil est gravée sur un autel accosté de deux animaux, sphinx ou lions, entre lesquels est sculpté un grand vase (5). La déesse syrienne, assise entre deux lions, que Renan a rapportée de Haras er-Râm, dans le Liban, n'a rien qui marque son caractère céleste (6). On en dira autant de la déesse, coiffée du polos, une fleur à la main et assise sur un trône porté par des lions, que figure un relief du Musée de Beyrouth (7); c'est d'ailleurs une Cybèle — dont le culte a pénétré en Syrie, particulièrement à Damas, à l'époque

(1) *JHS*, LVI, 1936, pp. 237-8. — Une dédicace θεῇ Οὐρανίᾳ de Kula (Lydie), pourrait, selon Keil, s'adresser à une déesse syrienne identifiée à Artémis ou à Cybèle (*Suppl. ep. gr.*, IV, 645, 646). Cybèle est qualifiée souvent de « déesse céleste ».

(2) Fr. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, pp. 206 sqq., pl. LXXX, LXXXI.

(3) Paus., VI, 25, 1.

(4) P. V. C. Baur, *The Excavations at D.-E., VI<sup>th</sup> Report*, 1936, pp. 279-282.

(5) *Supra*, p. 47, n. 3. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 162, cf. 854 et pl. XXII, 8.

(6) *Mission*, p. 239, cf. 858, pl. XX, 3.

(7) Virolleaud, *Syria*, V, 1924, p. 119, pl. XXXI, 3.

perse. Le « trône d'Astarté », flanqué de sphinx, du même Musée (1), pourrait bien, par contre, ressortir à la Déesse Céleste, car le dossier est surmonté du symbole « globe sur le croissant », qui est symbole du ciel (2).

Un autre trône divin paraît aussi appartenir à l'Aphrodite-Astarté Céleste. C'est un monument de pierre jaune qui est conservé au Khân français de Saïda et qui semble encore inédit (pl. III, 4). Entre deux sphinx aux formes féminines (dont les têtes rapportées ont été arrachées), une déesse long-vêtue s'appuie à un haut dossier, dont l'angle droit porte un grand astérique à 8 rais. Il semble que la main droite de la déesse esquissait le geste de bénédiction, la paume en avant, qui est celui de l'Astarté phénicienne dont le P. S. Ronzevalle a jadis publié le trône (3). Si mal conservé que soit ce monument — la tête de la déesse a fondu sous les intempéries —, on peut l'attribuer à la fin de l'époque hellénistique ou au début de l'époque romaine.

Le symbole astral qui caractérise la déesse ne laisse guère de doute sur la nature et sur le nom que le vulgaire lui donnait. C'est la Déesse Céleste, et si on ne la dénommait pas Astarté ou Aphrodite Ourania, c'est sous le nom d'Ἀστροθήνη (4) ou d'Ἀστρονότη (5) qu'on l'invoquait.

(1) Id., *ibid.*, p. 119, pl. XXXII, 4-5.

(2) Cf. S. Ronzevalle, *MFO*, V 2, 1912, pp. 65\*-70\*; *MUSJ*, XVI, 1932, pp. 56-63; XVIII, 1934, pp. 136-140.

(3) *MFO*, III 2, 1907, p. 755 sqq.; *CRAI*, 1907, pp. 589 et 696. — Sur ce geste v. Ronzevalle, *Jupiter héliopolitain* (*MUSJ*, XXI), 1937, pp. 158-162, pl. L et LI.

(4) *Supra*, p. 48, n. 6.

(5) L'accord n'est pas fait, entre érudits, sur l'interprétation de ce nom divin, connu par Damascius (*Vita Isidori*) et par une inscription de Tyr; que le mot s'explique par le phénicien, ou par une simple juxtaposition de termes grecs (voir récemment, d'une part R. Dussaud, *Rev. de l'hist. des religions*, LXIII, 1911, p. 344 et Lidzbarski, *Ephemeris f. semit. Epigraphik*, III, p. 261, n. 2, pour l'origine grecque, et d'autre part le R. P. de Vaux, *Bull. du Musée de Beyrouth*, V, 1941, p. 18 et Honeyman, *Rev. de l'hist. des religions*, CXXI,

Revenant à l'inscription de Sidon, l'on notera deux anomalies dans la rédaction. A la fin de la ligne 4 le nombre des colonnes était sans doute indiqué (il y a place pour un ou deux chiffres dans la lacune). A la ligne 5 le M (suivi, semble-t-il, d'une feuille de lierre) est le premier sigle d'une abréviation ; ce n'est pas un chiffre, car il n'est pas surmonté d'un trait ; on peut donc proposer un complément tel que  $\mu(\alpha\rho\mu\alpha\rho\acute{\iota}\nu\omicron\upsilon\varsigma)$ . Aux lignes 6-7 on attendrait  $\text{ἱερῶσύνης ἀντίδωρον}$  ; l'adjectif  $\text{ἱερῶσυνος}$  n'est employé substantiellement qu'au pluriel,  $\tau\acute{\alpha}\text{ ἱερῶσυνα}$  désignant la portion assignée au prêtre sur la victime immolée (1) ; par ailleurs on peut hésiter entre  $\text{ἀντι-δω[ρεά]}$  et  $\text{ἀντί-δω[ρον]}$ , le second terme, très courant à l'époque chrétienne (2), étant plus probable. L'expression poétique  $\text{ἀν[θ' ἱερῶ]σύνου δῶρον}$  (s. e. γέρωσ) a sans doute été empruntée à quelque inscription versifiée ; telle la dédicace d'Athènes, où Archelaus offre l'image de Rhéa et de Proserpine en reconnaissance de son initiation par le taurobole :

$\text{ἀντίδοσιν τελετῆς τῆς ταυροβόλου χάριν ἔγνω,  
βῶμον ἀναστήσας Ἄττειω ἡδὲ Πέης (3).}$

L'accession à la prêtrise—Phila était sans doute devenue prêtresse d'Astarté-Aphrodite Ourania—n'allait point sans quelque offrande à la divinité ; pour désigner ce don en retour, la formule  $\text{ἀντὶ ἱερῶσύνης}$  venait à l'esprit aussi bien que les expressions  $\text{ἀντὶ τῆς ἀρχῆς}$ ,  $\text{ἀντὶ στρατηγίας}$ , etc... destinées à rappeler l'emploi de la *summa honoraria* exigée des nouveaux magistrats (4).

1940, p. 10), la foule devait facilement l'appliquer à une déesse dont le caractère « astral » était si manifestement accusé.

(1) V. les textes indiqués par Poland, *Gesch. des griech. Vereinswesens*, pp. 258 et 422.

(2) Sophocles, *Gr. Lexicon of the Rom. a. Byz. Period*, p. 181 B. Cf. Liddell-Scott-Jones, *A. Gr.-Engl. Lexicon*, p. 155 B.

(3) Kaibel, *Epigr. gr. e lapid. conl.*, 822, 3-4.

(4) Cf. L. Robert, *BCH*, 1936, pp. 192 sqq., n° 7 (inscription de Lattaquié) : offrande de portes, de « vingt entrecolonnements », de gradins et d'un *lithostrôtos*,  $\text{ἀντὶ τῆς βολῆς}$ , « en retour de l'accès au sénat local » du mari de la dédicante.



## INSCRIPTIONS DU LIBAN

## A. — INSCRIPTIONS D'EHDEN (LIBAN - NORD)

(pl. III, 1)

7. Plaque de calcaire blanc. Haut. 0 m. 43; la. 0 m. 49; ép. 0 m.  
 16. Inscr. complète à g.; h.l. 0 m. 045. Copie, photographie (Octobre 1932). La pierre est entrée depuis au Musée national libanais.

+ Ὁ μὲν [γαῦρος ? τ(οῦ)]

ἀγί(ου) καὶ θα[υμαστ(οῦ)]

Γεωργί(ου) τύπ[ος], τυ-

πτωθὶς ἐξ ἰσμωνόμω[ν]. sic

5 Οἱ τῖς κώμης τοῦτον, ὑ[πώ-]

κοδόμησαν σπουδῇ [Φλ. (?)].

Θεοδότου Δεηλιώ[ντος]

ἐπί(κτ)ορος, ἐπιστά[του, δὲ (?)]

τυ

« + La fière (?) image du saint et admirable Georges, façonnée à frais égaux. Les gens du bourg l'ont établie sur cette base, par le zèle du contre-maître Flavios (?) Théodotos, fils de Dèiléon, sous la direction de... ».

Il s'agit d'un relief représentant saint Georges, dressé à l'époque byzantine sur la base de calcaire qui porte l'inscription. Le saint y est qualifié d'« admirable ». On pourrait aussi lire θα[υμασίου ?], « merveilleux »; le θαυμαστὸν ὄρος, le « Mont Admirable », étant l'appellation de la colline sur laquelle vécut le grand thaumaturge, S. Syméon Stylite de Jeune (1), il vaut mieux s'en tenir au premier adjectif. La sculpture est payée par les habitants du bourg par contributions égales, rappelle le texte, ἰσ[μ]ωνόμω[ν] = ἰσονόμων, m. à m. « à parts égales » (2);

(1) Références *apud* Honigmann, *Hist. Topographie von Nordsyrien*, 1923, p. 89, n° 457. Cf. Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, p. 441, n. 4.

(2) Tombeau élevé par trois personnes ἐξ ἑσου, à Ṣalḥad (Dunand, *Mél. syriens R. Dussaud*, II, p. 563, n° 262).



on a signalé sur d'autres inscriptions des insertions induës de consonnes, prévenant en quelque sorte la venue des mêmes lettres dans le mot à suivre (1).

L'adjectif qualifiant l'image du saint, à la 1<sup>re</sup> ligne, commençait par un ι ou un γ; d'où la restitution [γαῦρος. Les iotacismes [τυ]πτωθής = τυ]πτωθής; τής = τηής] et la confusion des sons ο et ω ne peuvent surprendre à pareille époque. Le nom du père de Théodotos, Δεηιλέων, répond au classique Δηιλέων, Δηιλέοντος ou à Δηϊολέων connu de Tzetzes (2). Le titre donné à Théodotos, ἐπίκτωρ, est nouveau, du moins dans sa forme; c'est un doublet de ἐπέικτης, *one who urges or presses* (3), qui est usité dès le III<sup>e</sup>/IV<sup>e</sup> siècle (4); les formes ἐπέικτης et ἐπίκτωρ, ont donc coexisté, comme celles par exemple d'ικέτης et ικέτωρ (5).

8. Une autre inscription d'Ehden a jadis été relevée par Renan (6) :

+ ■ Ρ Γ Ω Ν Ε Τ Ε Φ Α Ν  
Λ Α Β Β Γ Ε Ν Ο Μ Ε  
Α Β Ε Λ Λ Α Α Μ Θ Ν Ε  
· · Γ Π Ι Α Ω · · · Χ Η Θ Υ

Renan note qu'à la ligne 3 la dernière lettre peut être Ε, Τ ou Ε; que la ligne 4 se termine par « des sigles ou des formules chrétiennes ». « L'inscription, ajoute-t-il, n'a offert aucun sens satisfaisant. Le nom Ἀβελλαμοῦν seul est remarquable par sa physionomie arabe ».

On peut proposer la lecture :

+ [Ἐ]ργων (pour Ἐργον) Στεφάν[ου], λαβ[όντος], γενόμεν[ον] Ἀβελλα-  
μο(οῦ)ντ[ος ?], [Γο]κρ[ο]π[ι]αίου ι' (?) αω' (ἔτους) (?), [παρό]χ[η] Θ(εο)ῦ.

(1) J. Zingerle, *Jahreshefte*, XXIII, 1926, *Beibl.*, col. 410, avec exemples tels que ἐτέρω δὲ[ν] οὐδενί et μετὰ[ν] τῶν ιδίων.

(2) Pape-Benseler, p. 285.

(3) Liddell-Scott-Jones, s.v., p. 614 : *coupled with* ἐκβιβαστής, *Cod. Just.*, 7, 51, 5, 1. — Sophocles, p. 494, s.v.

(4) Preisigke, *Wörterbuch*, III, *Abschn.* 8, *Ämter*, p. 113.

(5) Sur lesquelles v. Boisacq, *Dict. étym. de la l. gr.*, 1916, p. 370.

(6) *Mission de Phénicie*, pp. 138-9.

« Travail d'Étienne, qui assuma (l'entreprise), devenu (travail) d'Abellaamoun (?), le 10<sup>e</sup> jour (?) de Gorpiaios, l'année 801 (des Séleucides = 589/590 de notre ère), avec l'aide de Dieu ».

Il est donc fait mention de deux entrepreneurs qui se sont succédé dans quelque ouvrage pieux.

Pour la formule initiale (avec même graphie ἔργων) voir Prentice, *Syria* - Princeton, III B, 1089 et 1161 (= *IGLSYR*, 413); cf. *Syria* - Princeton, III A, 768. Θεοῦ παροχῇ s'est rencontrée à 'Atšan, au N.E. de Ḥama (Burton a. Drake, *Unexplored Syria*, n° 46 = Lassus, *Inventaire arch. de la région au N. E. de Hama*, Texte, pp. 103 sq., n° 57). Une dédicace d'Iḡāz, dans la même région, se termine par ces vers (1):

Ἐμοὶ πετρῶν, τοῦτο παρέχοντος τοῦ Θεοῦ,  
παίδων ἐπ' ἀρότρῳ <γ>ν(η)σίων <σ>υνάπτεται.

« Une terre rocheuse, Dieu m'octroyant ce secours, me conviendra pour élever mes chers enfants ».

Le nom Ἀβελλαμμούν doit sans doute se traduire par « Serviteur de El-Ḥammān » (2).

(1) *Syria* — Princeton, III B, 1020, 10-11.

(2) El-Ḥammān est connu par les inscr. phéniciennes de Ma'soûb (222 av. J. C.) (*CIS*, I, 8; Cooke, *A Text-Book of North-Semitic Inscr.*, 1903, n°s 10, pp. 48 sqq. et 37, pp. 103-4). Pour la terminaison en -ούν cf. Ἀβδῆμουνος = 'Abd-Ḥammān (Josèphe, *C. Ap.*, I, 17).

B. — MIŠĀN — ÉPIGRAMME POUR UNE STATUE D'ÉROS —  
ÉPITAPHE

Mišan est un petit village maronite, accroché aux pentes qui surplombent la rive septentrionale du Nahr Ibrahîm, à 2 km. environ au S. de Mašnaqa. La région, que traversait la route des pèlerins montant de Byblos au sanctuaire de Vénus à 'Afqa, conserve encore les reliefs et les sarcophages taillés dans le roc qu'a décrits Renan (1) ; les débris d'un temple-tombeau, couronné par une pyramide, y rappellent les « tombeaux d'Adonis », qui sans doute jalonnaient la montagne (2) ; enfin la « Mission de Phénicie » en rapporta une sculpture : « Ba'al ou Jupiter, trouvé près de Mašnaqa » (3).

Le Père Joseph Delore, S. J. et M. C. L. Brossé m'ont jadis signalé les restes indistincts d'un édifice antique, à Mišan, et deux pierres inscrites qui en provenaient ; j'ai retrouvé sur place un chapiteau ionique, qui fournit une date : époque romaine, II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle.

9. La première inscription est gravée sur une base, moulurée au sommet et au bas, qui est aujourd'hui scellée au-dessus de la porte, dans le mur nord de la maison construite il y a 30 ans par Mgr Boutros Sohaïd (4). La pierre est couchée, la tête à gauche. Les lettres, grêles et assez légèrement gravées, sont hautes de 0 m. 05 (fig. 2, pl. III, 3). Grâce au R. P. Tobie Souhaïd, neveu du prélat qui bâtit la demeure, j'ai pu copier et photographier le texte du haut d'une échelle ; j'ai utilisé, pour le croquis figuré, le dessin rectifié (5) de M. Brossé.

(1) *Mission de Phénicie*, pp. 238, 260, 284-292, 842 ; pl. XXXII-XXXV. Cf. H. Seyrig, *Les bas-reliefs prétendus d'Adonis...*, *Syria*, XXII, 1940, pp. 115 sqq. = *Antiquités syriennes*, III, pp. 54 sqq.

(2) S. Ronzevalle, *Venus lugens et Adonis Biblius*, dans *MUSJ*, XV, 1930-1931, p. 178.

(3) Renan, *op. l.*, p. 842, 34.

(4) Hauteur 0 m. 65 ; la. 0 m. 31. Calcaire.

(5) Sa copie donne : (li. 1) . OIK ; (3<sup>e</sup> li. fin) TONI ; (4<sup>e</sup> li. fin) TOK ; (5<sup>e</sup> li. fin) KAIPOPA ; (6<sup>e</sup> li.) OONΦOPEONI. Pour le reste, elle concorde avec la mienne.

Χο(ρ)ί[κιος σὺν] | τέκν[οις] | δαμάδῃ τόνδ' ἀνέθηκεν  
τὸν | πυριτερπόμενον καὶ τόξ' ἀπ'οθήκεν φορέοντα.

« Chorikios avec ses enfants a consacré ce Vainqueur, celui qui se plaît à brûler (les cœurs) et qui darde au loin ses flèches ».

Le nom du dédicant est assuré, car il reparait sur la deuxième inscription de Mišān (*infra*). Il pouvait s'écrire Χωρίκιος (1). — Le quatrième pied du 1<sup>er</sup> hexamètre est un anapeste et il faut reconnaître ici le dieu vainqueur ou dompteur, le δαμάλης Ἔρως chanté par Anacréon (2) et décrit par Hésiode : λυσιμέλης, πάντων τε θεῶν πάντων τε ἀνθρώπων | δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλὴν (3), celui dont les poètes ont retracé le triomphe : *Non insulse quidam poeta triumphum Cupidinis scripsit, quo in libro non modo potentissimum deorum Cupidinem, sed etiam victorem facit* (4).

Faut-il corriger δαμάδῃ, qui se lit nettement sur la pierre (pl. III, 2), en δαμά(λ)η, pour retrouver l'épithète déjà choisie par Anacréon ? Je ne le pense pas. Un lettré du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle — époque à laquelle nous reportent les lettres grèles et allongées de la dédicace (5) — a pu

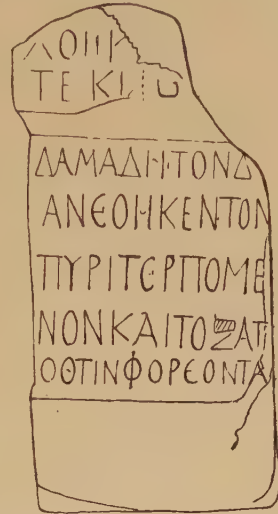


Fig. 2. — Mišān. Base d'une statue d'Éros.

(1) Nom d'un cheval (cf. *Rusticus*), sur la tablette d'envoûtement d'une écurie de courses à Béryte (*MUSJ*, XV, 1930, p. 111, li. 25, 26-27 et p. 119).

(2) *Carm.* 2, 1, Bergck.

(3) *Theog.*, 121-2.

(4) Lactance, I, 11 ; cf. Preller, *Griech. Mythol.* 4, p. 505, n. 3. Preller, *l.l.* et Furtwängler, dans Roscher, *Lexikon*, s. v. *Éros*, col. 1366, 10, renvoient, pour un prétendu « cortège triomphal de Cupidon », à Horace, *Odes*, II, VIII, 14, où il n'y a rien de tel.

(5) Il faut en juger par la copie (figure 2), la photographie (pl. III, 2) donnant une vue oblique et déformée.



forger un nom nouveau, d'après le verbe δαμάζω, alors que des dérivés antérieurs, tels que δαμάλης, δαμάλη, δάμαρ relevaient de δαμάω.

Dès la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, le thème de Cupidon brûlant et perçant les cœurs est devenu matière d'amplification oratoire : *quid ita crederetur Cupido puer atque volucer et sagittis ac face armatus* (1).

Tous les arts, surtout la peinture et la poésie, figurent le dieu de l'Amour toujours prêt à darder ses flèches ardentes ; qu'il suffise de rappeler l'image de Cupidon armé de la torche, τὸν τοξότην τὸν πυρφοροῦντα (2), si souvent gravée sur des gemmes, ou les nombreux épisodes des Dionysiaques, dans lesquels on voit le terrible petit tyran (3) subjuguier les dieux et les héros. Pour le flatter, Aglaé l'appelle :

Πανδαμάτωρ, ἀδάμαστε, βιοσσέε, σύγχρονε κόσμου (4).

Il laisse au cœur de ceux qu'il blesse un trait embrasé :

καλλείψας πυρόεντι πεπαρμένον Ἴνδὸν ὅιστῳ (5).

10. Une stèle funéraire a également été retrouvée à Mišān ; il en reste, près de la maison de Mgr Souhaïd, un fragment, sur lequel j'ai pu contrôler une copie figurée de C. L. Brossé (6) ; celle-ci et la photographie du P. Delore reproduisent le monument entier (7) ; deux trous, profonds, circulaires, ont détruit une partie du texte (fig. 3).

T(ίτος) X[ορί]κιος | Θολομαῖος | ἔζη[σε]ν ἐ(τη) (?).

(1) Quintilien, *Instit.*, II, 4, 26 ; cf. *Thes. ling. lat.*, *Onomasticon*, col. 749, 6.

(2) Nicetas Eugenios, *Dros. et Char.*, 5, 46 ; de même 4, 181 : ὁ τοξογράφης ὁ θρασὺς ὁ πυρφόρος. Cf. Bruchman, *Epitheta deorum*, 1893, pp. 116, 117. Sur Éros archer et ses flèches brûlantes v. Preller, *Griech. Mythol.*<sup>4</sup>, p. 503, n. 2 et Gruppe, *Griech. Mythol.*, p. 1071.

(3) Aelius Aristide, I, p. 52 : ὁ δὲ θαυμαστός ἀνθρώπων τύραννος Ἐρως... Cf. Preller, p. 718, n. 1.

(4) Nonnos, *Dion.*, XXXIII, 109.

(5) Id., 194.

(6) Li. 1, 2<sup>e</sup> l. : en forme de C retourné : X non reconnu ; li. 3, Z ou N.

(7) Haut. 1 m. ; larg. 0 m. 41 ; lettres de 0 m. 04 gravées dans un cartouche en relief.



Épitaphe d'un membre de la famille dont le chef (ou un des chefs) a érigé le monument à Éros que nous venons d'étudier.

Le nom propre  $\Theta\omicron\lambda\omicron\mu\alpha\iota\omicron\varsigma$  n'a pas été relevé par Wuthnow, *Die semitischen Menschennamen in griech. Inschr. u. Papyri des vorderen Orients*, 1930. On lit pourtant  $\Theta\omicron\lambda\omicron\mu$  sur une dédicace de Qal'at Faqra, au Liban (1) et Baethgen, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, 1876, I, p. 217, a renvoyé pour ce mot à l'araméen *Thalmai*, à  $\Theta\omicron\lambda\mu\alpha\iota$ ,  $\Theta\omicron\lambda\omicron\mu\alpha\iota$  des LXX,  $\Theta\omicron\lambda\omicron\mu\alpha\iota\omicron\varsigma$  de Flavius Josèphe. Un  $\Theta\omicron\lambda\omicron\mu\alpha\iota\omicron\varsigma$   $\Theta\alpha\iota\mu\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\upsilon$   $\acute{o}$   $\kappa\alpha\iota$   $\text{Μάξιμος}$ ,  $\text{Πετραῖος}$ , est mort à Pouzzoles (*IG*, XIV, 842<sup>a</sup>). Le nom est signalé par J. Cantineau, *Le nabatéen*, II, 1932. Une épitaphe de Beyrouth porte au génitif *Tholomaei* (2).



Fig. 3. — Mišān.  
Stèle funéraire.

(1). *CIG*, 4525.

(2) Cagnat, *Bulletin Soc. Antiquaires de France*, 1903, p. 190 sq. = *Année épigr.*, 1903, 259; cf. *supra*, p. 41.

#### IV. — TYR — RAMPE DESCENDANT AU PORT GRÉCO-ROMAIN — LES AGORANOMES DE L'AN 66

II. Le R. P. Poidebard me remet le soin de publier un monument dégagé par lui en 1935, à Tyr, dans le quai du bassin du port sud (1).— On sait que la colline actuelle, sur l'emplacement de ce quai, est pleine de débris antiques (2).

C'est un bloc de calcaire, allongé, haut d'environ 1 m., qui se termine sur un des petits côtés par une forte patte de lion en relief (pl. V, 4) (3).

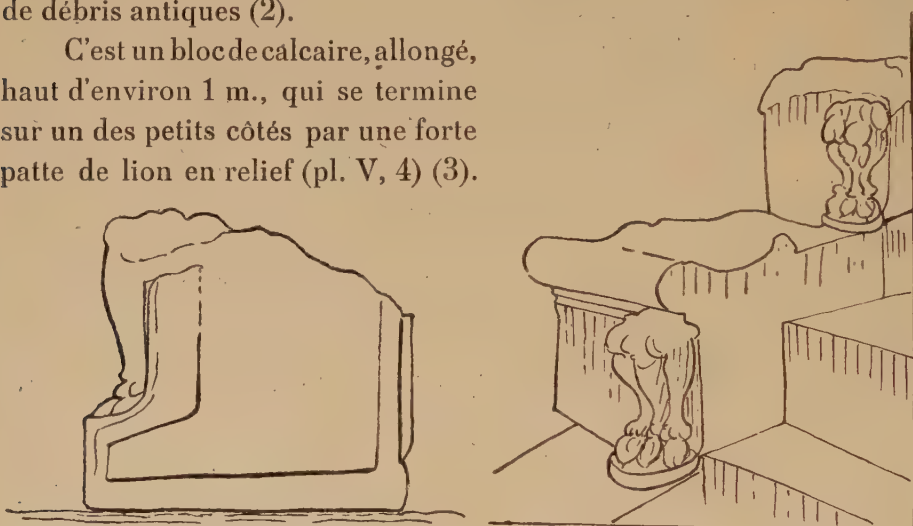


Fig. 4 et 5. — Têtes de rampes, à Tyr et à Pergame.

Le grand côté (fig. 4), est encadré d'une platebande saillante ; il était donc visible de quelque avenue.

Lors des dégagements, qui ont libéré le bassin de sa gangue de sable, le bloc est apparu. Près de l'angle nord du bassin, il formait parement

(1) A. Poidebard, *Un grand port disparu, Tyr*, p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 30 et pl. XV.

(3) Le bloc, déposé avec un petit autel à la Cure latine de Tyr, sera bientôt transporté à Beyrouth, au Musée national libanais.

dans un mur, à l'aboutissement sur le quai d'une rangée de maisons antiques. Il pouvait border une porte ou un escalier débouchant de l'ancienne ville sur le quai du « port égyptien ».

A cette interprétation les fouilles récentes de Pergame apportent une confirmation décisive. Les archéologues allemands ont retrouvé, dans le complexe de bâtiments de l'Asklepion, le théâtre probablement construit sous Antonin le Pieux, théâtre qu'a décrit Aelius Aristide, peu après le milieu du II<sup>e</sup> siècle de notre ère ; les rampes des escaliers qui donnent accès aux diverses rangées de la *cavea* sont faites de longs blocs de marbre blanc, présentant sur le petit côté, sous un tore, une puissante patte de lion (fig. 5) (1).

12. En 1940, une base ronde, en calcaire, fut découverte à Tyr,

ΓΑΙΟΝΙΟΥΜΟΝΓΑΙΟΥΡ  
 ΙΟΥΛΙΟΥΙΟΥΚΟΥΝΔΟΥΥΙΟΝ  
 ΦΑΒΙΑΚΑΝΔΙΔΟΝΤΟΝΚΑΙ  
 ΕΥΦΗΜΟΝΑΓΟΡΑΝΟΜΗΣΑΝΤΑ  
 ΤΗΙΔΕΥΤΕΡΑΕΣΑΜΗΝΩΙ  
 ΤΟΥ ΠΡ ΕΤΟΥΣ  
 ΝΕΙΚΟΛΑΟΣΒΑΛΗΔΩΟΥ  
 ΤΟΝΑΥΤΟΥΣΥΝΑΓΟΡΑΝΟΜΟΝ  
 ΕΥΝΟΙΑΣΕΝΕΚΕΝΥ

Fig. 6. — Tyr. Les agoranomes.

près de l'ancien port du Sud (2). Un estampage de l'inscription qui y est gravée m'a été remis, d'après lequel est tracée notre fig. 6 (3).

(1) D'après *Illustr. London News*, 18 févr. 1939, p. 247, fig. 3 (Sven Larsen).

(2) Sans doute dans la colline farcie de débris que nous venons de décrire.

(3) Dimensions de l'inscr. sur l'estampage : haut. 0 m. 26 ; larg. 0 m. 38 ; haut. des l. à la 1<sup>re</sup> li. 0 m. 025, à la 2<sup>e</sup> et suiv. 0 m. 018. — Une copie imparfaite, prise par un habitant de Tyr, confirme tous les noms propres et particulièrement Βαλῆδωου de la li. 7.

Γαίον 'Ιούλιον Γαίου | 'Ιουλίου 'Ιουκοῦνδου υἱόν | Φαβίᾳ Κάνδιδον τὸν  
 κχι | Εὐφρημον ἀγορανομήσαντα || <sup>5</sup> τῇ δευτέρᾳ ἐξαμηνίῳ | τοῦ ἑπρ' ἔτους |  
 Νεικολάος Βαληδώου | τὸν αὐτοῦ συναγοράνομον | εὐνοίας ἔνεκεν.

L'intérêt de l'inscription n'est pas dans le fait qu'un agoranome élève une statue à son collègue ; entre ces deux magistrats qui, élus pour une année, se partageaient la tâche, le premier cédant la charge au second après six mois d'exercice (1), il devait intervenir plus d'un règlement de compte ; la générosité ou l'avarice d'un collègue s'y manifestaient aisément ; elles pouvaient provoquer des gestes publics de gratitude ou de réprobation.

Plus importante est l'information que fournit ce texte sur la classe sociale à laquelle appartenaient les hommes en charge, à Tyr, un siècle après la réduction de la Syrie en province romaine. Le personnage honoré porte les *tria nomina* ; c'est un citoyen romain, originaire peut-être de la Colonia Iulia Augusta Felix Berytus, car son gentilice et sa tribu (*Fabia*) sont ceux de Béryte. Rien n'indique, malgré la similitude des noms, un lien réel de parenté entre lui et Iulius Candidus Marius Celsus qui fut consul en 85 et en 105 (2), ni avec ses descendants. Mais on voit par son exemple la place que les habitants pourvus de la cité romaine tenaient dans les villes de la province.

Son collègue ne possède pas le même titre ; il porte un nom purement grec, Νικολάος, alors que son père est un phénicien de vieille

(1) Pour le nombre et le tour de service des agoranomes, voir W. Liebenam, *Städteverwaltung im röm. Kaiserreiche*, 1900, pp. 363, 539-542. L'exercice semestriel de la fonction est attesté à Sidon par une inscription (Contenau, *Syria*, IV, 1923, p. 281 ; Haussoullier et Ingholt, *ibid.*, V, p. 323 ; lecture définitive de L. Robert, *ibid.*, VI, pp. 365 sq. : 'Ο δῆμο[ς] 'Απολλοφάνην 'Απολ[λ...] | το[ῦ] Νίκωνος τῶν α' [φίλων] | καὶ ᾗξαντα τὴν β' ἐξ[άμηνον] | καὶ ἀγορανομήσαντα. De même à Gerasa, pour la gymnasiarchie (*Gerasa*, éd. Kraeling, 1938, *Inscr.* nos 3, 4, Welles). Sur ἡ ἐξαμηνος v. C. B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period*, 1934, p. 333.

(2) Pauly-Wissowa, s. v. *Julius*, 166 (col. 539 sq.).

roche. Βαλκηδῶου semble en effet être le génitif de Βαλκηδῶς, transcription du phénicien \*בעלִידע, «Ba'al connaît». Ce nom est donné dans la Bible à un fils de David et vocalisé *Be'elyādā'*, dans les Septante Βαλκιδᾶε, var. Βαλλιδᾶ (Baaliada Vulg.) (1). Il répond exactement, comme me le fait remarquer le P. Paul Mouterde, au nom biblique יהוידע, *Yehoyadha'* (2). En phénicien le nom n'est pas attesté jusqu'à ce jour, mais il est conforme au vocabulaire connu de la langue (3); il devait être vocalisé *Ba'alido'*, *Balido'*, *Balēdo'* (?), suivant un processus connu pour les noms puniques; le 'aïn final s'est peut-être mué en א, prononcé ô, le 'aïn médian s'est atténué et בעלִידע a donné en transcription *Baledō* [comme בעלִשחע *Balsamo* (4)].

Le mot grec συνταγορᾶνμος ne figure pas dans Lidell-Scott-Jones, *A Greek-English Lexicon*, ni dans la liste complémentaire que M. N. Tod a donnée à *Hermathena*, LIX, 1942, pp. 67 sqq. et LX, 1942, pp. 16 sqq.

(1) *I Chron.*, 14, 7.

(2) *II Sam.*, 8, 18; *I Reg.*, 1, 8, etc.

(3) La forme ידע, qui manque au Vocabulaire de Harris, *A Grammar of the Phœnician Language*, 1936, se trouve sur une dédicace d'Athènes (*Répertoire d'épigr. sém.*, 1215, 7), comme le remarque Nöldeke (*Encyclopedia Biblica* Cheyne, s. v. *Names*, col. 3282, § 24; cf. Baudissin, *Kyrios*, III, p. 408, n. 2).

(4) Harris, *op. l.*, p. 90, renvoyant à *CIL*, I, 2407 et 12331 (lire: *CIL*, VIII Suppl., 12331 = Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 4440: ..., *Balsamonis filius...*). *Balsamon*, forme grécisante (?), calquée sur les formes grecques des noms transcrits *Imilco*, *Gisco*, *Mutto*, *Hanno* par les Romains. — Sur ces finales en ô, voir Harris, pp. 27, § 9: *Change in the Sound Patterns* et 34, § 11: *Sounds Changes in Vowels and Diphthongs*.



## V. DAKOUÉ (ANTILIBAN). LA DEUX - CENTIÈME CAVE

Le village grec-catholique de Dâkoué (prononciation vulgaire de ناكوة) est surtout connu par les restes d'un petit temple à chapiteaux corinthiens ; une fenêtre ajourée sur l'adyton en est la particularité la plus remarquable (1).

A 100 m. environ au S. du village, le rocher qui descend en pente très rapide vers la plaine de la Beq'â est percé de grottes qui servent encore aujourd'hui de tombeaux. L'une d'elles s'ouvre à l'intérieur d'une excavation pyriforme, comme on en voit à la bouche des silos et des citernes ; dans le petit hémicycle ainsi pratiqué, une surface verticale a été aplanie sous un cintre, au-dessus de la porte qui donne entrée dans la grotte ; le cintre est surmonté d'une croix tardive, tracée sans doute après le règne de Justinien (pl. III, 3 et fig. 7).

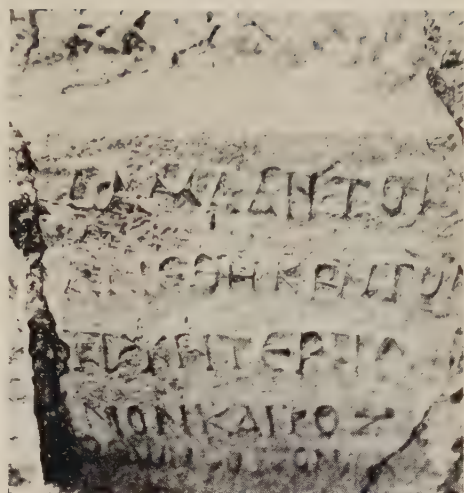
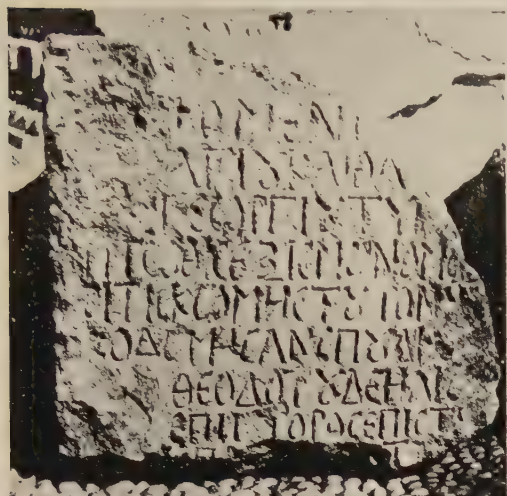
A gauche de la croix une ligne d'inscription est gravée ; sous le cintre, un second texte (2).

On s'attendrait à trouver, à gauche de la cave, le nom du propriétaire ; seul le génitif Νιζέου (de Νιζέας ou Νιζ(α)ος) est certain ; ce pourrait être le patronymique du nom qui précède, mais ce nom ou ce mot ne se lit pas clairement : sur deux copies, l'une porte ΟΙΝΟΛ, l'autre

---

(1) Dussaud, *Topogr. hist. de la Syrie*, renvoyant à Robinson, *Neuere biblische Forschungen*, p. 644. Sur le temple v. Warren et Conder, *PEF, Survey of Western Palestine, Jerusalem*, pp. 500 sq. et surtout Krencker et Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien*, pp. 198-202, pl. 80-82 et fig., s.v. Zekweh.

(2) Hauteur de la croix 0 m. 21. Longueur de la 1<sup>re</sup> li. (A) 0 m. 28 ; h. 1. 0 m. 03. Diamètre du champ couvert par l'inscr. B 0 m. 56 ; hauteur 0 m. 40 ; h. 1. 0 m. 035.

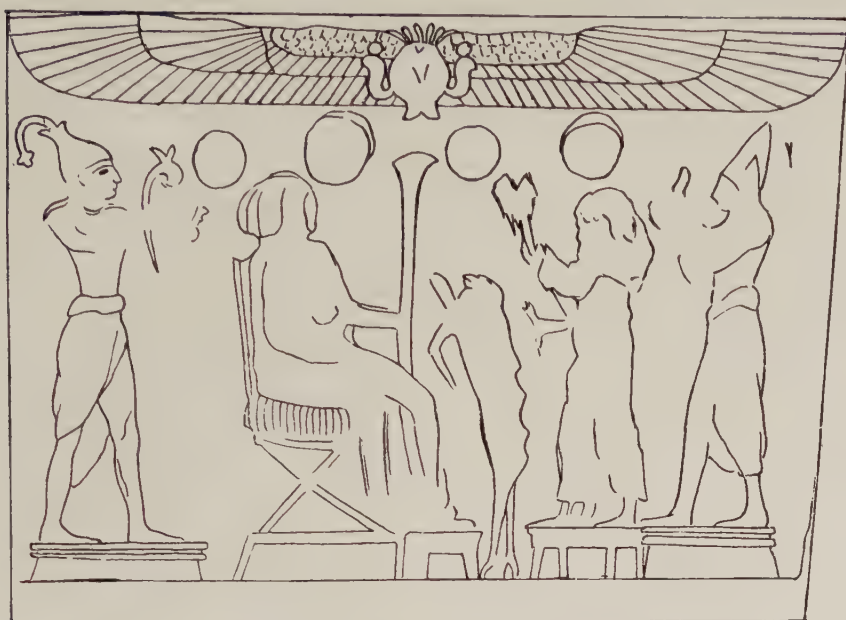


Inscriptions d'Ehden, de Miṣān, de Dākoué — La Déesse Céleste à Sidon.



Bas-relief du Wâdi 'Ašoûr.





1. Scène d'adoration (Wādī 'Aṣṣūr) — 2, 3. Reliefs du Ġebel Sayidé —  
4. Élément d'escalier, à Tyr.



Gebel Sayidé : — 1, 2. Le site — 3. Abside actuelle — 4. L'appareil du temple (?) —  
5, 6. Les fossés.



Ε(?)ΙΝΟC. Or Σίνος semble inconnu, tandis que le mot οἶνος répond au contexte et à la disposition matérielle que nous avons décrite ; un patriarche assez puissant pour creuser deux cents caves dans le roc n'avait pas besoin de rappeler ses origines.

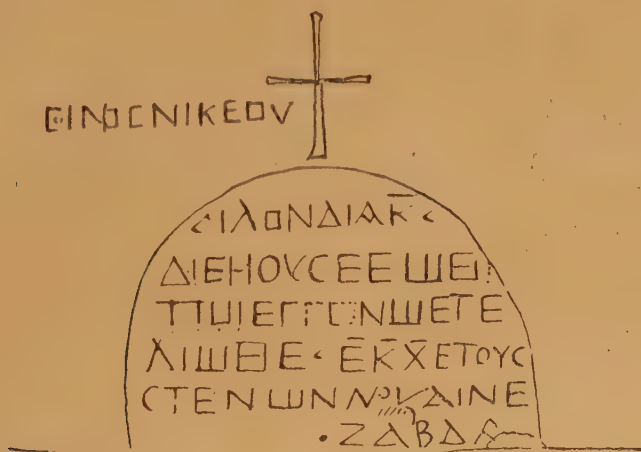


Fig. 7. — Dâkoué. Partage d'une cave.

A. (O)ἶνος Νικέου.

B. [K]ἶλον διακ(ασιστόν) | δι' ἐμοῦ ἐξ(ε)ωθ(εῖται ?) | <τῷ> ἐγγόνῳ  
Ἐτε(ρ)λιώθε(ς) ἐκχ' ἔτους. | Στενῶν <δ>υό κλίνε || <sup>5</sup> Ζαβδά.

A. « Vin de Nikéas » — ou « de Nikaïos ».

B. « Une deux-centième cave est creusée par moi pour ma descendance. Achevé l'an 625. Les deux fosses du couloir (appartiennent) à Zabdas ».

B. — 1. [K]ἶλον est pour κεῖλον, « cave ». — 2. Après ἐμοῦ, comme on le voit sur la photographie (pl. III, 3), signe de ponctuation (et non sigma, qui serait probablement carré, comme à la fin du 1<sup>er</sup> mot de A) ; la copie figurée est ici fautive. — Aucun verbe commençant par σ ne donnant de sens acceptable, ni non plus aucun commençant par εε, il faut supposer une erreur du lapicide : ἐξ(ε)ωθ(εῖται ?), « est déblayée »,

c'est-à-dire « creusée ». — 4. Ἐτελιώθη, pour ἐτελιώθη. An 625 des Séleucides, 313/314 ap. J. C. — 4. Στενωὺν <δ>ὸν καὶ καὶ (pour καὶ καὶ); « les deux couches » (c.à.d. les deux fosses, le mot finissant par désigner toute excavation comparable à une tombe) « du couloir ». (Tz) στενὴ, « l'étranglement », « le défilé », désigne ici évidemment le couloir d'entrée, dans les côtés duquel deux niches étaient aménagées.

L'inscription de Dākoué nous donne quelque idée de la fortune notable à laquelle pouvait parvenir, au IV<sup>e</sup> siècle, un propriétaire terrien de la Beq'ā. Sa richesse venait de ses vignes et de ses caves; là, dans les amphores (1), vieillissait le vin célèbre de Béryte (2), vin du Liban ayant le parfum de l'encens (3), qui s'exportait sans doute, avec celui de Laodicée (4), jusqu'aux *emporía* de la Mer rouge et de l'Inde.

Le patriarche enrichi creusait encore des caves pour ses arrière-neveux; une place modeste y était toutefois réservée à ses gens.

(1) Le coupeau de la colline qui supporte la colline de Meḡdel 'Angarr est couvert de tessons d'amphores romaines.

(2) Pline, *H. N.*, XIV, 9, 7. Cf. A. Jardé, *Dict. des Antiquités*, s.v. *Vinum*, V, p. 913 b.

(3) Pline, XIV, 22, 2. Jardé, *ibid.*

(4) Strabon XVI C 751; 9; *Periplus maris Erythraei*, 49 = GGM, I, 293. Cf. Heichelheim, *An Economic Survey of Ancient Rom*, IV, p. 139.

## VI. ETHNIQUE ET TOPONYME DE SYRIE

## A. L'ETHNIQUE DE QĀRA. DÉDICACE DE YABROÛD

En septembre 1944 le R. P. Jean 'Arbach, du clergé grec-catholique de Yabroûd (1), a bien voulu dégager devant moi une base inscrite, qui forme l'angle d'une maison dans le quartier bas de la ville, au pied de la rampe menant à l'ancienne citadelle. La base, en

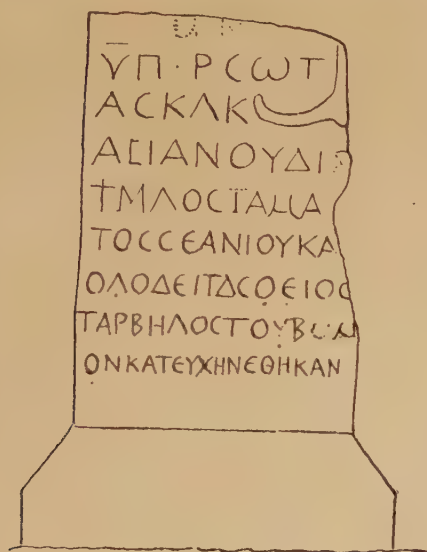


Fig. 8. — Dédicace de Yabroûd.

forme d'autel, est découronnée; le socle s'enfonce, paraît-il, d'1 m. en terre (2). Les premières lignes de la face inscrite sont coupées à droite par l'image en très léger relief d'un instrument ou d'une armée (3): peut-être le talon d'une *harpè*.

Le déchiffrement, à la nuit tombante, à mesure qu'on grattait et lavait la pierre, fut imparfait (fig. 8).

Θ(εῶν) [μ(εγάλην) (?) ?] Ἰ(αβρουδη-  
νων (??)) | Ὑπ[ε]ρ σωτ[ηρι]ας Κλ(αυδίου)  
Κ[ασιάνου] δις (?) || <sup>5</sup> Ἰτ(α)λος (?) Ταμά-  
[λα] | τος Σεανίου Κα[ρ] | ο(π)ο(λ)είτ(η)ς  
(κα)ῖ Ὁσ[τ]άροβηλος τὸ(ν) βωμ[ὸν] κατ'  
ἐν γ[ὰρ] ἔθηκεν.

(1) Sur Yabroûd, τὰ Ἰάβρουδα (Ptolémée, V, 18), v. Honigmann, *Histor. Topogr. vom Nordsyrien*., 1923, p. 46, n° 219; Dussaud, *Topogr. hist. de la S.*, p. 284; Devreesse, *Le patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe*, 1945, p. 206, n. 4.

(2) Calcaire. Haut. de la face inscrite 0 m. 60; larg. 0 m. 39. Haut. des l., 1<sup>re</sup> li., 0 m. 06; 9<sup>e</sup> li., 0 m. 02.

(3) Ce n'est pas l'extrémité d'une couronne.

Le monument qui porte ce texte était certainement dédié à une divinité locale : les traces de deux ou trois lettres au milieu de la 1<sup>re</sup> ligne et la *harpè* (?) qui l'accoste invitent à restituer le nom du dieu suprême, Hadad ou Be'elsamīn, identifié à Kronos ; à Nazala Qaryatein, on dédie un autel... θεῶ μεγάλ[ω Να]ζα[ληνῶν] (1). — On connaît toutefois, au sanctuaire syrien du Janicule, la dédicace *Sa(crum) Aug(usto) Ioui Maleciabradi* (2) ; une restitution telle que Θ(εῶ) [Μ(άλεχ) 'Ι(αβρούδων)] reste donc possible.

Le Claudius Cassianus, pour la prospérité duquel l'autel est offert, est un Romain ; portant les mêmes noms que son père (3), il pourrait être apparenté au Claudius Cassianus qui fut consul suffect à la fin du II<sup>e</sup> siècle (4) et qui est qualifié à Sparte de κράτιστος ὑπατικός (5). La dédicace de Yabroûd est datée vraisemblablement, par la paléographie, des débuts du III<sup>e</sup> siècle.

Le principal donateur est un personnage qui donne son nom gréco-latin (?), son nom sémitique et son ethnique. Ἰτ(α)λός (?) n'est point certain, mais plus probable que Τίμ(α)λος (?). Ταμ[ά]λος est une transcription incorrecte (au lieu de : Θαιμ[ά]λλατος ou Θαιμ[α]λῆς) ; mais on a aussi le génitif Τεμ[α]λλάτου, répondant à *Thaim-Allât* (Ryckmans, *Les noms pr. sudsémitiques*, I, 1934, p. 252). Le père de cet homme se nommait Σεάνιος ou Σεανίας, nom dérivé de Σάϊανος, déjà connu (6).

Κα[ρ]ο(π)ο(λ)ε(τ)ης est l'ethnique, inédit, de *Qāra*, localité importante sur la route Émèse-Damas et proche de Nebk, qui voisine elle-même avec Yabroûd. La localité figure, sur les listes ecclésiastiques,

(1) Waddington, 2571 a.

(2) Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 146=Dessau, 9282. R. Dussaud, *Topogr. hist.*, p. 284, n. 4, écarte les doutes émis par Clermont-Ganneau (*RAO* VIII, p. 52).

(3) C'est le sens de δῖς, ou dé β', après un nom propre, on le sait.

(4) Groag et A. Stein, *Prosopogr. imp. rom.*<sup>2</sup>, I, p. 186, 827.

(5) *IG*, V 1, 552.

(6) Wuthnow, *Die semit. Menschennamen.*, p. 102.



sous les toponymes *Coara*, Χομόαα, *Comoara*, Χονάαα (1), dans lesquelles le nom de la ville semble précédé des déterminants *χώμη* ou *hān* (2); l'évêque signataire de Chalcédoine Δάδα πόλεως Χονακάρων (Mansi, VII, 169) est un évêque de Qāra, comme le propose R. Devreesse (3), non de Kanākir près Damas (4). Rien d'étonnant d'ailleurs qu'à Qāra (5), comme à El-Bāra (6), le premier élément des toponymes composés Χονάαα, Καπρόπηα ait disparu avec le temps. Sur la table de Peutinger la localité est nommée *Cehere*, plus voisin de Κάρα, auquel nous reporte le nouvel ethnique et que le colophon grec des manuscrits syriaques du XIII<sup>e</sup> siècle a aussi retenu (7).

Le nom du second dédicant, Ὀστάρβηλος, et inédit. C'est un doublet (par inversion des composants) du nom palmyrénien *Bôl'astar*, *Bel'astar* (8). Il rentre dans la série des noms formés de deux noms divins accolés, série nombreuse surtout dans le domaine phénicien et punique, où l'on connaît *Ešmoun-Melqart*, *Melqart-Rešeph*, *Sed-Melqart*. Il est malaisé, on le sait, de reconnaître le lien qui unit les deux

(1) Le Quien, *Oriens Christianus*, II, 848. Cf. Benzinger (dans PW, s. v. *Cehere* et *Goaria*), qui néglige Waddington 2566 a comm. et doit être rectifié, d'après Honigmann, PW, s. v. Κοάρα, col. 930 sq. et R. Devreesse (*infra*).

(2) Cf. syr. *ḥanašarthā* = Ἀνάσαρθον κάστρον (Malalas) = ar. litt. *Al-Ḥunāšira*, aujourd'hui *Ḥanāṣer* (Honigmann, *Histor. Topogr. v. Nordsyrien*, n° 37; Mousterde et Poidebard, *Le limes de Chalcis*, 1945, pp. 73 sq., 193 sqq.).

(3) *Le patriarcat d'Antioche depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe*, 1945, p. 203, n. 8.

(4) D'après M. Hartmann, Honigmann, s. v. Κοάρα.

(5) R. Mousterde, *MUSJ*, XI, 1926, p. 365 et XII, 1927, p. 273, à propos de la localité de Καπέρχορα, Καπρόχορα = Qāra ?

(6) *MUSJ*, XVI, 1932, p. 88; XVII, 1933, pp. 33, 158.

(7) Wright, *Catal. Syriac Mss.*, Brit. Mus., I, p. 199 a et b, 325 b.; cf. Honigmann, s. v. Κοάρα.

(8) Sur ce nom v. H. Seyrig, *Syria*, XIV, 1933, p. 90 et XVIII, 1937, p. 99 = *Antiquités Syr.*, I, p. 90 et II, p. 96, n. 3; *Bôl'astar*, Cantineau, *Syria*, XII, 1931, p. 131 et XIX, 1938, p. 79; *Bel'astar*, Id., *ibid.*, XIV, 1933, p. 193. Seyrig compare *Arsoubel* (lecture très probable) sur une tessère. — Tessère au nom de Bêl, Bêl'astar et Nergal (Seyrig, *Mélanges Lagrange*, p. 57, n° 10).

personnalités divines ainsi associées, et peut-être ce lien varie-t-il avec chaque cas particulier (1) ; c'est la première fois que dans un composé de ce genre les deux noms divins paraissent susceptibles d'interversion ; on a *בלעסתר* et *עסתרבל* \* (que suppose *Ὀστάρβηλος*).

Le premier élément de ce dernier nom, *ʿAstar*, paraît bien recouvrir cette antique personnification masculine de l'étoile du matin, qui se nommait *ʿAttar*, à Rās Šamra-Ugarit (2) ; on connaissait déjà à Palmyre un nom dérivé de *ʿAštar*, *עשתור*, *ʿAštôr*, qui a donné *Ἀσθωρος* (3). La vocalisation de la première syllabe de *Ὀστάρβηλος* est commune aux gutturales initiales, en Syrie romaine (4).

#### B. ZAIDAL = SAKAMA (?)

Les PP. Mougel et de Laperrière ont bien voulu me remettre leur copie d'une inscription trouvée à ʿIbrīn, nécropole connue, près la localité actuelle de Zaïdal, à 5 km. de Ḥomṣ, sur la route de Palmyre. Le texte est gravé sur une stèle de basalte, mal aplanie (fig. 9).

(1) Voir Baudissin, *Adonis u. Esmun*, 1911, pp. 259-289 références ; Ed. Meyer, *Z. f. altertamentl. Wiss.*, N. S., VIII, 1931, pp. 6 sqq. Le débat est ouvert depuis la découverte de la stèle de Mésa, où figure (li. 17) le nom divin *ʿAštar-Kamoš* ; v. par. ex. R. Dussaud, *Les monuments palestiniens.* (Musée du Louvre), p. 15 et W. F. Albright, *J. Palest. Or. Soc.*, XII, 1932, pp. 194-5.

(2) Dernièrement, Virolleaud, *Syria*, XXIV, 1944-1945, pp. 1 sqq., *Le dieu ʿAštar*. Déjà Albright, *Amer. J. Semit. Languages*, XLI, 1925, p. 91 ; *J. Palest. Or. Soc.*, I, I. ; *Archeology a. Religion of Israel*, 1942, pp. 74, 83-86.

(3) S. Ronzevalle, *MUSJ*, XXIII, 1940, p. 37, renvoyant à Vogüé, 4 = Waddington, 2599 = Cantineau, *Inventaire des inscr. de Palm.*, III, n° 21.

(4) Cf. *Ὀταρίων* (MFO, VIII, 1922, p. 87) ; *Hotarabadi* (CIL, XII, 404 ; S. Ronzevalle, *MUSJ*, XXIII, 1940, pp. 33 et 34, n. 2).

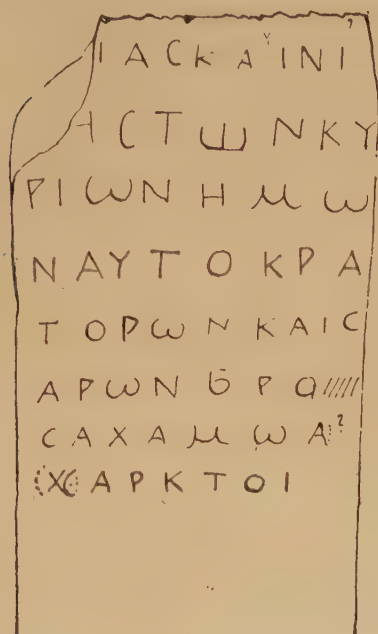


Fig. 9. — Zaïdal. Borne nord de *Sakama*.

[Υπὲρ σωτηρίας καὶ νίκης τῶν κυρίων ἡμῶν] ὁ Αὐτοκράτορ  
 Καίσαρ ἱερῶν <δ>ρο[ι] | Σαχαμῶν | <ἐξ> Ἀρκετοῦ.

Σάχαμα (pluriel neutre, probablement, comme Ἰάβρουδα, Μάγλουλα, Ἱερωσόλυμα) est sans doute le nom antique du site occupé aujourd'hui par Zaïdal : le puits pérenne, entre deux légers ressauts du terrain, a dû être utilisé dès la plus haute antiquité. Le toponyme semble identique à celui de Sichem, « ville antique située au carrefour central du pays de Canaan entre le Garizim et l'Ébal, comme la nuque (*šekhem*) entre deux fortes épaules » (1) ; au toponyme hébreu שִׁכְמָא répondent la ville *Šakmi* de la lettre d'El-Amarna 289, 23 (185, 10) et les transcriptions Συχεμ, Σικιμα des Septante ; Josèphe a ἡ Σήκιμα, « la région de Sichem » et pour la ville (τὰ) Σίκιμα (2).

(1) R. P. Abel, *Géogr. de la Palestine*, II, 1938, p. 458 (qui écrit *Šechem*).

(2) *Ant. iud.*, XI, 8, 6.

## VII. GEMMES INSCRITES. LE DIEU OP. HIPPOCRATE ET LE GRAND ROI

### A. LE DIEU OP SUR UNE GEMME MAGIQUE (fig. 10)

Mademoiselle Alice Lung, infirmière diplômée de l'Hôpital militaire de Soueïda, en 1941, a bien voulu me communiquer les empreintes d'une gemme magique, qui a été recueillie sur la plage de Gebeil-Byblos (fig. 10, a) (1).

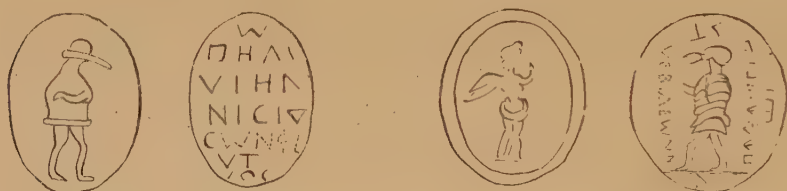


Fig. 10. — Gebeil et Beyrouth. Gemmes magiques.

Au droit : homme à tête d'oiseau, passant à dr., le bras g. ramené sur la poitrine, le buste couvert d'une cape raide terminée au bas par une bordure épaisse.

Au revers, la légende :

$\Omega|\pi$   $\text{H}\lambda$   $\text{I}|\nu$   $\text{H}\lambda$ . |  $\text{N}\epsilon\sigma\iota\sigma$  (?)  $\text{O}\nu\sigma\iota$   $[[\nu]\tau|\iota\sigma$  (?)

Les « noms magiques » de grands dieux, capables d'agir sur les démons, sont d'abord invoqués. En premier lieu, Op, le « très grand dieu » syrien, honoré, à l'époque romaine, à Maštala, entre Alep et

(1) Hématite (?), tronconique ellipsoïdale. Face mineure : grand axe 0 m. 019, petit axe 0 m. 014. Face portant image du dieu à tête d'oiseau : grand axe 0 m. 02, petit axe 0 m. 016.



l'Euphrate et à Yammoûné, dans la région de Ba'albek (1). Après lui, le nom divin *El*, puis *IVI* (qui pourrait être une forme aberrante du nom divin *Yahweh* ; cf. *IAEVI*, *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, s. v. *Abrasax*, col. 141), enfin une seconde fois *El* ; on ne peut cependant radicalement exclure une lecture *Ιυηλ*.

Peut-être le protégé de ces grands dieux indique-t-il aux lignes suivantes son nom et celui de sa mère (suivant l'usage des magiciens qui pour désigner les personnes recourent à la filiation maternelle, plus assurée). *Νῆσιος* serait pour *Νύσιος*, nom bachique (2). Le nom de la mère (?), mal conservé, *Ὠνυσίντιος* (?), pourrait être le génitif d'un nom féminin égyptisant ; comparer *Ὀνήσεις*, *Ὀνησοῦς*, *Ὀνήσιος* (3). Mais les quatre dernières lignes du texte pourraient aussi ne contenir qu'une séquelle de mots magiques.

Le motif figuré à l'avvers de la gemme (homme à tête d'oiseau, gainé, le bras gauche, seul visible, apparemment lié) n'est pas fréquent sur les pierres magiques. On le retrouve sur une hématite (?), dont M. Dikran Sarrafian a bien voulu me communiquer des empreintes, à Beyrouth, en 1933 (fig. 10, b) (4). Le motif C est dessiné d'après une photographie de l'empreinte ; la face secondaire A et la légende gravée sur le biseau sont reproduites sur copie de l'empreinte ; il faut donc renverser les images, pour les comparer à la gemme de Byblos.

A. Déesse ailée, vêtue au moins depuis la taille, de profil à dr., la m. dr. relevée et portée à la bouche. Serait-ce Psyché ? L'inscription du biseau, B, le ferait croire. Ce pourrait être aussi Némésis — ou

(1) V. surtout Fr. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, pp. 191-4, fig. 62 (Maštala) ; R. Mousterde, *Le dieu syrien Op*, dans *Mélanges syriens...* R. Dussaud, I, pp. 391-7, planche.

(2) Pape-Benseler, s. v. *Νύσιος*.

(3) Preisigke, *Namenbuch*, col. 241.

(4) Gemme tronconique ellipsoïdale. Face mineure ; grand axe 0 m. 018, petit axe 0 m. 014. Face principale : grand axe 0 m. 020, petit axe 0 m. 017.

mieux la déesse *Sigē*, en rapport certain avec le grand dieu solaire qu'il faut reconnaître sur la face principale C : σὺ δὲ εὐθέως ἐπίθεις δέξιον δάκτυλον ἐπὶ τὸ στόμα καὶ λέγε· σιγή, σιγή, σιγή, σύμβολον θεοῦ ζῶντος ἀφθάρτου, lisons-nous dans le Papyrus magique de la Bibliothèque nationale (1).

B. Sur le biseau, ΑΡΩΡΙΦΡΑΣΙΣ. Ce mot accompagne sur de nombreuses gemmes l'image d'Aphrodite nue (2). Celle-ci est parfois identifiée à l'Isis infernale, Hécate (3). La formule entre dans la confection des charmes amoureux (ἀγώγιοι) (4).

C. Dieu ou démon, cuirassé, une seule main visible, comme tronquée. Sous ses pieds les lettres ΑΜΑΙ, ἰαμ. A l'exergue, deux(?) légendes frustes, dont je donne copie sur l'empreinte, puis lecture sur la photographie de l'empreinte (figure 10, b) :

Τ Λ Ε Π Μ Ι Ν Ν Ι    Υ Α Γ · · Λ Δ Α Ι Ι    ou    Ι Ι Α Δ Α · · Π Α Υ

Τ Λ Ε Β Ι Υ Μ Ν Ν Ι    Υ Α Π Ι C Α Δ Α Π    ou    Π Α Δ Α Κ Π Α Υ

Le personnage cuirassé, à tête d'oiseau, ne semble pas être *Iaō*, si souvent représenté par les magiciens ; pourquoi serait-il manchot ? Et la tête n'est pas la tête de coq ordinaire. On rapprochera cette figuration d'une gemme de la collection de Clercq, où paraît un être à tête d'aigle, portant cuirasse à lambrequins ; en exergue Τ Λ Α Ι Τ Λ Α Μ Μ Α Ε Υ Ι Ε Λ Ι Α, au revers Α | Β Λ Α | Ν Α Θ Α | Ν Α Λ Β | Α (5). La légende de l'exergue débute par les mêmes lettres que celles inscrites, sur notre gemme, autour de notre démon à bec d'oiseau.

(1) Preisendanz, *Papyri graecae magicae*, I, 1928, p. 92, Pap. IV, 557 sqq. Représentation analogue (sans les ailes), Mouterde, *Le glaive de Dardanos*, dans *MUSJ*, XV, 1930, pp. 77 sqq., n° 11, pl. II, 2, 4 et fig. 11, réf.

(2) Pour la Syrie, de Ridder, *Coll. de Clercq*, VII 2, p. 781, n° 3573, réf.

(3) A. Delatte, *Musée Belge*, XVIII, 1914, pp. 44 sq.

(4) *Papyri graecae magicae*, I, p. 140, Pap. IV, 2234, cf. 2928.

(5) *Coll. de Clercq*, VII 2, p. 776, n° 3466 et pl. XIX.

## B. HIPPOCRATE ET LE GRAND ROI (fig. 11, 12)

Une grande toile de Girodet-Trionon, peinte en 1792 pour l'École de médecine de Paris, représente « Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès » (1). Le « prince de la médecine » (2), chauve, la barbe courte, vêtu d'une simple tunique, presse du pied le flot de dariques que verse devant lui un Perse à genoux ; au second plan, d'autres envoyés du Grand Roi, le front ceint d'un bandeau, drapés dans de longues robes, lui adressent leurs supplications.

La scène n'est pas, que je sache, empruntée directement à quelque écrivain de l'antiquité. Comment est-elle entrée dans la légende d'Hippocrate que le peintre pouvait connaître ? Probablement par interprétation d'une page de Plutarque, dans sa *vie de Caton l'ancien*. « Caton, raconte le biographe, détestait les philosophes grecs. Il tenait même en suspicion les médecins grecs qui exerçaient alors à Rome. Il entendit un jour citer la parole d'Hippocrate, alors que le Grand Roi lui offrait quantité de talents, pour l'attacher à sa cour : jamais je ne me mettrai au service des Barbares ennemis de la Grèce. C'est, dit Caton, le serment commun à tous les médecins. Et il avisa son fils de les tenir tous à distance » (3). Il est curieux de trouver dans ce texte l'attestation du « Serment d'Hippocrate » que prononçaient naguère encore les nouveaux promus au doctorat, dans les Écoles de médecine. On y voit aussi, dramatiquement présentée, la rencontre du célèbre médecin et du Grand Roi. Pour tenter le génie d'un peintre, la légende n'avait qu'à étoffer la scène et à nommer le souverain désireux de ranger Hippocrate parmi ses courtisans ; Hippocrate étant vraisemblablement né à Cos en 460 et mort entre 375 et 351 (4), c'est le nom d'Artaxerxès Mnémon (405-359) qui fut prononcé.

(1) Reproduite dans le *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, pl. LXXI, face p. 1088 ; cf. p. 1036, s. v. Hippocrate.

(2) Pline, *Nat. Hist.*, VII, 171.

(3) *Cato major*, XXIII, p. 418 Didot.

(4) Gossen, dans Pauly-Wissowa, s. v. *Hippokrates*, col. 1803, 25.

La fière réponse du médecin grec n'a pas seulement frappé les hommes de la Grande Révolution. Elle inspirait, au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle (1), un graveur dont l'œuvre modeste passait récemment dans le commerce à Beyrouth.

Il s'agit d'une pierre gravée, achetée à Stamboul, apportée à Beyrouth, d'où elle a gagné Damas; le Dr J. Aractinji, dans la collection duquel elle est entrée, a bien voulu m'en communiquer une empreinte, sur laquelle est établie la fig. 11. C'est une agathe jaune-rosée, tachée de noir, translucide (2).



Fig. 11. — Hippocrate et le Grand Roi.

Deux personnages s'affrontent, séparés par un caducée qui repose sur une amphore jaillissante; l'un est barbu et, semble-t-il, chauve, avec un front proéminent (suivant le type connu du philosophe); l'autre est un oriental au nez busqué, portant le diadème radié. A l'exergue, la maxime: 'Ο βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρά.

Ce texte n'est autre que le premier aphorisme d'Hippocrate, c'est-à-dire le premier des *aphorismes*, qui « se trouvent reproduits dans 132 manuscrits grecs, dont on connaît 232 traductions latines, une traduction syriaque, des traductions arabes contenues dans 70 manuscrits » (3), ces textes étant d'ordinaire accompagnés de commentaires.

(1) Date approximative de la gemme de Stamboul, d'après la forme des caractères.

(2) Tronconique, ellipsoïdale; grand axe 0 m. 018, petit axe 0 m. 014. L'autre face est lisse.

(3) Gossen, *op. l.*, col. 1845.



Le premier aphorisme (dont le dernier mot est cité d'ordinaire sous sa forme ionienne, *μακρόν*) était passé en proverbe (1) ; il identifie, sur notre gemme, la rencontre des personnages placés face à face : Hippocrate et le Grand Roi.

Avant de prendre forme dans une œuvre d'art, l'idée de les opposer l'un à l'autre a sans doute germé dans le cerveau des philosophes. Une comparaison de ce genre s'esquisse déjà chez les Cyniques, pour qui seul le sage mérite le nom d'homme, les autres n'étant que des fous ou des esclaves (2) ; l'idée a été reprise par les Stoïciens, pour qui les sages sont « les seuls rois, les seuls chefs de guerre » (3) ; enfin la *Comparaison entre le moine et le roi*, œuvre de jeunesse de S. Jean Chrysostome, n'est qu'une transposition du parallèle stoïcien entre le roi et le sage (4).

Un autre indice, relatif à l'identité des personnages affrontés, est fourni par le caducée et l'amphore jaillissante qui les séparent. Le caducée d'Esculape est en effet un type monétaire de Cos, l'île natale d'Hippocrate, à l'époque impériale (5). Quant à l'amphore, elle rappelle les sources qui ne manquent dans aucun sanctuaire d'Esculape et les prescriptions d'hydrothérapie qui sont attestées dans plusieurs d'entre eux (6). N'a-t-on pas parlé du « Spa de l'antiquité » au sujet de l'Asklepieion de Pergame (7) ? A Épidaure même, concurremment à l'incubation, certains procédés d'Hippocrate, tels que les bains et la gymnastique hygiénique, étaient pratiqués.

(1) Lucien, *Hermotimos*, I, 63 ; cf. Gossen, col. 1844, n° 52. *Ars longa, vita brevis*, disent les Latins.

(2) Zeller, *Die Philos. der Griechen*, II, 1<sup>5</sup>, pp. 314 sq.

(3) Zeller, *op. l.*, III 1<sup>4</sup>, p. 256, n. 5.

(4) Aimé Puech, *Hist. de la litt. gr. chrét.*, III, p. 481.

(5) Head, *Hist. numorum*<sup>2</sup>, p. 634. Sur les monnaies de l'époque, Hippocrate assis, son nom à l'exergue.

(6) A Cos en particulier (réf. dans Rostovtzeff, *Soc. a. Econom. Hist. of the Hellenistic World*, III, p. 1373, n. 70).

(7) Sven-Larsen, *Illustrated London News*, 18 févr. 1939, p. 246.

Il se rencontra d'autres artistes que le graveur de notre gemme, pour opposer face à face le philosophe et le Grand Roi. La tessère de plomb, trouvée à Saïda en 1944, que reproduit notre fig. 12, en apporte la preuve.



Fig. 12. — Saïda. Tessère de plomb  
(agrandie au double).

Le profil féminin, diadémé, de l'avvers, rappelle « le nez de Cléopâtre ». Au revers, le Grand Roi, coiffé d'une tiare ronde surmontée d'un globe, par dessus un turban qui soutient un second globe, est un prince parthe ou sassanide. Ces profils tiennent de la caricature, comme plusieurs motifs adoptés pour les tessères.

Sur notre gemme, au contraire, le profil royal semble emprunté à l'effigie du roi parthe Mithridate I<sup>er</sup>, telle qu'elle paraît sur un tétradrachme daté de 139/138 av. J. C. (1); les traits et la tiare bombée sont identiques. Quant aux traits prêtés à Hippocrate (qui semblent traditionnels), s'ils se retrouvent en quelques portraits de philosophes, c'est que le médecin est un sage, tandis que le philosophe « doit aller partout, comme un médecin tâtant le pouls de tout le monde » (2). Déjà Galène nommait Hippocrate *πρῶτος ἀπάντων ἰατρῶν τε καὶ φιλοσόφων* (3).

(1) *Apud* Rostovtzeff, *op. l.*, II, pl. XCII, 3.

(2) Épictète, *Entretiens*, trad. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*<sup>4</sup>, p. 163.

(3) *Script. min.*, III, 128 ; cf. Gossen, *op. l.*, col. 1805, 21.

## VIII. PALINODIAE

1. *MUSJ*, XXVI, p. 45, n<sup>os</sup> 4-5 (*supra*).

Lire : *Deae Uraniae Valerius Adiutor* etc... *Adiutor* est ici *cognomen*, comme dans nombre d'inscriptions (Dessau, III 1, index II, p. 164) ; le dédicant est un homme libre (non un « comptable », probablement affranchi).

2. *Ibidem*, p. 55, n. 2 (*supra*).

Le nom Ἀβελλαμοῦν peut aussi être la transcription de *Abi-El-Hammān* ; cf. *Abi-Ba'al*, nom phénicien, *Abi-El*, nom hébreu.

3. *Inscr. gr. et lat. de la Syrie (IGLSYR)*, II, 1939, n° 297, l. 5.

Lire : [πα]ντοίηισ' ἀρετήισιν ἀοιδότης Χασιδαθης

Effacer, au commentaire de la li. 5, les mots : « ἀοιδότης, que porte la pierre, n'est pas grec ». C'est le superlatif de *χοιδος*. Biffer la correction ἀοιδ(μ)οτάτης, ce qui rétablit l'hexamètre.





S. RONZEVALLE, S. J. (†)

---

DEUX SANCTUAIRES  
PHÉNICIENS

---

BEYROUTH  
IMPRIMERIE CATHOLIQUE  
1944-1946



## DEUX SANCTUAIRES PHÉNICIENS

### WĀDI ʿAŠOÛR, ĠEBEL SAYDÉ

La documentation des deux études qui suivent a été recueillie par le Père S. Ronzevalle. La description et le plan du Gebel Saydé sont de sa main. Les interprétations ou commentaires qu'il n'a pas écrits ou notés paraissent ici entre crochets. — R. Mouterde.

#### I. RELIEF DU WĀDI ʿAŠOÛR (pl. IV, VI et fig. 1)

[Une des dernières courses archéologiques du Père Ronzevalle eut pour but le relief phénicien du Wādi ʿAšoûr. Malgré les descriptions de Munro (1), de Saulcy (2), de Renan (3), après les croquis d'Aug. Eisenlohr (4) et de Maurice Dunand (5), l'interprétation de ce monument restait douteuse et imprécise.

Nous n'avons pas retrouvé les notes prises sur place par le P. Ronzevalle, après qu'il eût mouillé le relief pour en prendre deux bons clichés. Mais il nous a laissé des photographies agrandies, sur lesquelles il a marqué les traits essentiels de la scène, telle qu'il l'a vue ; on retrouvera cette esquisse sur la pl. V, 1.

L'interprétation à laquelle s'est arrêtée le P. Ronzevalle a été recueillie par ses compagnons, les PP. A. Beaulieu et R. Mouterde ;

---

(1) *Summer Ramble*, Londres, 1835, vol. II, p. 23 (*apud* Ritter, *Erdkunde*, XVI, p. 794).

(2) *Voyage en Terre Sainte*, 1865, II, pp. 276-7.

(3) *Mission de Phénicie*, pp. 640-1.

(4) *Proceedings of the Society of Biblical Archeology*, XIV, Nov. 1891 - June 1892, pp. 364-370, fig. p. 370.

(5) Thureau-Dangin etc., *Arslan Tash*, 1931, pp. 116-8, fig. 42. M. Dunand croyait donner pour la première fois un croquis de la stèle.

il suffira de l'exposer, en renvoyant aux photographies originales (pl. IV, 1 et 2), à l'esquisse et à quelques termes de comparaison.

Le Wâdi 'Ašoûr débouche dans le Wâdi Mezra'a à 4 km. environ à l'E. de Qana (région de Tyr). Quand on atteint, en venant de Qana, le lit encaissé du wâdi, on se trouve en face d'une paroi rocheuse orientée S. S. E. ; à mi-hauteur, une excavation profonde apparaît (1). Elle s'ouvre entre un quadruple encadrement de plates-bandes, taillées en retrait l'une sur l'autre (pl. IV, 1) ; à près d'un mètre de profondeur, dans la pénombre mystérieuse, on distingue un relief presque carré, d'environ 80 centimètres de hauteur (pl. IV, 2).

Cette disposition — cadres de plus en plus restreints, cernant un espace sacré ou une figuration humaine — se retrouve sur la grande porte d'Oumm el-'Amâd, dans la région de Tyr, qui est d'époque hellénistique (2). Elle était déjà familière aux ivoiriers phéniciens du IX<sup>e</sup> siècle, dont on a retrouvé les œuvres à Arslan Taş (3) et à Nimroud (4). Les cippes en forme d'autels trouvés en Phénicie et les stèles puniques (5) offrent pareillement des *cellae* profondes, entourées de cadres en dégradé.

La scène figurée (pl. V, 1) est une scène d'adoration ou d'offrande. Le centre est occupé par une divinité assise, qui tient un sceptre à pommeau, papyriforme ; debout en face d'elle, un adorant. A droite et

---

(1) Plus haut, une « grotte sans intérêt » (*Guide bleu, Syrie, Palestine*, 1932, p. 430) garde les traces d'une installation de pressoir à olives, récente ; c'est sans doute la « grande caverne » de Renan, *op. l.*, p. 640, l. 18.

(2) Renan, *Mission de Phénicie*, p. 640, le remarque ; voir *ibid.*, pl. LII, le dessin de Thobois, reproduit par Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, III, p. 126, fig. 68.

(3) Thureau-Dangin, *op. l.*, pp. 116 sqq. ; motif de « la déesse à la fenêtre ».

(4) R. D. Barnett, *Nimrud Ivories a. the Art of the Phœnicians*, dans *Iraq*, II, 1935, pl. XXIII, 3 et pp. 182-5, 203.

(5) Poinssot et Lantier, *Un sanctuaire de Tanit à Carthage*, dans *Rev. de l'hist. des rel.*, t. 87, 1923, pp. 40, 43 (pl. III, 1 et 8) et 59.



à gauche de cet ensemble, deux « assistants »; l'assistant de gauche est coiffé d'un haut bonnet (analogue à la « couronne blanche » des rois d'Égypte), qui s'achève en un fleuron d'où retombe une tresse à gland trilobé; le personnage de droite, très malmené par les intempéries, semble coiffé de la cape pointue, à longue tresse, que porte le premier assistant, sur le linteau d'Oumm el-<sup>ʿ</sup>Amâd (1); les deux personnages, vêtus du même costume égyptien, avancent de la main un instrument où l'on a vu tantôt un sceptre court, tantôt un encensoir. Il est à remarquer que ni le trône divin ni les pieds des personnages ne touchent terre; ils reposent sur des socles, dont le profil (du moins aux deux extrémités) est égyptien (2). Dans le champ, au-dessus des personnages, apparaissent quatre grands disques et, sur le bandeau supérieur, le globe ailé, flanqué de deux uraeus.

Renan a noté (après Monro) les traits égyptiens de cette représentation; « les coiffures, surtout celle du personnage assis, sont tout à fait celles de l'Égypte et fort analogues au *pschent* » (3). Mais c'est à tort que Monro rappelle à ce propos les stèles de Ramsès II au Nahr el-Kelb, qui sont beaucoup plus anciennes.

C'est à des monuments d'époque perse ou hellénistique qu'on comparera le relief du Wâdi ʿAšoûr.

Sur une base du musée du Caire, base qui provient sans doute de l'un des deux sanctuaires d'Astarté à Memphis, une scène presque

(1) *Supra*, p. 84, n. 2. Cf. Giron, *Bull. Inst. fr. arch. or.*, Le Caire, XXV, 1924, p. 207, fig. 19.

(2) Eisenlohr (p. 366) croit que le 3<sup>e</sup> personnage (pour nous, l'adorant ou le prêtre) est debout « sur un animal probablement sans tête ». Il n'a pas reconnu une sorte de tabouret porté par trois pieds, comparable à celui qui, vis-à-vis, porte le trône divin. — Il faut se rappeler que la stèle était déjà très abîmée au temps où Saulcy et Renan l'ont décrite.

(3) Ce n'est certainement pas le *pschent* (ou double couronne de Haute et Basse Égypte), mais le simple *klaft* que semble porter le personnage assis.

semblable est sculptée (1). Une déesse, portant la coiffure d'Isis (globe solaire entre les cornes d'Hathor) est assise à droite sur un trône accosté de sphinx ailés ; devant elle, le haut autel à encens, sur lequel un adorant, drapé d'un long vêtement et coiffé d'un haut bonnet souple, étend la main ; derrière la déesse un assistant, également drapé, élève un encensoir (?) terminé en tête de béliet. Tous les personnages reposent sur une base moulurée. Au-dessus d'eux, dans le champ, une étoile à 12 rais et le symbole « disque sur croissant » signifient que la scène se passe dans le monde astral ou céleste. — Inutile de décrire le naos égyptien dans lequel est logé cet ensemble.

Aux deux extrémités de la porte d'Oumm el-<sup>c</sup>Amâd (*supra*, p. 84, n. 2), deux personnages, dont le vêtement et la coiffure ne sont pas identiques, présentent le même instrument.

Sur un fragment de naos, qui fit jadis partie de la collection Durighello à Saïda, deux assistants, identiques l'un à l'autre, encadrent pareillement une divinité ou un symbole (aujourd'hui disparu) ; mais ils sont placés symétriquement sur les faces latérales. « Il faut sans doute voir »,<sup>f</sup> écrivait M. M. Dunand (2), « dans les reliefs du naos de Saïda, un pharaon représenté en adoration, de part et d'autre du simulacre divin qui figurait à l'intérieur de la niche ».

Sidon a encore livré un naos presque semblable, entré depuis au Musée de Stamboul ; les mêmes acolytes, coiffés du bonnet à fleuron, tresse et gland, en occupent les bas-côtés (3). Les faces latérales d'un autre naos de même provenance, qui est conservé au Louvre, portent l'image de deux déesses égyptiennes, debout sur un socle, les ailes ramenées en avant (4).

(1) Noël Aimé-Giron, *Un ex-voto à Astarté*, dans *Bull. Inst. fr. d'arch. or.*, Le Caire, XXV, 1924, pp. 191-211, pl. I et II.

(2) *Syria*, VII, 1926, p. 127 ; cf. pl. XXXIII, 2 a et 2 b.

(3) G. Mendel, *Musées imp. ottom.. Catal. des sculpt.*, I, n° 92 ; fig. p. 243—Contenau, *La civilis. phénic.*, fig. 31 ; N. Aimé-Giron, *Bull. Inst. fr. d'arch. or.*, XXXIV, 1934, pp. 38-39, pl. IV.

(4) Aimé-Giron, *op. l.*, pp. 31-42, pl. I et II. M. R. Dussaud, *Syria*, XIV,

Quel est cet acolyte, compagnon obligé, parfois doublé, des divinités phéniciennes ? La réponse est donnée par la numismatique de Sidon à l'époque perse.

Sur ces monnaies, un personnage, tantôt vêtu du pagne égyptien et coiffé de la couronne royale, tantôt vêtu à la perse, portant la tiare plate ou le haut bonnet côtelé des terres cuites phéniciennes (1), se



Fig. 1. — Quadruple sicle phénicien. (Babelon, *Traité*, pl. CXXI, 7).

tient debout derrière le char du Grand Roi ; il semble parfois, remarque le Dr Contenau (2), pousser de la main le véhicule, suivant une tradition de déférence et de sujétion qui s'est transmise des féaux serviteurs de Tégla-th - Phalazar III et d'Assourbanipal jusqu'aux pachas d'Abdulhamid (3). Il est des pièces, comme le quadruple sicle phénicien que nous reproduisons (4), où la similitude de cet assistant à celui du Wâdi 'Asoûr est totale.

Même costume royal et mêmes gestes (5). L'artiste qui la dessinait —

---

1933, pp. 335-6, écarte avec raison l'opinion nouvelle de l'auteur (par rapport à son mémoire de 1924, *supra*, p. 86, n. 1), qui fait de l'acolyte un dieu-fils, assistant la déesse-mère Astarté.

(1) Voir p. ex. *Bibl. nat., Catal. de la coll. de Lugnes*, par J. Babelon, III, pl. CXVII, 3247-8 (couronne), 3241-2 (tiare), 3245 (bonnet côtelé).

(2) *La civilisation phénicienne*, 1928, p. 215.

(3) *Man. d'archéol. or.*, III, 1931, pp. 1287-8, réf.

(4) Babelon, *Traité des monnaies gr. et rom.*, II 2, p. 598, n° 954 et pl. CXXI, 7 : 'Abdaštoret III (Straton III), de 345 à 332 av. J. C. La même pièce est attribuée par Hill, *Phoenicia*, p. 145, n° 29, pl. XIX, 5, à Straton I, env. 370-358 : la coiffure du personnage est la couronne de Haute-Égypte et le vase qu'il tient est surmonté de fleurs.

(5) A cette différence près que la coiffure à tresse et à gland du Wâdi n'est pas égyptienne, mais phénicienne ; elle rappelle la tresse des dieux syriens, Seth et Rešeph, dans l'iconographie égyptienne. Comparer la coiffure

au temps où le motif paraît dans la numismatique de Sidon (sous Bod-  
 ʿaštart, entre 384 et 370, selon Hill (1) — entendait-il représenter le roi  
 d'Égypte, dont la vassalité par rapport à la Perse serait ainsi procla-  
 mée ? L'hypothèse ne s'accorde pas, nous l'avons dit (2), avec les varia-  
 tions de costume que subit cette figure, durant les cinquante années  
 de faveur qu'a connues le motif. MM. Contenau et Dussaud (3) ont  
 certainement raison de reconnaître en lui le roi de Sidon.

Des monuments nouveaux apportent ici leur confirmatur. — Le  
 personnage tenant le « sceptre court » et l'œnochoé paraît déjà, au  
 XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (en position, cette fois, d'adorant), sur un  
 relief de Ras Šamra (4) ; le dieu El (?), auquel il s'adresse, étend la  
 main, sous le sceptre même de l'adorant, pour tenir une cassolette ;  
 n'est-il pas censé signifier ainsi qu'il agréé l'hommage de l'encens,  
 balancé devant lui au bout du sceptre ? A Memphis, nous le verrons  
 plus loin, la cassolette est suspendue au bâton à tête de bélier. — Au  
 IX<sup>e</sup> siècle, ce sont deux acolytes, aux mêmes insignes, que figurent  
 les ivoires d'Arslan-Taš, de part et d'autre de l'uraeus ailé (5).

En se référant à ces derniers monuments (sans citer les travaux  
 antérieurs), Kurt Gallig propose la même interprétation des mon-  
 naies de Sidon, qui représentent le char du Grand Roi (6).

Ce sont donc des honneurs divins que le roi de Sidon rend ici à

du dieu sur la stèle d'Amrit (Contenau, *Man. d'arch. or.*, III, p. 1474, fig. 895)  
 et la coiffure du sphinx ailé sur la patère de la grotte du Mont Ida (Poulsen,  
*Der Orient u. die frühgriechische Plastik*, 1912, pp. 80-1, fig. 78).

(1) *Phoenicia*, p. CI.

(2) *Supra*, p. 87. Hill, p. CI, n. 2, signale une monnaie de la Bibliothèque  
 nationale où le roi porte à la fois la couronne égyptienne et le grand châte-  
 perse (E. Babelon, *Perses achéménides*, pl. XXX, 11).

(3) *Syria*, XIV, 1933, pp. 335-6.

(4) Cl. F. A. Schaeffer, *Syria*, XVIII, 1937, pp. 128, 132-133, pl. XVII et  
 fig. 1.

(5) Thureau-Dangin, Dunand, ..., *Arslan-Tash*, 1931, pl. 110, pl. XXXII.

(6) *Palästinajahrbuch*, XXXIV, 1938, pp. 68-70, fig. 1-3.



son suzerain. M. Dussaud l'a noté, ajoutant que cette constatation « s'accorde avec le titre d'*adôn melakim*, « seigneur des rois », qui est attribué (au roi perse) dans l'inscription d'Echmounazar » (1).

On offrait à ce roi le vin et l'encens. Le rite semble avoir passé du culte des rois au culte impérial romain ; « ils ont supplié par le vin et l'encens votre image », écrit Pline le Jeune à Trajan (2). — Le contenu de l'œnochoé portée par les acolytes paraît indiqué dès le XIII<sup>e</sup> siècle (3) ; au IX<sup>e</sup>, sur une patère de Nimroud récemment étudiée par R. D. Barnett (4), un dieu, d'aspect mi-égyptien mi-assyrien, se dresse entre deux acolytes coiffés du *pschent* ; ceux-ci tiennent l'œnochoé surmontée d'une fleur, tandis qu'ils élèvent vers le dieu une coupe d'où s'échappent des filets de liquide parfumé. Preuve certaine du rôle cultuel des « assistants ». — Quant à l'encens, il suffit de comparer trois reliefs, ceux de Memphis (5), de Ras Šamra (6), et le naos Durighello (7), pour reconnaître dans l'instrument de culte à tête de bœuf un encensoir.

Le goût des représentations antithétiques, si manifeste sur les patères phéniciennes, a poussé ivoiriers et sculpteurs à opposer symétriquement le roi et le prêtre, ou à dédoubler l'officiant, de part et d'autre d'un objet sacré. L'usage s'est perpétué en Phénicie jusqu'aux temps romains : deux assistants accostent encore la divinité sur un autel de Ba'albek (8) ; de même sur le relief rupestre de Mašnaqa où l'on voit communément *Venus lugens* (9).

(1) *Syria*, XIV, 1933, p. 336.

(2) *Epist.*, X, 97.

(3) Cl. F. A. Schaeffer, *op. l.*, p. 132.

(4) *Iraq*, II, p. 205, pp. 202-3, fig. 6 et 7.

(5) *Supra*, p. 86, n. 1.

(6) *Supra*, p. 88, n. 4.

(7) *Supra*, p. 86, n. 2.

(8) H. Seyrig, *Bull. du Musée de Beyrouth*, I, pp. 88 sqq., fig. 2-4.

(9) Recension du mémoire de H. S., *MUSJ*, XXII, 1939, p. 160. Cf. Seyrig, *Syria*, XXI, 1940, pp. 116 sq. = *Antiqu. syr.*, III, pp. 57 sqq.



Les scènes d'adoration ne sont point rares sur les monuments phéniciens ; aux cippes et bases sculptées déjà citées on doit joindre la stèle de Yehawmilk à Ġebeil-Byblos (1), la base de Fi<sup>c</sup> près Tripoli (2), la stèle de Tell Defné dans le Delta (3). Le linteau et le champ de cette dernière portent toute une série de signes astraux (deux globes ailés, le symbole « disque sur croissant », enfin deux croissants simples cantonnés d'oreilles, de part et d'autre du dieu) (4). Cette accumulation de signes célestes est fréquente sur les monuments phéniciens et puniques ; elle rend compte des quatre globes ou disques qui, au Wâdi 'Ašoûr, occupent le haut de la stèle, sous le linteau orné du globe ailé ; ils symbolisent les « cieux élevés », demeure des dieux, dont il est question dans les inscriptions phéniciennes.

Il reste à reconnaître, sur le relief du Wâdi 'Ašoûr, le caractère de la divinité représentée, celui de l'adorant et surtout la nature de l'objet qui les sépare.

Monro a pensé reconnaître Isis dans la divinité assise (5) ; le sceptre à pommeau papyriforme qu'elle tient est en effet celui de la Dame de Gebal, identifiée à Isis, sur la stèle de Yehawmilk ; mais sa coiffure ne rappelle en rien les coiffures hathoriennes. Eisenlohr, qui cherche une interprétation égyptienne de tout l'ensemble, verrait dans cette déesse assise une Anta (ou 'Anat), « d'autant plus, ajoute-t-il, que

---

(1) *CIS*, I, 1<sup>re</sup> pl., pl. I, pp. 1-8 ; Clermont-Ganneau, *Ét. d'archéol. or.*, I, pp. 1-36, fig. ; *Catal. Coll. de Clercq*, IV, pp. 5-7, n° 1, sans fig. = Contenau, *La civilis. phénic.*, p. 124, fig. 38.

(2) S. Ronzevalle, *MFO*, V2, 1912, pp. 63 sqq. et pl. XIII, 1 ; G. Mendel, *Musées ottomans, Catal. sculpt.*, I, pp. 254 sqq., n° 99 ; R. Dussaud, *Rev. hist. rel.*, t. 68, 1913, pp. 62 sqq.

(3) V. H. Mueller, *Aegypt. Researches*, 1906, pl. 40 = Gressmann, *Alt-orientalische Bilder z. A. T.*, 2<sup>e</sup> éd., II, n° 354 et pl. CXLIV. H. Schäfer, *Zeitschr. f. ägypt. Sprache...*, LXXIII, 1937, pp. 54 sqq., pl. VII, 2.

(4) Ronzevalle, *op. l.*, p. 68\*.

(5) Ritter, *Erdkunde*, XVI, p. 794.

la description de Renan lui donne un *pschent*, que je n'ai pas reconnu » (1) ; ses autres identifications (Astarté ou Qadeš pour l'adorant, Reséph et un roi pour les deux « assistants ») sont d'ailleurs inacceptables. Que la divinité assise soit bien une déesse, c'est ce qu'indiquent ses formes, en particulier la ligne du membre inférieur.

Quant à l'adorant, il est semblable au « prêtre » de la stèle de Fi<sup>c</sup>, vêtu comme lui d'une ample robe serrée à la taille. Selon Eisenlohr, le disque qui surmonte sa tête serait sa coiffure — mais ce disque ne repose pas sur la tête de l'homme ; il est plus haut, au niveau des trois autres globes. Ce prêtre « tient un bouquet de fleurs ou peut-être une lampe », ajoute Eisenlohr ; c'est plutôt une patère historiée, analogue à celle que tient Yehawmilk. De l'autre main l'adorant élève au bout d'un bâton court un objet à contours rectangulaires (un fer double de hache rituelle ?) ; l'instrument est comparable à la hampe, surmontée d'une plaque en forme d'étoile, que porte l'« assistant », à l'extrémité droite du linteau d'Oumm el-<sup>c</sup>Amâd (2).

Entre la divinité et l'adorant on attendrait l'autel à encens, le *thymiaterion* élancé, à base conique, qui paraît sur tant de scènes analogues, depuis l'époque babylonienne jusqu'aux temps de prospérité de Doura-Europos. Il n'y a rien de pareil sur le relief. Monro a cru y voir un autel placé sur un socle ; il s'est certainement trompé ; entre les deux bēmas qui supportent la divinité et l'adorant on voit, *touchant le sol*, les griffes d'un fauve ou les sabots aigus d'un capridé. Au-dessus on est tenté de reconnaître les pattes grêles et le corps d'un animal, l'avant-train levé et battant l'air de ses pattes ; biche, ou capridé, victime offerte à la déesse, avant de lui être immolée ? On pratiquait en effet sur place des sacrifices sanglants : le roc qui forme le toit de

---

(1) *Proceedings...*, XIV, p. 369. C'est de fait, nous l'avons dit, une erreur de Renan (*supra*, p. 85, n. 3).

(2) *Mission de Phénicie*, pl. LII ; Giron, *Bull. Inst. fr. d'arch. or.*, XXV, p. 207, fig. 19.

la cella est percé d'une cupule, de 50 centimètres de diamètre, et deux rigoles s'en détachent encadrant la niche.

Peut-être, sur le relief, le prêtre tient-il en laisse la victime, tandis qu'il s'apprête à la frapper de son fer polygonal. La scène dès lors devient comparable à « l'offrande du chevreau », qui revient souvent sur les cylindres dits syro-hittites (1).

Qu'un être impur ou pour le moins profane soit ainsi représenté, c'est ce que montre l'absence, sous ses pieds, du socle sur lequel sont placés tous les personnages de la scène. Divinité, adorant, acolytes, tous sont êtres sacrés ou consacrés ; c'est tout le sens de l'estrade qui leur est allouée, pareille à la base allongée sur laquelle, en Égypte, reposent les sphinx (2). Le symbole a passé de bonne heure en Phénicie (3) et s'y est perpétué jusqu'à l'époque romaine (4). Faut-il y chercher la trace d'un rite, comme le voudrait H. Schäfer (5) ? Il suffit, semble-t-il, d'y voir une convention de l'iconographie religieuse.

Une considération pourrait être invoquée à l'encontre de l'interprétation suivant laquelle le relief du Wâdi 'Asoûr commémore l'offrande d'une victime animale. « Chez les Phéniciens, on offrait plus volontiers aux déesses des libations, aux dieux des sacrifices sanglants » (6). Mais, en terre punique, le sacrifice du taureau est offert « à Tanit Pené Ba'al et à Ba'al Hammon » (7) ; en Syrie, à Hiérapolis,

(1) Dr Contenau, *La glyptique syro-hittite*, 1922, p. 115 et fig. 313-315.

(2) La remarque est de Perrot, *Hist. de l'art*, III, p. 69.

(3) Plaque d'albâtre d'Arados (à étudier d'après Perrot, *l.l.*, fig. 73).

(4) Sur l'autel de Ba'albek (*supra*, p. 89, n. 8) ; sur les sarcophages de plomb (R. Mousterde, *Syria*, X, 1929, p. 248) ; sur les gemmes magiques (Id., *MUSJ*, XV, 1932, p. 89).

(5) *Eine nordsyrische Kultsitte ?* dans *Zeitschr. für Ägyptologie*, LXXIII, 1937, pp. 54-6, pl. VII.

(6) Contenau, *La civilis. phénic.*, p. 135, renvoyant à Clermont-Ganneau, *Ét. d'archéol. or.*, I, p. 5.

(7) Références apportées par St. Gsell, *Hist. anc. de l'Afr. du Nord*, IV, 1924, pp. 41, n. 2 ; 44, n. 2 ; 356 ; 414-5.

dans le sanctuaire d'Atargatis, des chèvres et des moutons sont immolés (1) et même brûlés vifs à la grande fête du pyrée (2); au Wâdi 'Asoûr, la cupule et les rigoles ne s'expliquent point sans sacrifice sanglant. Les païens de la montagne honoraient ainsi la déesse, qu'ils pouvaient aussi bien nommer Tanit (peut-être même Qades ou 'Anat), qu'Astarté.

En somme, on peut tenir que le relief du Wâdi 'Asoûr commémore l'offrande d'une victime animale, présentée par un prêtre à une déesse. La scène se déroule entre deux assistants, dont l'un est le roi phénicien, rendant hommage à la divinité tutélaire du pays. Le monument est d'époque perse; à en juger par l'analogie des motifs monétaires, il est antérieur d'une cinquantaine d'années à la conquête de la Phénicie par Alexandre.]

---

(1) Lucien, *De Dea Syria*, 57-8.

(2) Id., pp. 49-50. Cf. C. Clemen, *Lukian's Schrift über die Syrische Göttin* (*Der Alte Orient*, XXXVII, 3-4, 1938), pp. 48 sqq. Sacrifices sanglants dans les sanctuaires de grandes déesses (Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, pp. 285, 356).



## II. LE ĠEBEL SAYDÉ, PRÈS KAFROÛN (ALAOUITES)

Le Ġebel Saydé est une colline à pentes abruptes, qui s'élève entre deux vallons, à l'O. du gros bourg chrétien de Kafroûn, à 13 km. environ à l'E. de Safita, à 40 km. à vol d'oiseau de Ṭartous, l'ancienne Antarados.

Comme le nom l'indique, c'est un lieu sacré. Sur le mamelon septentrional du tell, les Roum (Grecs-orthodoxes) entretiennent un sanctuaire à ciel ouvert, terminé par une abside. Les Maronites s'y rendent de leur côté et célèbrent la messe sur le même autel. La plus grande fête est celle de l'Assomption, le 15 août pour les Maronites, 14 jours plus tard pour les Roum(1). On couche sur place dès la veille; on ne signale ni guérisons, ni réjouissances désordonnées.

Le pic se prêtait à l'installation d'un sanctuaire ou d'une forteresse. Vu de l'École des Sœurs des SS. Cœurs, à Kafroûn, c'est-à-dire du N. E., il apparaît très pointu (pl. VI, 1); vu de Mallou'a, vers le S. O., son profil est moins aigu (pl. VI, 2); le tell est en réalité oblong (fig. 2).

Son sommet, qui mesure plus de 180 m. en longueur N.-S., présente deux mamelons, séparés par un fossé long de 72 m., large de 15 m. et profond aujourd'hui de 3 m. 50. L'ensemble est entouré d'un mur d'enceinte, qu'on relève sûrement et presque sans discontinuité suivant la ligne marquée sur le plan. En avant du mur d'enceinte, un fossé, qu'on retrouve sur les côtés N. O. et E. (pl. VI, 3, 4). Mur et fossé étaient doublés, sur la face N NE.

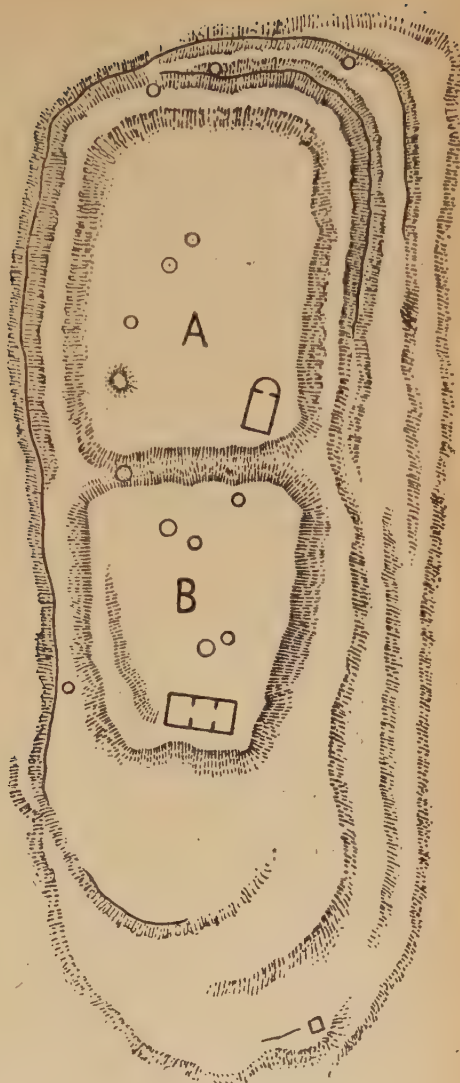
De nombreuses et larges citernes s'ouvrent béantes sur le sommet

---

(1) [La description du P. Ronzevalle doit dater de peu d'années avant la guerre de 1914; longtemps avant l'accord, imparfaitement suivi, des calendriers grec-orthodoxe et romain].



# PLAN DU GEBEL SAYDÉ PRÈS KAFROUN (ALAOUITES)



## LÉGENDE

## ÉCHELLE

- A. mamelon du N. Église et donjon.  
B. mamelon du S. Temple.  
— mur d'enceinte.  
○ citerne.



Fig. 2. — Plan du Gebel Saydé (Alaouites).

et sur les flancs N. et O., à l'intérieur du mur d'enceinte; un puits (figuré sur le plan par un carré) est creusé à 100 m. du sommet, au bas de la pente S. du tell. Quelques arbres s'élèvent sur le mamelon nord. L'aspect d'ensemble est désolé; c'est l'emplacement d'un château médiéval ou arabe qui a été rasé.

Le site a cependant été occupé bien avant ces époques. Le sommet est couvert de blocs de basalte et de calcaire, restes certains de constructions anciennes. Tout ce qui peut être attribué à l'époque romaine semble être en calcaire; de même le mur d'enceinte. Le mamelon septentrional (fig. 2, A) est jonché de blocs de basalte, tantôt frustes, tantôt taillés. Dans l'angle S. E., « l'église » est bâtie de pierres rapportées, posées sans ciment; les grands blocs sous-jacents à l'angle S. sont rapportés; ils sont en calcaire, comme les deux reliefs décrits plus loin. L'édifice mesure 19 m. de long sur 8 m. 50 hors œuvre (pl. VI, 3). — Symétriquement à « l'église », s'élève à l'angle S. O. un monticule formé de débris de construction; ce pourraient être les restes d'un donjon. Attenant, vers le S., l'angle de deux murailles de calcaire est visible.

Sur le mamelon méridional (fig. 2, B) et plus bas, on reconnaît les traces de méchantes constructions tardives. A son extrémité S., la plateforme se relève et l'on a construit sur ce ressaut, en murs de calcaire épais d'1 m. [pl. VI, 4, probablement], un édifice oblong mesurant 24 m. sur 11. [La porte s'ouvrant vers l'Orient, on doit y voir « le temple », signalé sur le plan].

A quelle époque remontent ces restes? On aurait pu l'apprendre d'une inscription, que le curé maronite d'El-Wâdi (village chrétien adossé vers l'O. au Ġebel Saydé) assure avoir été trouvée sur place, entre 1900 et 1905; Aloïs Musil l'aurait vu et y aurait reconnu un texte phénicien.

[Rien de pareil n'a été retrouvé. Les seuls éléments de datation dont on dispose sont des fragments sculptés (pl. V, 2 et 3).

Le fragment le plus ancien (pl. V, 2) sert d'autel dans « l'église » du mamelon septentrional. C'est un entablement, comportant une frise d'animaux qui se détachent en relief plat sur un champ ravalé, puis une plate-bande ; celle-ci, à son tour, est creusée de trois évidements rectangulaires, dans lesquels on a sculpté des volutes et palmettes, de style phénicien ou chypriote.

Les animaux qui sur la frise défilent de droite à gauche semblent être deux taureaux ; le premier à gauche est agenouillé, le mufler bas ; on n'a donc pas ici les taureaux ailés, agenouillés, au mufler conquérant, qu'on voit sur les murs assyriens de Nimroud (1) ou sur les ivoires de Megiddo (entre 1350 et 1150) (2) ; c'est le taureau qui mord la poussière, sous le choc du lion bondissant ; il semble d'ailleurs qu'on voie les dents et les griffes du fauve sur le dos de sa victime. On sait qu'à toutes les époques la scène est familière à l'art oriental, où elle peut représenter le triomphe des puissances célestes sur le monde inférieur (3).

C'est à raison de ce relief que le P. Ronzevalle estimait que le temple du mamelon B était « consacré à Ba'al Šamim » ; qu'il datait de la fin de l'époque hellénistique ou du début de l'époque romaine ; qu'il pouvait être qualifié de « sanctuaire phénicien ».

Il est beaucoup plus malaisé de fixer le sens et la date du second fragment (pl. V, 3). Une croix semble orner la face principale de l'objet, face qui est vue en perspective fuyante. Aurions-nous là l'angle supérieur d'un autel, ou d'un cadre de porte ? L'œuvre paraît médiévale.

Souhaitons que des sondages, pratiqués sur ce sommet, dégagent un jour quelque monument révélateur.]

(1) Contenau, *Man. d'archéol. or.*, III, pp. 1324-5 et fig. 835.

(2) Loud, *Amer. J. of Archeol.*, 1940, 3, p. 405, n° 54.

(3) Selon Fr. Cumont (*Les relig. or. dans le pagan. rom.*<sup>4</sup>, pp. 222 sq., n. 7), la scène représente la végétation printanière dévorée par la canicule. Voir Fr. de Ruyt, *Bull. de l'Inst. belge de Rome*, XVII, 1936, pp. 169-175.





## BIBLIOGRAPHIE

### I. — FOUILLES, GÉOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE LA SYRIE

M. DUNAND. — **Byblia Grammata, Documents et Recherches sur le développement de l'écriture en Phénicie.** (République Libanaise, Ministère de l'Éducation Nationale et des Beaux-Arts, Direction des Antiquités, *Études et Documents d'Archéologie*, Tome II). XIX + 195 pp., 23,5 × 30. Beyrouth, 1945.

La découverte du cunéiforme alphabétique de Ras-Šamra avait été un coup de théâtre, peut-on dire, dans l'histoire des recherches archéologiques. Les fouilles de Byblos nous en ménagent un second. M. Dunand publie dans le présent volume les derniers documents recueillis dans ce vieux site : dix inscriptions sur pierre ou sur bronze manifestent une écriture d'aspect hiéroglyphique ; M. D. la qualifie de pseudo-hiéroglyphe. (Le texte *a* avait déjà été donné dans *Syria*, X, 1929, pp. 1-10 ; les documents *c* et *d* ont fait l'objet d'une communication au Congrès des Orientalistes à Rome, en septembre 1935). Les documents qui ont leur contexte archéologique manifestent l'époque du Moyen-Empire ; la spatule *e* provient d'un gisement du temps des Hyksos. Ici nous avons toute la documentation, le classement des figurations représentées par les signes, qui permet l'établissement de 114 signes différents (p. 88). Or « nous y trouvons beaucoup des particularités externes de l'écriture alphabétique des Phéniciens et presque tous les caractères morphologiques de leurs lettres. Nous y reconnaissons aussi les formes externes de l'alphabet des populations de de l'Arabie [alphabet du Sud-Arabique épigraphique] » (p. 193). Cette écriture pseudo-hiéroglyphique se présente ainsi comme la source commune de ces deux écritures alphabétiques. A son tour, cette écriture pseudo-hiéroglyphique « a subi une très forte influence de l'écriture égyptienne ; celle-ci lui a prêté 25 signes et inspiré plusieurs autres » (p. 193). Par ce détour se trouvent conciliées et corroborées les deux données majeures de la tradition :

origine phénicienne de l'alphabet et intervention initiale du facteur égyptien dans son élaboration. L'histoire de l'alphabet phénicien reçoit par ailleurs une précieuse contribution par la publication de deux textes anciens : l'inscription de Šafatbaal, roi de Byblos, nous fait remonter « jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle pour le moins », dit M. D. (p. 151 ; toutefois je me demande humblement si l'on pourra maintenir cette date si reculée) ; l'inscription du potier, 'Abdo, au XVIII<sup>e</sup> siècle ou au début de XVII<sup>e</sup> (p. 155). L'inscription de la spatule d'Asdrubal déjà publiée, réexaminée, conviendrait assez bien au XIV<sup>e</sup> siècle (p. 157). Par ailleurs, cette même spatule avec épigraphe phénicienne (déjà publiée au *Bulletin du Musée de Beyrouth*, II, pp. 99-107) révèle la preuve matérielle de son passage entre les mains d'un graveur de pseudo-hiéroglyphes : sur le revers, M. D. a reconnu des caractères de forme incontestablement pseudo-hiéroglyphique (p. 85). Ainsi est faite la jonction entre le système pseudo-hiéroglyphique et l'alphabet, qui fut employé concurremment avec le premier, du moins pendant un certain temps.

L'histoire de l'alphabet entre dans une nouvelle phase qui semble bien définitive. La grosse difficulté, pour le moment, reste le déchiffrement de ces textes pseudo-hiéroglyphiques, car, ainsi que le dit M. D. lui-même, « tant que nous ignorerons le mécanisme interne de leur système pseudo-hiéroglyphique, nous n'aurons aucun moyen de savoir à la suite de quelle évolution ou de quelle influence ils [les scribes de Byblos] accédèrent à l'alphabet » (p. 178) (1).

Ceci nous donne l'essentiel du volume. D'autres questions aussi sont traitées, qui introduisent au centre du sujet : on trouve l'histoire de Byblos replacée dans son cadre historique, l'étude des empreintes ou gravures énéolithiques et de la plus ancienne installation urbaine. Le tout présenté avec une grande science archéologique et une grande maîtrise du sujet. On peut vivement féliciter M. D. d'avoir employé ses années de guerre et d'isolement. ce qui ne facilitait par la tâche, à nous donner un livre si riche d'apports et de promesses. Par ailleurs le volume est fort bien présenté ; 16 planches très soignées, insérées dans le texte, donnent la reproduction photographique des originaux ; pour

(1). Dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 2 Août 1946), M. Dhorme a annoncé son déchiffrement des tablettes pseudo-hiéroglyphiques. La tablette c, dit-il, est l'œuvre d'un graveur qui narre ce qu'il a fait pour un des temples de Byblos. Dans une autre communication (séance du 27 Septembre 1946), M. Dhorme a fait part à ladite Académie de sa lecture de la grande tablette d (qui avait été trouvée à côté de la précédente). Il s'agit de fondeurs, mouleurs, graveurs qui ont travaillé pour un temple. Toutefois il faudra attendre l'exposé systématique que donnera M. Dhorme pour juger du résultat et connaître le mécanisme de cette écriture.

l'inscription de Šafatbaal, M. D. a même ajouté la reproduction du revers d'estampage ; de plus, 54 figures dans le texte.

Maintenant on peut poser une question : les Phéniciens ont-ils vraiment inventé un alphabet, c'est à dire réellement dégagé des sons simples (les consonnes), en les dissociant des voyelles ? La question peut sembler curieuse. Elle vaut d'être posée. M. D. ne cache pas son admiration devant cette « puissance d'abstraction singulière », qui a permis aux Phéniciens de « n'exprimer du langage que les sons essentiels à l'identification des mots, c'est-à-dire les consonnes simples » (p. 194). J'ai cru, moi aussi, que la grande astuce dans cette invention de l'alphabet avait été cette géniale abstraction. J'ai été amené à voir les choses autrement, par l'étude précise de la phonétique des anciens Arabes. Nous parlons d'alphabet arabe. Les anciens grammairiens ont fort bien identifié et défini les points d'articulation, le *maḥūriḡ*. Or, à bien voir les choses, ils n'ont jamais distingué nettement entre voyelle et consonne. Pour eux, consonne et voyelle forment un tout, la voyelle est dans la consonne comme un prolongement de celle-ci. Ils n'ont jamais eu l'idée de voyelle en soi, de voyelle indépendante ; c'est pourquoi il n'existe pas dans leur terminologie de mot désignant la voyelle à proprement parler. La *ḥaraka*, c'est le son vocalique dans la consonne, qui « meut » la consonne. Il y a là une difficulté de leur phonétique. Des expressions de Sibawayhi sont incompréhensibles, si l'on n'a pas présente à l'esprit cette conception de la voyelle dans la consonne : par ex., II, p. 454, l. 5 ; II, p. 283, l. 8 (édition de Paris).

A. Schaade (*Sibawaihi's Lautlehre*, Leiden, 1911) a bien mis ceci en lumière : « Pour lui [Sibawayhi], chaque voyelle n'est qu'une modification de la consonne précédente » (p. 23). Schaade dit fort bien, p. 8 : « Die semitischen Alphabete berücksichtigen nun einmal fast anschliesslich die Konsonanten und fassen die « Vokale » nur als Schattierungen derselben auf ». On pourrait dire aussi : comme la frange des consonnes. De là, chez les Arabes, une singulière manière d'« épeler » (voir *ibid.*, p. 8 ; l'anecdote rapportée par Sibawayhi au sujet du grand Al-Ḥalīl). Tout ceci veut dire que les Arabes ne s'étaient pas encore entièrement dégagés du syllabisme (voir *ibid.*, note 7, p. 65). Schaade renvoie à l'exemple de l'alphabet geez (*ibid.*, p. 8). Une consonne sans modification comporte de soi la « voyelle » *a*. Les autres sons vocaliques sont exprimés par une modification du signe consonantique. Ici encore consonne et « voyelle » sont données ensemble.

Les Phéniciens ont-ils conçu les choses autrement ? C'est fort peu probable. Pour eux aussi une consonne avait nécessairement son accompagnement



vocalique. Ils ont simplement *renoncé à préciser* cette donnée vocalique inhérente à la consonne. Ils évitaient ainsi la complication du cunéiforme accadien. Ils laissaient toutefois subsister une obscurité, relativement facile à dissiper, pour une langue vivante et notamment une langue de la structure des langues sémitiques (obscurité bien opaque quand la langue meurt sans laisser de témoins de sa tradition vivante !). Est-ce là diminuer leur rôle ? Non, mais au lieu de parler de « puissance d'abstraction singulière », il vaut mieux dire : « admirable génie pratique » et c'est bien dans la note des Phéniciens.

De ceci on pourrait tirer cette conclusion que l'alphabet a proprement parler n'a été constitué que lorsque les Grecs ont donné à la voyelle une expression *graphique* du même ordre que celle de la consonne et indépendante. De plus deux autres conclusions : l'une intéressant la phonétique des anciens Arabes, l'autre celle de Ras-Šamra. Les Arabes ont classé le *hamza* parmi les *mağhūra* « éclatantes », comme la plupart des consonnes que nous appelons « sonores », ceci sans aucun doute parce qu'ils n'ont pas su faire la part de la voyelle et de la consonne et ont été trompés par cette résonnance vocalique qu'ils n'avaient pas bien analysée. (Il faut se souvenir qu'ils n'ont jamais connu le rôle des cordes vocales). A Ras-Šamra, il y a trois signes pour le *hamza* : le *hamza* s'articulait avec trois résonnances vocaliques différentes (les trois voyelles fondamentales du sémitique) ; n'ayant pas fait l'analyse de cette résonnance vocalique, les scribes ont été amenés à y voir trois articulations différentes. Ceci comme simple conséquence de cette conception sémitique de la « voyelle » partie intégrante de la consonne, dans un cas particulièrement embarrassant : le *hamza*, articulation tenue et la plus profonde. Suivant cette manière de voir, les trois signes du *hamza* trouvent à l'intérieur du sémitique une explication naturelle.

— Avril 1946. M. D. publie un post-scriptum de quatre pages (pp. 197-200). Il révisé la question du tombeau d'Aḥiram, à la suite d'observations matérielles qui obligent à tenir l'hypogée pour antérieur à ce prince et usurpé pour son inhumation. « En plaçant, dit-il, l'inhumation d'Aḥiram autour de l'an 1000, on obtient un très bon enchaînement des faits » (p. 199) : Ithobaal, notamment, usurpe pour son père Aḥiram la tombe d'un roi antérieur, sur laquelle il fait graver la fameuse inscription. Quelle date assigner aux inscriptions de Šafatbaal et du potier 'Abdô ? « La spatule d'Asdrubal étant à placer immédiatement avant Aḥiram, un laps de temps de l'ordre de deux à trois siècles me paraît acceptable, dit M. D., pour justifier ces changements d'écriture en un même lieu » (p. 200). Ces inscriptions se trouvent ainsi rajeunies d'environ deux

siècles et pratiquement prennent la place dans le temps qui auparavant était attribuée à l'inscription d'Aphiram : le XIII<sup>e</sup> siècle. Cela semble plus satisfaisant. Ces rectifications faites, M. D. maintient l'ordre de succession de l'évolution de l'alphabet phénicien, tel qu'il est établi à la figure 52, avec une nuance ; il n'y a probablement pas lieu de mettre un intervalle appréciable entre le texte du potier 'Abdô et celui du roi Šafatbaal. Il maintient également toutes ses conclusions concernant les origines de l'alphabet.

H. FLEISCH, S. J.

**Antioch-on-the-Orontes, III, The Excavations of 1937-1939**, ed. by R. STILLWELL. Princeton, University Press. In fol., 251 pp., 92 pl., 2 plans.

Voici le dernier des Rapports que le Comité des fouilles d'Antioche a publiés, à la suite de ses campagnes. C'est maintenant le tour des études d'ensemble, qui exploiteront la documentation recueillie depuis 1932 : on annonce des mémoires sur l'architecture, sur les mosaïques (Doro Levi), sur les monnaies et sur la céramique gréco-romaine et médiévale (M. et M<sup>me</sup> F. O. Waagé) ; des recherches historiques et topographiques (Glanville Downey).

Les travaux conduits de 1937 à 1939 par W. A. Campbell, assisté de J. Lassus, ont été gênés par les événements politiques et par une saison exceptionnellement pluvieuse. D'après l'éditeur du présent volume, Richard Stillwell, ils n'ont pas apporté les informations topographiques désirées ; l'omphalos, au croisement des principales artères de la ville, n'a pas été retrouvé.

A Daphné, deux ensembles d'édifices privés ont été relevés.

L'exploration des ruines de Séleucie de Piérie a été commencée. Un plan sommaire de la ville et du port a été dressé (pl. I) ; W. A. Campbell a dégagé, près de la Porte du marché, à proximité de l'avenue la plus passante, un sanctuaire sur plan rayonnant, qu'il décrit aux pages 35-54 du présent volume.

A qui était dédié ce *martyrium* ? A coup sûr, à un saint fort populaire, mais qui ne semble pas être représenté sur les reliefs des chancels recueillis sur place. Les décors de ces panneaux, sculptés ou incisés au trait, reproduisent les cycles connus de l'Ancien et du Nouveau Testament ; les plus récents rappellent, par certains traits, l'Évangélaire de Raboula et le Codex syriaque 33 de la Bibliothèque Nationale ; l'étude iconographique de Kurt Weitzmann (pp. 135-149) permet d'indiquer les dates approximatives de la fondation de l'édifice (fin du V<sup>e</sup> siècle) et de sa restauration (VI<sup>e</sup> siècle). Sur ces indices chronologiques (et sur eux seulement, semble-t-il), Andrew S. Keek « a le premier proposé »

de voir, dans l'édifice découvert, le *martyrium* érigé en l'honneur de sainte Thècle par l'empereur Zénon (entre les années 476 et 479) (p. 54). Identification contestable, car Évagrius, qui mentionne seul cette construction (III, 8; *PG.* t. 86, 2, col. 2611 sq.), la place formellement à Séleucie d'Isaurie, le grand centre du culte de sainte Thècle du IV<sup>e</sup> siècle. Les Bollandistes (*Acta SS. Septembr.*, IV, p. 558) ont déjà<sup>1</sup> remarqué que Zénon l'Isaurien honorait tout naturellement dans cette ville la protectrice de sa province natale. On sait aussi qu'à Mariamlik (proche de Sélefké = Séleucie d'Isaurie), E. Herzfeld et S. Guyer ont relevé, près de la grande basilique de la sainte, une église à coupole; ils proposent d'y reconnaître le *martyrium* construit par Zénon (*Mon. As. Min. Ant.*, II, 1930, pp. 46-74; cf. pp. 31-2).

La majeure partie du volume est occupée par les catalogues ordinaires: l'architecture, la sculpture sont dévolues à R. Stillwell, les mosaïques sont traitées à la fois par ce dernier et par W. A. Campbell, les inscriptions et les lampes par Gl. Downey et F. O. Waagé. Des notes érudites, dues à K. Weitzmann, D. Lévy, A. M. Friend Jr, étudient l'iconographie des chancels de Séleucie, « le mauvais œil et le plaisant bossu », ainsi que « les représentations tirées d'Homère et d'Euripide », puis « Ménandre et Glykéra », sur les mosaïques d'Antioche.

Les inscriptions sont étudiées avec conscience. Il semble que la lecture du n° 112, p. 84, puisse être améliorée comme suit :

Ἐπὶ Φ[ιλαρούου]..θ.. | τοῦ με[γαλ]ο[πρ]ο[ε]στ[α]του) | | καὶ ἐν[δοξ]ο[τάτου] | τῆς Ἐφ[ω]ας  
[ἐπὶ]ρ[χο]υ ||<sup>5</sup> καὶ τοῦ ἀπαντ[α]ρ[χο]ῦ | θεῶν λαο[γ]ιτι[κ]ο[ν] (ων), | ἐκ θεμελ[ι]κ[ο]ν | τὸ δημόσιον  
Σ[ι]γμα[?] | ἐπινοηθ[ε]ντος ||<sup>10</sup> τετραστ[ά]ου | ἀνεκ[α]θ[ι] | ἐν χρ[ο]ν[ο]ις ἐνδ[ι]κτικ[ο]ν α' | τ[οῦ]  
τ[ο]υ φ[ι]λ[ο]ύτου.

Le personnage nommé à la première ligne aurait cumulé, en l'an 586 d'Antioche (537/8 de notre ère) les fonctions de *comes Orientis* et de *comes sacrarum largitionum*, qui se trouvaient déjà réunies; on le sait, entre 522 et 526/527, dans les mains d'Éphrem d'Amida, acclamé peu après patriarche d'Antioche. Le titre d'ἐπαρχος (au lieu de κόμης) τῆς Ἐφ[ω]ας, répondant au latin *comes Orientis*, surprend; mais on lit déjà dans un éloge de Fl. Eutolmius Tatianus, qui fut ἐπαρχος μέγας, préfet du prétoire, de 388 à 392 :

Κεῖθεν ὑπατικὸς Συρίας ἡδ' ἐπαρχος Ἐφ[ω]ας.

Ἐκαστοῦν τε θεῶν κόμ[η]της, εἰτ' ἐπαρχος μέγας φάνη.

*CCIG*; 4266 e; Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 919; Grégoire, *Recueil des inscr. gr. chr. d'Asie Mineure*, 1922, p. 100, n° 293 bis, Sidyma, l. 6 sq.). C'est en 374 que Tatien réunit sur sa tête les fonctions qui furent 200 ans plus tard confiées

simultanément à Ephrem, puis au rénovateur du présent édifice. Le cumul fréquent des fonctions de gouverneur de Syrie (ὑπατικός = *consularis*, ou ἑπαρχός = *praeses*), avec celles de κομης, comte d'Orient, entraînait aisément quelque confusion entre ces titres. — A la ligne 7 il semble probable que le bain public (τὸ δημόσιον) avait reçu le nom d'une lettre de l'alphabet, dont l'aspect de l'édifice rappelait la forme. Tels le γαμμα de Damas (Watzinger et Wulzinger, *Damaskus*, pp. 30-2, n° 5, li. 2) et le τρίκογγον σίγμα de Bosra (Waddington, 1913). L'érudition de M. Downey lui fournit, il est vrai, trois noms de bains, connus ou supposés, à Antioche, dont le nom commence par un sigma; le Σεβηριανόν et le Συγκλητικόν, peut-être un Σαλιανόν; mais tous ces noms excèdent la lacune, que comble exactement Σ[ίγμα]. Cette restitution, que j'ai pu proposer à M. Downey, a d'ailleurs reçu son approbation.

R. MOUTERDE, S. J.

**The Excavations at Dura-Europos. Final Report IV, Part I**, fascicle 1. **The Green glazed Pottery**, by N. TOLL. — Part II, **The Textiles**, by R. PFISTER and LOUISA BELLINGER. — Deux in-4°: 95 pp., 20 pl., 31 fig.; VIII-64 pp., frontispice et 4 pl. en couleurs, 28 pl., 7 fig. New Haven, Yale University Press, 1943 et 1945.

Les poteries à glaçure verte ou bleue, provenant de Mésopotamie, ne sont point rares dans les musées d'Europe et d'Amérique, mais elles restent assez mal connues. L'étude des vases de cette technique, dans la publication définitive des fouilles de Doura, est donc la bienvenue. Elle a été confiée à M. N. Toll.

La date la plus ancienne que l'on puisse assigner à une « amphore parthe » est la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère (J. de Morgan, *Recherches archéologiques à Suse*, p. 58; cf. Rostovtzeff, *Social and economical History of the Hellenistic World*, 1941, p. 599 sq.). Doura n'a connu qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J. C. ce type de poterie, qui y était importé; bientôt, contrairement à l'opinion émise jadis par M. Massoul, les potiers de Doura étaient eux-mêmes à l'œuvre, en des ateliers qui durèrent autant que la cité. M. Toll en décrit avec soin les divers produits; il les compare aux vases de même technique fabriqués sur d'autres points de la Mésopotamie, ainsi qu'à diverses formes de la céramique et de la toreutique hellénistiques. Les notes technologiques de Fr. R. Matson (pp. 81-95) terminent l'ouvrage.

Utilisant toutes les sources qui mentionnent des « amphores parthes », des cloches globulaires, des bols et des coupes, des gourdes de pèlerin, en céra-



mique à glaçure bleue, M. Toll esquisse rapidement l'histoire de cette technique. Qu'ils sortissent des ateliers d'Assour, de Raqqa ou de Doura, ses produits n'ont pas dépassé, vers l'Ouest, les rives de l'Euphrate ; au Nord, ils atteignent Olbia, en Russie méridionale ; au Sud-Ouest, Alexandrie. L'auteur ne s'est pas demandé s'ils n'avaient pas pénétré à Rome, au sanctuaire syrien du *Lucus Furrinae*, où l'on a retrouvé des poteries à glaçure verte, bleue et brune, à proximité d'appliques qui « semblent une lointaine imitation des briques émaillées de Babylonie et de Chaldée » (Gauckler, *CRAI*, 1909, pp. 630 sqq. = *Le sanctuaire syrien du Janicule*, 1912, pp. 236 sqq.).

Les textiles découverts à Doura datent de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. La plupart sont de laine ; on compte un fragment où entre du coton, deux pièces de soie, quelques pièces de lin. De ces documents, vingt-deux sont conservés au Musée du Trocadéro (leur liste est donnée en fin d'ouvrage) ; le reste est conservé à New Haven. — Miss L. Bellinger a dressé le catalogue de ces tissus ; avant la guerre, M. R. Pfister avait écrit un commentaire des trouvailles de la campagne 1932-1933, commentaire qui a fourni l'essentiel de la présente publication.

L'introduction s'ouvre sur un exposé de la technique, signé de Miss Bellinger. Les couleurs, la décoration, les vêtements (leur désignation ancienne et leurs formes) sont ensuite passés en revue. Viennent enfin le catalogue des 306 pièces de New Haven et des 22 pièces du Trocadéro.

Si l'on compare ces tissus à ceux qu'ont livrés les mausolées de Jamblique et d'Elahbel à Palmyre (cf. *MUSJ*, XIX, 1935, p. 132), on est frappé de l'absence de la vraie pourpre et de la rareté de la soie. Au lieu du taffetas de soie, importé de Chine au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, Doura présente, un siècle plus tard, un tissu composé de fils de laine et de soie, tordus à droite, suivant la technique occidentale (n° 263, pp. 2-3 et 53) ; d'où l'on concluera que l'importation durant les trois premiers siècles de tissus chinois, tissés au métier et ornés de figures, a vraisemblablement provoqué, en Perse et en Syrie, la fabrication de soies et de laines figurées. — Le fragment de tente, dans lequel entre un fil de coton (n° 262, pp. 52-53), pose à nouveau la question de l'origine du coton « levantin » (on sait que le coton cultivé aujourd'hui en Égypte a été importé de l'Amérique du Sud au XIX<sup>e</sup> siècle).

A Doura, comme à Palmyre, le costume grec voisine avec le costume iranien (pp. 10-12). Des procédés spéciaux, comme le tissu croisé ou la bande dégradée (pp. 2 n. 1 et 9), se retrouvent sur les tissus de Leou-Lan, au Turkestan

chinois ; preuve nouvelle des échanges qui s'opéraient au III<sup>e</sup> siècle, tout le long de la « route de la soie », entre la Syrie et la Chine. M Pfister l'avait déjà noté (*Revue des arts asiatiques*, VIII, 1934, pp. 84-89, pl. XXVI : Gobelin Syro-iranien de Doura = ici n° 128, pl. III).

R. M.

**Syria. Publications of the Princeton University Archeological Expedition to Syria in 1904-5 and 1909.** Division IV, **Semitic Inscriptions**, by ENNO LITTMANN. Section C, **Safaitic Inscriptions**. In-folio, XXVIII-355 pp., 1302 copies figurées. Leiden, E. J. Brill, 1943.

Le professeur E. Littmann étudiait en 1904, au tome IV de *A.A.E.S. (Publications of the American Arch. Exp. to Syria in 1904-5 a. 1909)*, une première série d'inscriptions safaitiques, précédée de prolégomènes importants. En 1940, il reprenait d'ensemble la question des inscriptions safaitiques, au chapitre II de son livre *Thamūd und Safa*. Voici, en 1943, fort bien édité par la maison Brill, le volume de *Syria - Princeton*, qui bénéficie de tous les travaux antérieurs.

Après une introduction de 28 pages, 1302 textes sont reproduits, transcrits, traduits et commentés : ceux d'abord copiés par l'auteur dans le *harrā* et près d'Oumm el-Gimal au Gēbel ed-Droūz, puis ceux copiés par divers voyageurs ou conservés à Princeton. Des *addenda* enregistrent les lectures proposées par le Professeur G. Ryckmans, sur la lecture des épreuves, en partie d'après les copies de M. et M<sup>me</sup> M. Dunand. Le livre se ferme sur un copieux *vocabulary* (pp. 295-346) avec *addenda* (pp. 352-355).

Les sémitisants trouveront là un ample complément d'informations sur l'alphabet, la destination, la date des *graffiti* safaitiques ; sur la morphologie, la syntaxe, l'onomastique du dialecte arabe dans lequel ils sont rédigés.

Dans ces textes brefs, tracés à la pointe sur des blocs de basalte à proximité des points d'eau, tous les incidents de la vie au désert sont consignés. Certains *graffiti* rappellent l'émotion d'un nomade qui retrouve la tombe d'un parent et qui jette une pierre de plus sur le *riqm* voisin. La plupart sont des marques de passage ou attestent la propriété d'un animal, ou d'une esclave (n°s 142-3). Ce ne sont pas mentions oiseuses : ces noms, suivis de toute une généalogie et d'un nom de tribu (surtout les 'Awīdh), maintiennent les droits de pacage sur un sol toujours disputé ; la razzia et la contre-razzia sont dans l'air (n°s 184, 576).

Les exigences de l'autorité romaine pèsent à la farouche indépendance des

nomades : trois textes mentionnent des déserteurs qui ont fui « Nemāra du gouvernement » (n° 540), c'est-à-dire le poste de garde où ils avaient contracté engagement dans quelque corps auxiliaire (n°s 406, 1198, ce dernier texte daté de 129 ap. J.C.). Une amende — ou une imposition (*qannas* vient de *κῆνος*) — est infligée aux 'Awīdh ; elle est l'occasion d'emprisonnements (n°s 640-644).

Des figures sommaires accompagnent parfois les textes. Nous reconnaissons les animaux du désert : le chameau (dont un chameau « bactrien » à deux bosses, n° 326), le cheval, l'âne, le lion, les gazelles ; le loup est mentionné par deux inscriptions. — La recherche de l'eau reste la préoccupation dominante, comme aux confins du limes de Chalcis (cf. Mouterde et Poidebard, *Le Limes de Chalcis*, 1944, pp. 207, 216, 240) ; c'est une gloire que de découvrir un *hisj* (poche d'eau sous le sable, n° 161) ou un puits (n° 1051).

Le beau mémoire du Professeur Littmann annonce la publication exhaustive des textes safaitiques dans le *CIS*, publication dont il faut beaucoup espérer, puisqu'elle est confiée à M. l'abbé Ryckmans.

R. M.

R. MOUTERDE et A. POIDEBARD — **Le Limes de Chalcis. Organisation de la steppe en Haute Syrie romaine.** (Délégation française au Levant, Bibliothèque archéologique et historique, t. XXXVIII). In-4°. Texte de XVI-254 pp., 7 cartes, 39 fig. ; Atlas de XVI pp., 121 pl., 6 plans, carte générale. Paris, Geuthner, 1944.

La steppe syrienne était, hier encore, une *terra incognita*. La carte au 1 : 200000<sup>e</sup> des Troupes françaises du Levant date de 1936. L'exploration d'Alôys Musil est antérieure d'une trentaine d'années ; mais sa carte et ses admirables listes toponymiques n'ont paru qu'en 1927 et 1928 (*The middle Euphrates ; Palmyrena*) ; razié, dépouillé en partie de ses relevés, Musil a dû laisser à d'autres le soin de décrire l'organisation romaine de la steppe, entre l'Euphrate, Palmyre et l'Oronte.

C'est la tâche qu'ont assumée les PP. R. Mouterde et A. Poidebard, au terme de nombreuses missions reçues de l'Institut de France et du Ministère de l'Air.

La prospection aérienne avait déjà révélé la *trace de Rome dans le désert de Syrie* (A. Poidebard, 1934) ; elle décela à nouveau, au Nord des monts de Palmyrène, des routes anciennes, des forteresses et même des villes insoupçonnées. Les reconnaissances au sol, les recherches épigraphiques, les plans

dressés par des techniciens de mérite, MM. J. Lauffray et S. Mazloum, ont suivi. L'emploi combiné de ces méthodes — c'est l'originalité de l'entreprise — aboutit aujourd'hui à une monographie étendue ; l'Atlas qui l'accompagne est riche de vues instructives, souvent brillantes.

Le nom de *limes de Chalcis*, que l'historien Malalas donne à la région, n'était pas un vain mot. Tout un réseau de *viae terrenae* et de voies pavées, munies de postes aux points d'eau, s'étendait à l'Est de Chalcis, le boulevard avancé d'Antioche. Pour couvrir cette capitale, les Romains avaient doublé la barrière de l'Euphrate d'une seconde ligne fortifiée, accrochée aux bastions du Šbeyt, du Haşş, du Ğebel Isriyê et du Ğebel 'Ala ; les éléments de défense s'y superposent, depuis les citadelles primitives, aux murs dressés en technique polygonale, jusqu'aux *castra* byzantins.

Dans la steppe le problème essentiel, qui commande même le problème stratégique, c'est celui de l'eau.

On en trouve ici toutes les données : carte de la pluviosité, des oasis créées en région de climat saharien (R. P. Ch. Combier), relevé de canaux, plans de fogaras, avec bassins de réserve et d'agrément, avec domaines irrigués... Hier encore, s'inspirant des admirables travaux de Rome, l'Aviation française et le Service hydraulique du gouvernement syrien accordaient leurs efforts, pour regagner des terres à la culture et rouvrir les puits antiques aux Bédouins.

Un lot important d'inscriptions grecques et syriaques éclaire l'histoire de la région. L'homme y vit sur le qui vive. Romains et Perses, sédentaires et nomades s'y affrontent, dans un état social qui annonce le Haut Moyen-Age. Le christianisme apporté quelque paix : en 425, à Hanâser, un martyrium de S. Thomas est érigé par une descendante de la célèbre Maouia, reine des Arabes, qui vainquit les Romains en 373. Vers 375, saint Jérôme trouve le « désert de Chalcis » peuplé de moines ; sur la porte des *castella*, jetés par le Haut-Empire au cœur des solitudes, sera bientôt gravé le nom d'un archimandrite. L'ère des villégiatures ommayyades est proche ; sur le bassin de plaisance de Qdeym se projette l'ombre du calife Hichâm.

Les 120 planches de l'Atlas évoquent les ruines et les aspects divers de la steppe, depuis les arêtes déchirées des monts de Palmyre jusqu'aux villes-refuges, enfouies dans les plaines sans fin de l'Euphratésie. Cette illustration, menée à bien en plein temps de guerre, fait honneur à l'Imprimerie Catholique de Beyrouth.



**Baalbek, Palmyra.** Photographs by HONYNINGEN-HUENE, with text by DAVID M. ROBINSON. In-4°, 127 pl. sur 136 pp. New-York, J. J. Augustin, [1946?].

Cette élégante plaquette présente d'abord une collection de vues très artistiques. Des vergers en fleurs encadrent des ruines grandioses qui se profilent sur les neiges du Liban ; c'est Ba'albek. Plus loin, coupés de grandes ombres, les sables s'étendent à perte de vue, autour d'une cité morte ; c'est Palmyre ; la forêt de colonnes et d'architraves, les tours carrées des tombeaux, les reliefs et les bustes ciselés dans la pierre blanche se détachent sur les fonds violacés ou pourpres. N'est-ce point assez pour tenter les touristes américains ?

Le texte, non moins que l'illustration, saura capter l'attention de voyageurs rapides et curieux. Le professeur David M. Robinson, de John Hopkins University, y a réuni les rappels d'histoire, les descriptions sommaires, les appréciations esthétiques qui imposent l'estime de ruines justement célèbres. Il est aussi à l'aise, pour rapprocher, avec Fyfe (dans son *Hellenistic Architecture*, 1932), tel monument de Ba'albek des temples de Tégée, de Priène ou d'Athènes, que pour saisir dans l'art palmyrénien des traits hérités de plus anciens centres artistiques, l'Iran et l'Anatolie hittite. Une bibliographie étendue indique les descriptions anciennes et les déblaiements récents (Wiegand, en 1902 et 1907 ; H. Seyrig, de 1931 à 1940).

A plusieurs reprises M. R. renvoie, pour l'étude définitive des monuments, aux publications françaises déjà annoncées. En attendant, le *Palmyre, guide archéologique*, de M. l'abbé Starcky, publié dans ces *Mélanges* (XXIV, 1941) et à part, donnera sur Palmyre la documentation la plus complète et la plus sûre. On consultera sur Ba'albek les articles de R. Dussaud et P. Collart (*Temples et cultes de la Triade héliopolitaine*, dans *Syria*, XXIII, 1942-1943, pp. 34 sqq. ; *Un nouveau monument du sanctuaire de Jupiter héliopolitain à Baalbek*, dans *CRAI*, 1946, pp. 151 sqq.). Il faudra recourir aux travaux récents pour maints détails d'histoire et d'archéologie. Mais le tableau d'ensemble brossé par le professeur Robinson, s'il ne fait point autorité, gagnera des admirateurs et des visiteurs à Ba'albek et à Palmyre.

R. M.

P. DESCHAMPS—**Les châteaux des Croisés en Terre Sainte. II. La défense du royaume de Jérusalem.** (Haut Commissariat de la Rép. franç. en Syrie et au Liban, Bibliothèque archéologique et historique, t. XXXVI). Préface de R. Dussaud. In-4°, Texte de XII-267 pp., 25 fig. ; Album de 96 pl., 12 plans et une carte en couleurs. Paris, Geuthner, 1939.

Sous le titre général «Les Croisés en Terre Sainte», M. Paul Deschamps publiait en 1934 l'étude détaillée du *Crac des Chevaliers* (cf. *MUSJ*, XVIII, 1934, pp. 167-169). Dans l'introduction il esquissait alors, surtout d'après les textes, le plan général d'occupation des Lieux Saints auquel se sont arrêtés les Croisés ; le présent volume s'attache à leurs possessions méridionales, au royaume de Jérusalem, qui s'étendait de Ma'millaïn, au Nord du Fleuve du Chien, jusqu'à Gaza vers le Sud, jusqu'au pays de Moab vers l'Est.

Les nouvelles recherches de M. D. ont bénéficié du progrès de la technique. «Les enquêtes antérieures du R. P. Poidebard pour retrouver dans le désert de Syrie les traces du *limes* romain avaient permis aux photographes de la 39<sup>e</sup> Demi-Brigade aérienne du Levant d'acquérir une grande expérience dans les recherches archéologiques»; plus de mille heures de vol ont fourni les vues, obliques ou verticales, qui font l'honneur de l'album de planches. Assisté de deux architectes, MM. Anus et Coupel, M. D. a visité les sites inconnus qu'il avait fait rechercher, comme les grandes ruines sommairement décrites par ses devanciers. Sur ses indications, M. Horsfield a relevé la Cave fortifiée d'El-Ḥabîs, dans la «terre de Suète» (Transjordanie), le commandant Bigeard celle de Tyrion qui surveillait l'entrée du territoire de Saïda; Qasr el-Berdaouil, à l'Est du lac de Tibériade, Belhacem près Gezzîn, ont été retrouvés ; l'Ahamant des Templiers est par ailleurs identifié à 'Ammân. Toutes les forteresses du Jourdain, de la Galilée ou de la mer, ont leur notice : Belvoir, Chastel-Pélerin, la Sagette. Quant aux trois grands châteaux de Subeibe, Beaufort, Kérak, leurs transformations intérieures aussi bien que les événements auxquels ils furent mêlés sont retracés ici dans une histoire définitive. On en suit aisément les vicissitudes, dans les plans en couleurs qui distinguent les travaux francs des travaux arabes.

Il est surprenant que ces trois forteresses datent du XII<sup>e</sup> siècle et qu'il en demeure des restes importants, alors que «les monuments du XIII<sup>e</sup> siècle ont laissé peu de traces... Rien ne nous est parvenu du grand château de Saphet (Safed), rien des puissants remparts de Tyr, non plus de ceux de Jaffa que vingt-quatre tours flanquaient, rien non plus du Toron»; à Acre, à Beyrouth, fortifications et château franc ne sauraient être reconstitués. Cependant le plan de défense, conçu par Baudouin I<sup>er</sup> et poursuivi surtout par Foulque d'Anjou, se dégage clairement : se garder à l'Est contre Damas, à l'Ouest contre les ports restés d'abord musulmans, Ascalon et Tyr, au Sud contre l'Égypte. Les forteresses qui tenaient les passages et commandaient l'accès de la Terre Sainte pouvaient être démantelées par Saladin ou Nour ed-dîn ; infatigablement, parfois en peu de jours, les Croisés les remettaient en état.

On relèverait, dans cet ouvrage, plus d'une information insoupçonnée : l'histoire des seigneurs de Beaufort par exemple (pp. 180-195), ou ce détail que l'emploi des colonnes placées en parpaing dans les murailles a passé de l'architecture musulmane à celle des Croisés (p. 239). C'est une œuvre d'une admirable plénitude, que seul pouvait écrire un chartiste doublé d'un archéologue.

R. M.

P. PEETERS, S. J. — **Encore le coq sacré d'Hiérapolis.** Extr. du **Bulletin de la classe des lettres...**, Académie royale de Belgique, XXIX, 1945, pp. 277-310.

Le *De Syria Dea*, jadis communément attribué à Lucien de Samosate, contient plus d'une énigme : telle, au paragraphe 48, la mention du « coq sacré », ἡλεκτροῦν ἱερός, qui habite sur le lac du sanctuaire et dont l'avantageuse fonction est d'ouvrir les outres cachetées que les deux grandes processions annuelles rapportent de la mer ; avant que d'être reversées dans la fissure du sol de la cella, ces eaux sont soumises au vérificateur sacré.

Existait-il à Hiérapolis un terme araméen, voisin de ἡλεκτροῦν, qui prêtait au jeu de mots auquel s'est livré Lucien ? C'est ce que recherche le R. P. Peeters, Bollandiste, familiarisé de longue date avec les légendes et les langues orientales.

M. René Dussaud l'a précédé dans cette tentative. Il a signalé le mot *sekhwi*, des Targums, qui dans le pays de *Qen Nisrāyā* (Qinnesrin, Chalcis) signifiait « coq » et qui, dérivé de la racine araméenne *skh*, « regarder », se prête à signifier « surveillant » ou « inspecteur » (*Journal Asiatique*, 10<sup>e</sup> sér., XVI, pp. 647 sqq. ; *Syria*, XIX, 1938, p. 367.) Le malheur est que *sekhwi* est proprement un mot hébreu et « l'usage n'a pas dû dépasser les synagogues et les communautés judaïques ».

Le R. P. Peeters apporte par contre deux exemples de la transcription syriaque du grec ἡλεκτωρ (nom poétique du coq), sous les formes *alehctora* et *alehqtoros*. « Ces deux exemples attestent que dans le parler local de Mabbog-Hiérapolis coq se disait *alector*, en araméen comme en grec ». — Or ce mot pouvait aussi (par suite d'un jeu de mot aisé, ou par une simple confusion des sons) désigner ceux qui par profession étaient des ἡλεκτροι ; le « lexique de Zonaras » donne à ἡλεκτρος le synonyme de ἀκοίμητος ; et il ne devait pas manquer à Hiérapolis de personnel astreint à coucher sur la dure, puisque s'étendre à même le sol était le seul repos permis aux pèlerins de la déesse, du jour où ils quittaient leur maison jusqu'au retour (*De Syria Dea*, 55). Les vérificateurs des outres

apportées de la mer seraient donc « professionnellement des ἄλεκτροι; pour les oreilles syriennes, autant dire des ἀλέκτορες » — et quand l'araméen évinça le grec à Hiérapolis, des *aleheḫora*. En répétant une désignation qu'il avait peut-être entendue sur place, Lucien a cédé à sa malice, et il écrivit ἀλεκτρονόν.

Qu'un texte nouveau vienne à mentionner dans nos temples des ἄλεκτροι, l'ingénieuse hypothèse deviendra certitude.

En cours d'étude (p. 302, n. 1) le R. P. Peeters traite de l'étymologie du nom ancien Mabbog, l'actuel *Manbiğ* (arabe). Il restait à préciser, après les recherches de Clermont-Ganneau (*Rec. d'arch. or.*, IV, 1901, pp. 102-9) sur *Mambogaios* et la reprise de Goossens, *Hiérapolis de Syrie*, Louvain, 1943, pp. 8-12, sans parler de l'interprétation téméraire par Babo, *Bambo* (Ramsay, *JHS*, 1882, p. 26 ; 1918, p. 139). Le R. P. rattache, comme Nöldeke (*Nachrichten* de Göttingen, 1876, pp. 5-8 ; cf. Honigmann, *Encycl. de l'Islam*, s.v. *Manbidj*, p. 248 a), le toponyme Mabbog à l'araméen *Nbğ*, « source », une racine semblable ayant donné le nom assyrien de la ville, *Nap-pi-gi*, *Namp-pi-gi*. A l'appui de la thèse on peut citer l'existence dans le désert, au N. de Palmyre, d'un puits nommé tantôt *Bir Nbğ* tantôt *Bir Ambğ* (*Le Limes de Chalcis*, 1944, pp. 130, 135, 145 ; carte Fed).

R. M.

R. DEVREESE — **Le patriarcat d'Antioche, depuis la paix de l'Église jusqu'à la conquête arabe.** (Coll. « Études palestiniennes et orientales »). XXIX-340 pp. Paris, Gabalda, 1945.

Il n'existe, pour le Bas-Empire et le premier âge byzantin, rien de comparable à ce qu'est, pour l'époque antérieure, la *Prosopographia imperii romani*. Aucune histoire de l'Église ne fournit encore des listes analogues à celles de l'*Oriens christianus* de Le Quien, et pour vérifier les références que ce vénérable auteur a prises en des éditions périmées, il faut se livrer à des recherches fastidieuses. Le *patriarcat d'Antioche* de Mgr R. Devreesse nous procure — c'est son premier mérite — un répertoire complet des évêchés et du personnel ecclésiastique, « dans cet immense quadrilatère » qui va du golfe d'Adalia au Tigre, du Tigre à Saint-Jean d'Acre en passant par la rive ouest de la Mer Morte.

La II<sup>e</sup> partie de l'ouvrage contient en effet l'histoire particulière des provinces ecclésiastiques, évêchés et églises qui ont existé sur ce vaste terrain. Les sources écrites, grecques et syriaques, ont fourni la majeure part de la documentation ; mais les relevés archéologiques sont aussi largement exploités ;



c'est merveille de voir le parti tiré, par exemple, des Expéditions Américaines de 1899-1900 et 1904-1905, 1909, ainsi que des textes épigraphiques recueillis dans nos *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (1) ou publiés dans la *Revue Biblique*. Quand l'auteur assure de sa gratitude les archéologues (p. XIX), il a conscience de ce qu'il leur doit. Sur l'expansion, la date et le caractère des communautés chrétiennes, orthodoxes et hérétiques, on trouve ici un tableau d'ensemble qui n'a jamais été tracé. — Vingt-huit pages de tables et index, onze croquis géographiques des provinces ecclésiastiques d'Orient assurent la commodité des recherches.

Le livre apporte cependant bien autre chose qu'une nomenclature nouvelle et complète. Les chapitres I à VII forment « une sorte d'histoire générale du patriarcat depuis la paix de l'Église jusqu'à l'installation de l'Islam ». On sait combien cette période fut troublée. Une parfaite maîtrise des sources permet à l'auteur de nous guider dans le flux et reflux des querelles soulevées par Arius, Nestorius, Jacques d'Édesse. Il nous peint aussi les rares temps de paix qu'a connus l'Église d'Antioche, entre 380 et 430, alors que vivaient ses trois principaux docteurs, Diodore de Tarse, saint Jean Chrysostôme, Théodore de Mopsueste. Le chapitre VII étudie à nouveau l'attitude des populations syriennes au moment de l'invasion des Arabes et reconnaît les facteurs qui en ont facilité le succès. Tout cela intéresse autant l'histoire byzantine que l'histoire ecclésiastique d'Orient.

Il convient d'indiquer les chapitres et les points de vue neufs et suggestifs. — Mgr Devreesse s'arrête longuement à la Province d'Arabie (chapitre XIII) et aux Provinces de l'Est-Syrien (chapitre XIV); il en avait traité déjà dans deux mémoires de la revue substituée pendant la guerre à la *Revue Biblique*, *Vivre et Penser*. La description et l'histoire chrétienne de l'Euphratésie, de l'Oshroène, de la Mésopotamie, ainsi que la vue d'ensemble intitulée « Arabes-Perses et Arabes-Romains, Lakhmides et Ghassanides », seront appréciés de tous. On notera la position de l'auteur, à l'égard des Ghassanides (pp. 277 sqq.) : l'estime qu'en avaient les souverains de Byzance était médiocre et il est invraisemblable que Justinien ait remis à ces nomades tout le soin de défendre le désert contre les Perses (p. 279, n. 6); c'est l'opinion à laquelle le P. Poidebard et moi nous sommes arrêtés (2), à l'encontre de la thèse brillamment

---

(1) Jalabert et R. Monterde, *IGLSYR*, I. *Commagène et Cyrrhestique*, 1929; II, *Chalcidique et Antiochène*, 1939. Le tome III, *Antioche, Séleucie*, sera bientôt livré à l'impression.

(2) *Le Limes de Chalcis. Organisation de la steppe en Haute Syrie Romaine*, p. 238, n. 4.

soutenue par M. Sauvaget (1). — Ailleurs c'est le sens pris successivement, par les mots et expressions *limes*, *λίμιτον*, « *limes* intérieur » et « *limes* extérieur » à la basse époque, qui est analysé (pp. 259 n. 3 et 270); il semble, malgré l'auteur, que le *λίμιτον Χαλκίδος* de Malalas était bien une zone fortifiée. — Il est rappelé (p. 229, n. 2) qu'une occupation par les moines des *castella* abandonnés par la troupe est probable; la certitude est désormais acquise pour la Chalcidique, où la prise de possession monastique est attestée par des inscriptions grecques et syriaques (2). — On notera enfin les doutes émis sur la date de l'épithaphe d'Imroul-Qais, l'ère d'après laquelle on calcule pouvant être autre que l'ère de la province d'Arabie (p. 263, n. 3). On connaît, à ce sujet, la réplique de M. R. Dussaud, *Syria*, XXIV, 1944-1945, pp. 135-137. — Un appendice, qui forme le chapitre XV, démontre que la *Notitia Antiochena*, mise au compte du patriarche Anastase I<sup>er</sup> (559-598), « ne peut entrer en ligne de compte dans une histoire du patriarcat d'Antioche du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle »; c'est un faux, composé au IX<sup>e</sup> siècle et remanié entre cette date et les Croisades.

L'ouvrage ne se ressent point des entraves que la guerre apportait aux travaux érudits. Sur la date (194 ap. J. C.) de la division de la Syrie en *Syria Cœle* et *Syria Phœnice* (p. 45), il eût fallu renvoyer à M. Dunand, *La Voie romaine du Ledjâ*, dans *Mém. div. savants, Acad. des inscr.*, XIII, 2, 1930, pp. 335 sq. (cf. Harrer, *Amer. J. Arch.*, XXXVI, 1932, pp. 287-289); plutôt qu'à MFO, VI, 1910, p. 218. On ne relèvera que d'infimes inexactitudes dans cette œuvre de bon aloi.

R. M.

TOVIA ASHKENAZI — **Tribus semi-nomades de la Palestine du Nord.** (*Études d'ethnographie, de sociologie et d'ethnologie*, t. II). XIV-286 pp.; 6 pl hors-texte et une carte ethnographique. Paris, Geuthner, 1938.

Le présent mémoire, sur les tribus bédouines de Palestine, forme le second volume des *Études d'ethnographie, de sociologie et d'ethnologie*, éditées par la Librairie Orientaliste Paul Geuthner. Il expose le genre de vie et les coutumes des tribus semi-nomades de la Palestine du Nord. Une autre étude sur les tribus nomades et semi-nomades de Palestine Occidentale est en préparation.

L'auteur a conduit son enquête sur le terrain avec précision et méthode.

(1) *Byzantion*, 1939, pp. 115-130 : *Les Ghassanides et Sergiopolis*.

(2) *Le Limes de Chalcis*, pp. 188, n° 15 et 226-7, n°s 12 et 16. Textes syriaques lus par le Père Paul Mousterde.

La liste des « ouvrages cités » (p. XVII) et la bibliographie (p. 225) indiquent une solide documentation de base : rapports officiels et ouvrages des meilleurs spécialistes de la question bédouine. Le mérite de l'enquête est d'avoir été réalisée par observation directe de la vie des tribus et par l'interrogation des notables.

Comme remarque générale, l'auteur souligne que le mouvement de sédentarisation qui se développe actuellement chez les semi-nomades, sous l'action des circonstances économiques, n'est pas à l'avantage de la coutume bédouine telle qu'elle existe encore chez les nomades. Et il conclut : « Une étude approfondie du caractère intime des semi-nomades nous révélerait que ceux-ci se différencient des Bédouins nomades dans bien des domaines... tels que ceux de la famille, des fêtes, des cérémonies et coutumes religieuses. Ainsi chez les nomades intégraux, la femme est traitée avec respect... elle est libérée des lourds travaux domestiques et c'est elle qui monte à chameau, suivie de son mari à pied ; alors que, chez le semi-nomade de la Palestine du Nord et du Négeb, dans la Transjordanie et la presqu'île du Sinaï, c'est la femme, encore serve, qui porte tout le fardeau du ménage et qui, en voyage, suit son mari à pied ».

A. POIDEBARD

## II. — ARCHÉOLOGIE ORIENTALE, CLASSIQUE ET BYZANTINE

A. PARROT — **Archéologie mésopotamienne. Les étapes.** (Coll. « Sciences d'aujourd'hui »). In-8°, 542 pp., 16 pl., 9 cartes, 150 plans et docum. figurés. Paris, Albin Michel, [1946].

L'ouvrage de M. Parrot paraît à la fin d'une époque essentielle dans l'histoire des fouilles au Proche-Orient. Jusqu'à la veille de la guerre, des techniciens habiles et consciencieux se sont révélés ; les résultats obtenus sont incalculables. Désormais, il se pourrait que dans l'organisation des travaux de recherche, certaines formules changent. Mais il convenait de donner une somme des grandes découvertes et d'établir une bibliographie de base. M. Parrot s'est chargé de cette tâche avec l'attention scrupuleuse dont il a fait preuve à Tello, Larsa, et Mari.

Le Dr. Contenau avait déjà donné d'utiles renseignements, au début de son *Manuel d'archéologie orientale*. Mais le premier volume date de 1927 : malgré

l'annonce du quatrième volume qui tiendra compte des nouvelles découvertes (et serait actuellement sous presse), on n'a pas à craindre un double emploi, car le Dr. Contenau désire surtout que le lecteur prenne contact avec les monuments exhumés ou retrouvés, tandis que M. Parrot insiste sur le côté technique des fouilles et les résultats immédiats (1).

Le titre du livre de M. Parrot peut faire illusion. Il ne s'agit pas de la Mésopotamie géographique, mais d'une Mésopotamie entendue au sens plutôt large, où Suse trouve une place à cause des monuments babyloniens que l'on y a découverts, tout aussi bien, pour la même raison, que Neirab, Arān et Sfiré dans la Syrie du Nord. Par contre, il n'est parlé ni de Ras Šamra, ni de la Phénicie, ni de la Syrie du Sud ; M. Parrot se réserve d'en traiter à l'occasion dans le deuxième tome de son ouvrage. C'est dans cette seconde partie et dans la troisième qu'il discutera aussi les différents problèmes de la chronologie longue, qu'il a conservée.

Bien que l'ouvrage, élégamment édité, soit destiné à la haute vulgarisation, on peut regretter que les noms propres n'aient pas été cités en transcription scientifique. Mais les spécialistes s'y reconnaîtront facilement et trouveront dans le manuel de M. Parrot un aide-mémoire précieux. Nous souhaitons vivement la parution des deux volumes où les faits seront commentés et appréciés.

A. BEAULIEU

**Sumer. A Journal of Archeology in Iraq.** — Published by the Directorate general of Antiquities. Vol. II, 2. In-4°, 53 pp. en langues européennes, 290 pp. en arabe, 19 pl., nombreuses cartes. Baghdad, July 1946.

La revue anglaise *Iraq*, éditée à Londres, fut quelque temps seule à recueillir les informations officielles concernant les fouilles et les trouvailles archéologiques sur le territoire iraquien. Le gouvernement iraquien a pris, depuis dix-huit mois, l'heureuse initiative de publier à son tour un Journal archéologique. *Sumer* contiendra non seulement des rapports sur les fouilles, des documents et des études sur les monuments connus ou inédits, mais aussi des exposés de haute vulgarisation sur les points les plus divers de l'orientalisme.

Voici, en effet, le contenu du fascicule qui est entre nos mains. Dans les pages écrites en anglais ou en français, une note de M. Sidney Smith et le rapport du conservateur du Musée Iraquien, M. Taha Baqir, sur les fouilles

---

(1) [L'Oxford University Press publie de son côté : SETON LLOYD, *Foundations in the Dust. The Story of Mesopotamian Exploration*. Londres, 1946].



de Tell Harmal (l'ancien Diniktim) sont suivis d'un mémoire du R. P. J. M. Fiey, O. P., sur « Mosoul d'avant 1915 ». La partie arabe contient les mémoires suivants : les inscriptions safaitiques (M. Rodinson, de la Mission archéologique permanente de Beyrouth), les cachets-cylindres (F. Basmachi), les stations parthes (F. Safar), la religion en Babylonie et Assyrie (T. Baqir), les constructions célèbres au VI<sup>e</sup> s. H. en Iraq (M. Jawad), les anciennes bibliothèques de l'Iraq (G. Awad), le dinar abbaside (N. Nakshabandi).

Il faut féliciter le Dr Naji Al-Asil, directeur général des antiquités, qui préside la commission d'édition, et souhaiter que bientôt l'illustration ne soit plus inférieure au texte ; ce sera sans doute un premier bienfait de la paix.

R. M.

R. GHIRSHMAN — **Fouilles de Sialk, II.** Notes de MM. H. V. Vallois, R. Vaufrey, R. Pfister et de Mlle L. Halm. (Musée du Louvre, Département des Antiquités Orientales). In-4°, 260 pp., frontispice en couleurs, 101 pl., 22 fig. Paris, Geuthner, 1939.

Le P. A. Beaulieu a rendu compte, dans les *Mélanges* (XXII, pp. 171-3), du tome I de cet ouvrage. On sait l'importance des recherches, en un site proche de l'actuelle ville de Kashan ; elles amorcent des comparaisons fort instructives entre les restes archéologiques de la Perse, du Caucase et de la steppe transcaucasienne ou caspienne.

Le tome I décrivait les couches les plus anciennes de Tépé Sialk, depuis les temps préhistoriques jusqu'au III<sup>e</sup> millénaire. Le tome II s'attache aux couches plus récentes (Sialk V et VI), ainsi qu'aux deux nécropoles A et B, respectivement contemporaines de l'une et l'autre couche. Entre Sialk IV et Sialk V on ne saisit point de continuité ; avec les niveaux ici étudiés commence une civilisation nouvelle.

La couche V et la nécropole A sont caractérisées par une céramique faite au tour, d'une fine terre gris-noir. Le fer est presque totalement inconnu. Deux tombes contiennent chacune un cylindre ; l'un d'eux rappelle la glyptique du Bronze Récent en Syrie.

La couche VI et la riche nécropole B attestent l'occupation du site par une population nouvelle, de type arménoïde, selon les déterminations de M. Vallois. L'industrie du métal est prospère, bronze et fer. Les potiers se plaisent à imiter les formes et le décor des vases de métal, en particulier les vases globulaires à long bec-versoir horizontal ; des vases peints de cette forme accompagnaient, on se le rappelle, les bronzes du Louristan que les fouilleurs clandestins

jetaient sur le marché. Le décor est très stylisé ; taureaux et étalons y ont large place ; les guerriers portent les cheveux courts, la barbe pointue, parfois le pantalon collant et les chaussures à bout recourbé ; le harnachement du cheval évoque diverses pièces trouvées au Louristan. Des bijoux et des armes, des vases de types très divers, parfaitement décrits et reproduits, sont comparés avec les produits des fouilles opérées dans les premiers habitats des régions voisines.

« Un ensemble d'évidences rattache » cette civilisation « à ce qu'on connaît au début de l'âge du fer en Transcaucasie, au Caucase du Nord et en Russie du Sud » (p. 104). C'est aux éléments iraniens, qui descendaient par la route encore suivie de Soultanabad à Kashan, pour former, dès le X<sup>e</sup> siècle, les petits États mèdes, qu'il faut attribuer la nouvelle population de Sialk.

A cette époque les villages du Haut-Plateau se transforment en villes fortifiées, que les sculptures assyriennes reproduisent à l'occasion des conquêtes royales. La « Grande construction » relevée par les fouilles dans la colline sud de Sialk (pp. 22-25) — énorme socle, à deux étages, la première terrasse servant de poste de commandement et de garde, à l'entrée de la ville-haute — constituait la citadelle d'une de ces villes de Médie « au début du 1<sup>er</sup> millénaire av. J. C. » (p. 106).

Cette date est-elle définitivement acquise ? L'auteur ne s'y est arrêté qu'en réformant une estimation différente, avancée par lui en 1934. — Dans la recension de *Sialk, II*, qu'il a donnée au *Journal of Hellenic Studies*, LXII, 1942, pp. 107-8, C. F. A. Schaeffer propose une chronologie différente, qu'il pense établir dans ses *Éléments de chronologie de Ras-Shamra* (en préparation) : — pour Sialk V et A : 1400-1200 au lieu de 1200-1000 ; pour Sialk VI et B : 1250-1100 au lieu de 1000-800.

R. M.

E. F. SCHMIDT — **Flights over Ancient Cities of Iran**. Special Publication of the Oriental Institute of the University of Chicago. In-folio, XVII-99 pages de texte ; 112 pl., 6 cartes archéologiques, dont deux en garde. The University of Chicago Press, 1940.

Au départ d'Iran de Ernst Herzfeld, en 1934, Erich Schmidt, qui fouillait alors à Raiy, l'ancienne Raghès, fut prié par l'Oriental Institute de Chicago de prendre la direction des travaux de Persépolis. Il y travailla de 1935 à 1939 (1).

(1) Lire sur les travaux d'Erich Schmidt le rapport d'A. Godard, directeur du Service Archéologique d'Iran (*CRAI*, 1946, pp. 263 sqq.).

Il n'a donné jusqu'à présent qu'un aperçu de ses travaux dans une brochure de l'Oriental Institute, intitulée *The Treasury of Persepolis and other Discoveries on the Homeland of the Achaemenians*.

Durant son séjour à Persépolis, Schmidt, à qui sa femme avait offert un avion, se décida à entreprendre une reconnaissance aérienne de l'Iran. Le volume que nous analysons est le résultat de cette enquête, poursuivie en 1935-1936 et 1937. Suivant A. Godard, « l'étude aérienne d'Istakhr (*Aerial Analysis of Istakhr*), la carte aérienne de Nashk-é-Rustam (*Air-Map of Naskh-é-Rustam*), la carte archéologique de la plaine de Persépolis et d'une façon générale les vues aériennes des principaux sites archéologiques de l'Iran, dont il a tiré, en hommage à la mémoire de sa femme, l'ouvrage intitulé *Flights over Ancient Cities of Iran*, sont d'excellent travail archéologique ».

Nous nous bornerons à ajouter quelques remarques techniques sur l'emploi fait de la méthode aérienne.

Les pionniers de l'archéologie aérienne, qu'Erich Schmidt a tenu à citer dans sa conclusion (p. 95), auront plaisir à étudier cette splendide publication, éditée par les Presses de l'Université de Chicago avec un luxe et une perfection de réalisation intentionnels, en mémoire de Mme Schmidt; ils reconnaîtront que l'auteur s'est astreint à suivre les règles, récemment établies par eux, de la recherche aérienne en archéologie. De cette fidélité à la méthode est résulté un ouvrage — vraiment le chef d'œuvre du genre — digne du vaste et grand sujet historique qui était abordé.

L'équipage (photographe et pilote) qui travaillait pour Erich Schmidt était de premier ordre. Sa qualité se remarque et s'affirme dans la perfection de la mise en plaque et dans le choix des hauteurs de vol. Là est, croyons nous par expérience personnelle, le véritable rôle du pilote de reconnaissance. C'est lui qui présente le sujet aux simples enregistreurs que sont le photographe et son appareil; c'est lui qui donne le fini à la vue aérienne.

Si l'on étudie quelques unes des vues développées en pleine page, qui caractérisent l'ouvrage — les pl. 12, 18, 23, 49, 79, 87-89, 101 — l'on constate que la plupart sont prises sur film panchromatique (aéropan), sans écran coloré à l'objectif. Elles respectent, avec finesse de teinte et douceur dans les ombres, les délicatesses de la lumière d'Iran. Les photographes aériens sont des premiers à se rendre compte qu'en Iran, comme en Arabie et dans le désert de Palmyre, les ombres sont lumineuses.

A. POIDEBARD

EKREM AKURGAL — **Remarques stylistiques sur les reliefs de Malatya.**  
In-8°, IX-120 pp. Istambul, Pulhan Matbaasi, 1946.

Les fouilles du regretté Louis Delaporte et le volume qu'il leur a consacré (*Malatya*, I, tome V des *Mémoires de l'Institut français d'archéologie de Stamboul*, 1940) ont rappelé l'attention sur le site de Malatya et sur les monuments découverts antérieurement. M. Ekrem Akurgal, « docent » d'archéologie à la Faculté des lettres d'Ankara, revise, suivant une bonne méthode iconographique, la chronologie des principaux reliefs qui sont aujourd'hui réunis au Musée du « Bedesten ».

Parmi les trois groupes que distinguaient déjà Garstang et Christian — scènes de libation de la Porte aux lions, scènes de chasse, reliefs figurant des génies et des monstres à tête de lion — le dernier est marqué d'une forte influence assyrienne, répondant à l'emprise politique du royaume d'Assyrie, qui s'exerça depuis 853 jusqu'à l'absorption totale en 713 (pp. 107 sq.). L'analyse stylistique permet d'attribuer assez sûrement les reliefs de chasse aux IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles, bien que dans ses *Untersuchungen zur nord-syrisch hethitischen Kunst*, de l'*Archiv für Orientforschung*, IX, 1933/4, Christian les date du X<sup>e</sup> siècle et les tienne pour antérieurs aux reliefs de la Porte aux lions. Ce sont ces derniers qu'il est difficile de dater. Bossert (*Altanatolien*, pp. 68 sq.), reconnaissant dans le nom du roi qui offre les libations de Malatya, celui de Soulouméli mentionné par les sources écrites des années 738 et 732, attribue les reliefs susdits au VIII<sup>e</sup> siècle; Bittel les estime un peu plus récents que le défilé des dieux à Yazilikaya; Delaporte les date du X<sup>e</sup> siècle, d'après les inscriptions hiéroglyphiques, mais range la Porte aux lions parmi les édifices du niveau néo-hittite le plus récent, le niveau VI, qui dura jusqu'à la mainmise totale de l'Assyrie, au VIII<sup>e</sup> siècle. Peut-on croire que ce niveau VI répond à une période de 250 années, de 950 environ à 713, alors que les six couches néo-hittites couvrent en tout 500 ans? M. Akurgal estime que les scènes de la Porte aux lions ne peuvent se situer, d'après les caractéristiques reconnues par lui et par d'autres, qu'au XI<sup>e</sup> siècle au plus tôt, au X<sup>e</sup> siècle au plus tard et par suite doivent appartenir à un strate archéologique antérieur au niveau VI néo-hittite (p. 113). Les fouilles reprises récemment par M. C. F. A. Schaeffer donneront, on peut l'espérer, la réponse définitive.

R. M.



P. MONTET — **La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès.** In-8°, 348 pp. Paris, Hachette, [1946].

Une grande maîtrise des textes et des monuments figurés, un style prompt, coloré, parfois mordant ; il fallait cela, pour faire revivre toutes les activités du paysan, de l'artisan, du soldat, du juge et du scribe égyptiens, sans oublier le Pharaon, les prêtres et le personnel des funérailles.

En se limitant à l'époque des Sétoui et des Ramsès (entre 1320 et environ 1100 avant notre ère), époque à laquelle aussi se rapportent ses grandes trouvailles de Tanis, M. Montet se garde de la « tendance, manifestée dans beaucoup d'ouvrages, de considérer l'Égypte comme un bloc de trois mille ans » ; toutefois, quand un usage, attesté durant l'Ancien Empire, se retrouve après les Ramsès, on est en droit de penser qu'il persistait aussi durant leurs règnes ; il peut entrer dans l'exposé des mœurs du temps (pp. 12-14). Ce sont des tableaux d'histoire qui vont défiler sous nos yeux amusés ou surpris. Ils complètent heureusement ceux que donnait déjà Pierre Montet, il y a 20 ans, dans sa thèse sur *les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire* (cf. *MUSJ*, X, 1925, pp. 222 sq.).

Le livre est de ceux qu'on ne résume pas ; de ceux aussi qu'on parcourt en apprenant beaucoup sur les possibilités matérielles, les mœurs, les sentiments des anciens. Le paysan égyptien, habitué au bâton, épié par le scribe, travaille en équipe et en chantant, dans un pays riche ; il est étrangement frondeur (p. 289) et prend ainsi revanche de ses maîtres. « La religion consolait ». « Le peuple égyptien n'a pas été, comme le croyait Renan, un troupeau d'esclaves mené par un Pharaon impassible et par des prêtres avides et fanatiques... Dans la vie du petit peuple, j'estime que les bons moments l'emportaient sur les mauvais » (p. 321). C'est la conclusion de l'enquête.

R. M.

F. CHAPOUTHIER et P. DEMARGNE — **Mallia, Troisième rapport (1927-1932).** In-4°, VIII - 83 pp., 54 pl., frontispice et plan, 47 fig. — P. DEMARGNE — **Mallia. Nécropoles (I).** In-4°, VIII - 71 pp., 70 pl. et un frontispice. (École française d'Athènes, *Études crétoises*, VI et VII). Paris, Geuthner, 1942 et 1945.

Le troisième rapport sur les fouilles de Mallia porte en épigraphe quatre vers grecs, rappelant la part prise par le regretté Georges Orth-Geuthner à la belle publication de ces recherches.

Le fait essentiel auquel aboutissent les fouilleurs est qu' « un palais minoen est un agrégat de quartiers ayant chacun sa destination particulière ». « Il est des cas où nous avons affaire à de véritables ilots » ; ces groupes séparés de demeures (quartier des archives, huilerie et ateliers du Nord, vastes magasins obscurs de l'aile est) sont d'ailleurs alimentés par une porte ou une avenue parallèle de la grande enceinte. — L'ensemble est bien moins luxueux que les deux palais royaux de Crète : on n'y rencontre ni « théâtre », ni « puits de lumière » pour éclairer les magasins, ni le « tout à l'égout » de Knossos.

Le mobilier est instructif. Des tessons de céramique relevant du Minoen Moyen I ont été recueillis dans la région nord-ouest du palais ; dans le bastion E, ce sont des fragments d'une argile extrêmement fine, couverte d'un enduit sombre, noir, violacé ou rouge-brique, dont l'éclat rappelle parfois celui du métal (p. 35). L'esplanade nord a livré un majestueux pithos, plus ancien que les récipients entourés de serpents qui datent du Minoen Moyen III b.

De ces données et de diverses observations stratigraphiques il ressort qu'aux temps du Minoen Ancien III et du Minoen Moyen I un premier palais occupait en partie le site.

De cette époque date un cachet de stéatite, à bouton de prise perforé, dont le plat est gravé de deux rangs de vases, offerts par un personnage ; le prototype de ce sceau semble hittite. Dans le second palais, construit au Minoen Moyen III, l'industrie des métaux et la céramique étaient en honneur. Des moules pour haches doubles de bronze, pour miroirs discoïdes, pour couteaux, voisinent avec des coquilles d'argile et des supports de brochettes, avec un beau lampadaire à double mèche en pierre verte. Un « séparateur d'huile » en terre cuite a été retrouvé. L'activité de ce centre minoen, qui ne semble pas avoir été muni de défenses, atteste une période de prospérité et de paix.

\*  
\* \*

Après le palais, les nécropoles. On sait leur importance, pour le classement de la céramique minoenne et la chronologie. Le présent fascicule apporte même des données nouvelles sur les rites funéraires de la Crète.

Il décrit d'abord deux charniers, sis à proximité du palais de Mallia (sans toutefois en être la nécropole) ; puis le monument funéraire de Chrysolakkos.

Ce dernier est la pièce-maîtresse de la nécropole royale du premier palais. En cet édifice oblong, mesurant 39 m. sur 30, des chambres sépulcrales stucquées s'alignaient d'un mur extérieur à l'autre ; au centre, deux pièces plus vastes contenaient divers monuments du culte funéraire : une table à offrandes avec cupules (pl. XLVIII, 1), une table de pierre stucquée, portant traces de feu

en son milieu, un « autel creux », d'1 m. 08 de diamètre intérieur, comparable à l'autel creux de Mycènes. Au premier stade, le long des chambres sépulcrales courait un long vestibule pourvu de banquettes ; « au centre, une chambre où devait brûler une flamme ; sur la face orientale, les salles consacrées au culte funéraire » auquel se mêlait, semble-t-il, par le rite des offrandes agraires, le culte de la Déesse Mère des Minoens.

Les tombes de Chrysokallos furent pillées il y a 60 ans. Il reste assez de débris d'or pour attester l'habileté des forgerons et des ciseleurs de la Crète ; Mycènes leur empruntera un jour ses grandes épées décorées ; c'était déjà la conclusion de M. Chapouthier, dans *Mallia ; deux épées d'apparat* (v. *MUSJ*, XXII, 1939, pp. 175 sqq.).

La toreutique de Mallia a influé aussi sur la céramique du Minoen Ancien III et du Minoen Moyen I. La place de cette poterie dans l'ensemble de la céramique crétoise est définie avec beaucoup de soin par M. Demargne (pp. 65-69). L'absence presque totale des produits de Kamarès ne doit plus être interprétée, semble-t-il, comme une preuve que le palais de Mallia fut abandonné aux temps du Minoen Moyen II ; de cette absence il faut conclure que la technique de Kamarès est restreinte, qu'elle relève « d'une fabrique spéciale de Knossos, qui raffinaît sur la polychromie ».

R. M.

G. DE JERPHANION, S. J. — **Les miniatures du manuscrit syriaque n° 559 de la Bibliothèque Vaticane** (*Codices e Vaticanis selecti...*, XXV). In-folio, VIII-122 pp., 3 pl. en couleurs, 25 en phototypie, 55 fig. Città del Vaticano, Bibl. apost. Vaticana, 1940.

L'ouvrage que nous signalons est une luxueuse monographie, consacrée au Ms. Syriaque 559 de la Bibliothèque Vaticane, à qui il fut donné par le souverain Pontife Pie XI, d'heureuse mémoire. L'impression devait être très avancée, lorsqu'a commencé la dernière grande guerre, puisque l'ouvrage, en si belle édition, a pu paraître avec le millésime 1940.

Le travail, autant que l'édition, est digne de la mémoire du grand Pape. Le R. P. G. de Jerphanion y a apporté son érudition et son acribie habituelles. Il devait explorer un domaine peu connu, celui des relations de l'art chrétien d'Orient avec la peinture qu'on est convenu d'appeler « musulmane ». Mais présentons d'abord l'ouvrage.

Le P. de Jerphanion décrit en premier lieu l'état actuel du manuscrit, fatigué par un long usage liturgique et par l'abandon dans quelque endroit mal aéré. L'écriture, en un bel estranghelo, à grands caractères, est l'œuvre du scribe Moubarak, moine du couvent de Mar Mattaï, situé sur le Mont Alfaf (aujourd'hui : Mont Makloub), à une trentaine de kilomètres au N. E. de Mossoul. Le manuscrit a été achevé le 2 Mai 1220 dans le dit monastère ; il était destiné au service de l'autel.

La valeur du manuscrit lui vient de sa décoration. Celle-ci comprend outre des passages écrits en lettres d'or, un petit nombre de dessins ornementaux, à l'encre noire, destinés à remplir des blancs, et surtout des miniatures peintes, au nombre de 50 dans l'état actuel du manuscrit, représentant toutes des sujets animés : scènes ou personnages immobiles.

Il est resté par bonheur une esquisse de scène animée non peinte ; de cet indice et de plusieurs autres, minutieusement étudiés, l'auteur peut conclure à la collaboration, pour parachever le manuscrit, d'un scribe, d'un dessinateur et d'un ou de plusieurs peintres, tous travaillant en équipe dans un atelier.

Les miniatures sont de deux sortes : les unes, de grandes dimensions, occupent toute la largeur de la page ; les autres se réduisent à la largeur d'une seule colonne (qu'elles débordent, du reste, le plus souvent, prenant sur les marges, et une fois même, sur la colonne voisine, laissée en blanc). Aucune miniature n'occupe toute la page en hauteur, sauf naturellement les figures des Évangélistes (à cause de leur rôle aux frontispices) et celles des Quarante Martyrs de Sébaste, qui constituent deux tableaux face à face, aux folios 93 v. et 94 r. ; c'est là un témoignage de la popularité dont jouissaient la fête et le culte de ces martyrs, dans la région où fut exécuté le manuscrit, ou plutôt l'archétype dont il dérive.

La distribution des peintures dans le manuscrit suit une courbe digne de remarque. Les miniatures, nombreuses au début, rares ensuite, plus nombreuses de nouveau, cessent presque entièrement dans la dernière partie. Cela s'explique par le fait que les deux sections plus riches en miniature correspondent aux périodes de l'année liturgique plus riches en fêtes chères à la piété des fidèles et partant plus abondamment illustrées par les iconographes chrétiens, je veux dire les mystères de l'Enfance et de la Passion du Christ. Le P. de J. ajoute finement que la rareté finale des miniatures s'explique aussi par la lassitude croissante des ouvriers de l'équipe, ou mieux, de l'auteur de l'archétype.

La plupart des illustrations représentent des épisodes des Évangiles, dont



ils suivent l'ordre chronologique, auquel s'adapte d'ailleurs l'ordre liturgique. Pourtant quelques miniatures se rapportent plutôt à l'objet de la fête : tels, la Pentecôte, la Lapidation de saint Étienne, la Mère de Dieu, Saints moines et évêques, les 40 Martyrs de Sébaste, et même l'Exaltation de la Croix par Constantin et Hélène.

Les illustrations de cette dernière catégorie viennent par moment troubler la suite des images évangéliques. L'auteur remarque pourtant qu'en dépit de ces anomalies, les images du manuscrit peuvent être considérées comme représentant une vie de Jésus, comparable par son ordonnance à celles que l'on voyait, vers le même temps, peintes aux murs des églises, notamment en Cappadoce.

Mentionnons enfin parmi les anomalies une miniature qualifiée de *bizarre* et dénommée « la grande désolation ». Le P. de J. a réussi à voir, dans cet obscur gribouillage, la représentation de la menace proférée par Jésus, à l'adresse des pharisiens et de Jérusalem ; la péricope de Saint Matthieu, XXIII, 29-39, est assignée à l'office matinal de la fête de saint Étienne. Tant par sa facture que par la subtilité de la pensée qu'elle exprime, cette peinture montrerait chez son auteur un beau don d'invention.

Les cinquante miniatures du manuscrit sont reproduites à la fin du volume sur vingt-cinq planches. La seconde partie du travail les décrit en détail (pp. 69-114) et les compare à d'autres peintures et miniatures orientales, en particulier à celles d'un manuscrit syriaque du British Museum dont il sera question plus loin. Cinquante-cinq figures dans le texte, dont vingt empruntées à ce dernier ms., servent à établir les rapprochements. Enfin trois planches hors texte en couleurs (il en manque une dans notre exemplaire) servent à saisir la technique des couleurs et à la comparer à celle de la peinture musulmane.

\*  
\* \*

Nous venons d'indiquer les parties descriptives de l'ouvrage. Nous voulons maintenant en mentionner les parties constructives, où l'auteur communique le résultat scientifique de ses recherches.

Un tableau sur sept grandes pages in folio donne parallèlement sur quatre colonnes : 1/ la liste des dimanches, fêtes et fériés du cycle liturgique de l'Église Jacobite, tel qu'il était en usage au monastère de Mar Mattai au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, avec indication des ornements et miniatures ; 2/ l'office et l'heure, où il est fait commémoration de la fête en question ; 3/ les références des péripocopes évangéliques lues à ces offices ; et enfin 4/ le sujet de ces péripocopes.

Ce tableau avec tous les renseignements qui l'accompagnent a permis au P. de J. de préciser à quelle version syriaque des Évangiles, Héracléenne ou Peshitto, sont empruntées les leçons de chaque office. Le R. P. a en effet constaté, avec l'aide de confrères syriacisants, que les emprunts ont été faits à ces deux versions indiquées ; ce qui a permis au compilateur liturgiste de varier les leçons pour un même jour. Mais ce tableau, image fidèle de l'année liturgique de Mar Mattaï, a permis à l'ingénieux savant de trancher le problème de la parenté du *Vaticanus* syriaque 559 avec le Ms. syriaque add. 7170 du British Museum que nous avons mentionné plus haut.

Ce dernier manuscrit, publié vers le même temps par M. Hugo Buchthal, est tellement semblable à celui du Vatican que le savant anglais a pu écrire dans *Syria*, XX, 1939, p. 137 : « This date (1216-1220) is definitely confirmed by the fact that another Syrian manuscript which recently entered the collection of the Vatican Library, is dated 1220 A. D. ; it contains the same cycle of illustrations, with the same particularities, and executed in the same style. Both manuscripts must be of roughly the same date and must come from the same atelier ; and as the Vatican manuscript was written in the Mar Mattaï Monastery, near Nineveh, it is quite possible that the British Museum Codex too was executed in that monastery which is known to have been one of the strongholds of the Jacobite Church ».

En dressant son tableau, le P. de J. a pourtant constaté quelques rares divergences dans la suite et la dénomination des offices, et de plus nombreuses dans l'attribution des évangiles aux divers offices, dans leurs *incipit* et *desinit*, dans la manière dont sont construites les leçons composites. Ces remarques autorisent déjà le P. de J. à ne pas suivre l'avis de M. Buchthal et à affirmer que les deux exemplaires syriaques ne sont pas l'œuvre d'un même scribe ; et, pour le texte, qu'aucun d'eux n'est la réplique de l'autre.

Mais ces différences suffisent-elles pour soutenir qu'ils ne proviennent pas d'un même monastère ? L'étude minutieuse des détails iconographiques, celle surtout des procédés d'exécution et du style permettent aussi de trancher ce problème. « Nous inclinons donc à croire, dit le P. de J., que le manuscrit de Londres ne fut pas exécuté à Mar Mattaï. Il fut copié sans doute dans un monastère de la même région, qui en subissait l'influence (l'identité des cycles liturgiques le prouve), mais qui, sur certains points, comme la composition des leçons de l'Évangile, avait ses traditions propres. Il fut enluminé d'après un modèle qui dérivait du même archétype que le modèle employé à Mar Mattaï » (p. 65).

Il nous reste à dire quelques mots sur ce que dut être cet archétype et sur les influences dont il devait être la résultante, d'après le P. de J. et d'après M. Buchthal.

D'après M. Buchthal, nos deux manuscrits, œuvres d'un même atelier, peut-être d'un même monastère, refléteraient la double influence subie par les Jacobites, dans leur art comme dans leur civilisation en général : *la byzantine et la musulmane*. « Our manuscript is an eclectic, though fascinating, combination of elements from the traditional Byzantine repertoire with characteristics borrowed from contemporary Islamic painting ; far removed as it was from the centre of Byzantine artistic activity, the Jacobite community in the midst of which our Gospels were produced, practised an art which was only a feeble provincial copy of genuine Byzantine painting, and was open to influences emanating from the flourishing art of the ruling Muslim peoples » (*Syria*, 1939, p. 149). Le savant anglais avait établi sa conclusion sur des rapprochements sérieux, principalement par rapport à l'élément byzantin. Frappé de la similitude de certaines miniatures avec des peintures occidentales, notamment celles des manuscrits exécutés dans les monastères germaniques de Reichenau et d'Echternach aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, M. Buchthal avait conclu que le ms. syriaque du British Museum et son frère du Vatican reflétaient une double tradition byzantine : une tardive, celle des manuscrits byzantins du XI<sup>e</sup> s. et une très ancienne, par l'intermédiaire du Grégoire de Nazianze de Paris, qui avait aussi ses répliques en Allemagne, surtout en ce qui concerne le cycle des miracles du Christ.

L'enquête du P. de J. est plus approfondie. Il concède volontiers quelques traces d'influences occidentales directes ou indirectes : présence de la colombe descendant du ciel vers la Vierge, à l'Annonciation ; de l'Église et de la Synagogue, à la Crucifixion. Pour ce qui est de la parenté établie par M. Buchthal entre les deux mss. syriaques et les Évangélistes allemands, le savant jésuite la fait remonter de préférence à l'iconographie archaïque des églises rupestres de Cappadoce, dont il est le grand révélateur.

Il voudrait en effet que l'on parle d'influences *byzantino-cappadociennes*, plutôt que byzantines tout court, pour ce que nous révèlent au sujet de leur archétype chacun des deux mss. syriaques. Certes les sujets et la composition de leurs miniatures sont empruntés à la vieille iconographie chrétienne, née autour des grands sanctuaires de la Palestine, répandue par tout l'Orient, émigrée avec des manuscrits, des ampoules et d'autres menus objets vers tous



les centres chrétiens, et conservée presque intacte dans les peintures archaïques de la Cappadoce. C'est de ces peintures, datant des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, que le peintre de l'archétype se serait inspiré pour la représentation des miracles et des épisodes secondaires de l'Enfance et de la Passion. Mais c'est de la peinture partiellement hellénisée — sous l'influence de Constantinople — de la même région et datant de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, que dériverait la représentation des grands mystères de nos deux mss. syriaques. D'où le qualificatif de *byzantino-cappadocienne*, proposé par le P. de J. pour l'influence étudiée en ce moment.

Mais le savant « Cappadocien » nous permettra de faire nôtre une réserve opportune, formulée par M. L. Bréhier, dans un substantiel compte-rendu :

« A vrai dire, les analogies, certaines sans doute, que le P. de J. découvre entre les miniatures jacobites et les fresques cappadociennes de la période que l'on pourrait appeler byzantine, correspondent à un mouvement général d'expansion de l'art de Constantinople dans tout l'Orient, à la suite de la reconquête des provinces d'Asie par les empereurs de la dynastie macédonienne. Rappelons que de 1020 à 1025 Basile II a pénétré en Grande Arménie et en Géorgie, qu'en 1031 Georges Maniakès s'est emparé d'Édesse, que Constantin Monomaque a revendiqué l'héritage du roi des rois Jean Sempad et que ses armées ont pris la capitale des Bagratides, Ani, en 1045 et sont intervenues en Géorgie en 1048. Toute l'Anatolie, presque toute l'Arménie, la Syrie septentrionale, une partie de la Haute-Mésopotamie redevinrent ainsi byzantines.

« Comment s'étonner qu'à ce rétablissement de la puissance politique de Byzance ait correspondu une expansion magnifique de son art, dont on retrouve les traces aussi bien en Occident qu'en Orient, dans les églises rupestres d'Asie Mineure comme en Arménie, en Cilicie, dans la Russie de Kiev comme à Venise, dans l'Italie méridionale comme en Sicile, en Dalmatie, en Serbie, en Bulgarie. Partout l'action des maîtres de Constantinople a suivi celles des armées et ils ont été appelés à travailler dans les contrées les plus diverses » (*Journal des savants*, Oct.-Déc. 1940, p. 155).

M. Bréhier cite — d'ailleurs après le P. G. de J. et M. Buchthal — des exemples d'action directe des artistes constantinopolitains dans le domaine de la peinture. Et l'on peut confirmer ses observations par tout le rayonnement religieux, monastique, culturel exercé par la capitale de l'Empire sur tout le bassin oriental de la méditerranée, et à l'intérieur des terres.

Contentons-nous de cette remarque générale et signalons pour terminer la seconde source d'inspiration qui donne à nos deux mss. syriaques leur cachet propre, je veux dire l'influence de la peinture musulmane.



Au chapitre neuvième (pp. 42-60) de son ouvrage, le G. de J. nous donne une solide monographie sur les caractéristiques de la peinture musulmane au XIII<sup>e</sup> siècle. Les manuscrits sur lesquels il s'appuie sont même postérieurs à nos deux mss. syriaques, mais, par une argumentation serrée, il établit l'origine antérieure et la traditionnelle continuité de ces traits particuliers. Suit une étude détaillée—complétée plus loin par la description de chaque miniature—des personnages, du décor, du paysage dans les deux mss. syriaques ; la polychromie, avec prédominance des couleurs complémentaires, n'est point oubliée, ce qui achève de mettre en lumière l'influence exercée par les ateliers des deux principales écoles d'art musulman : celle de Bagdad et surtout celle de Mossoul.

Byzance, la Cappadoce et même l'Occident d'une part, Bagdad et Mossoul d'autre part, s'étaient donné rendez-vous chez l'archétype duquel dérivent les deux mss. syriaques. On comprend l'intérêt et l'importance des minutieuses recherches auxquelles s'est livré le R. P. de Jerphanion.

J. MECERIAN, S. J.

G. DE JERPHANION — **Une nouvelle province de l'art byzantin. Les Eglises rupestres de Cappadoce.** (Haut commissariat de la République française en Syrie et au Liban. Bibliothèque archéologique et historique, t. VI). Texte, t. II, 2<sup>me</sup> p<sup>ie</sup>. In-folio, VIII-538 pp., 6 fig. Paris, Geuthner, 1942.

En pleine guerre, « soutenu par le dévouement et l'habileté de ses imprimeurs, MM. Protat », le Père Guillaume de Jerphanion a pu terminer le grand ouvrage qui révéla, sauva pour les historiens de l'art, les *Églises rupestres de Cappadoce*. Deux chapitres de conclusions, des additions et les tables remplissent ce dernier volume. Les tables, dressées pour la plupart par Don Joseph Croquison, O. S. B., méritent tout éloge. On y trouve la liste des monuments cités, un répertoire de l'iconographie cappadocienne (scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, figures isolées), un index hagiographique, le répertoire des textes cités (Écriture sainte, Apocryphes, livres liturgiques, écrivains divers), enfin le répertoire général des noms propres et des matières.

Le chapitre XXXI traite de la chronologie des monuments cappadociens. Dans une recension antérieure les *Mélanges* ont signalé « les objections soulevées par un savant contradicteur », E. Weygand, contre les dates proposées par le P. de J., ainsi que la réponse du maître (*MUSJ*, XXI, 1938, p. 263). Les premières positions sont maintenues : les églises monastiques de Cappadoce ont connu deux époques de prospérité, la première allant du milieu du IX<sup>e</sup> siècle à

l'invasion seldjoudide de 1060, la seconde durant le XIII<sup>e</sup> siècle, depuis que l'empereur de Nicée, Théodore Lascaris, eût, semble-t-il, étendu son autorité jusqu'à la Cappadoce.

Les peintures les plus anciennes s'ordonnent visiblement en une série de tableaux illustrant la vie du Christ, telle qu'elle est connue par les Évangiles et les Apocryphes ; c'est le programme décoratif que conservent divers écrits de l'époque iconoclaste, en l'attribuant d'ailleurs à tort à l'empereur Constantin (p. 436). En réalité, ce programme paraît s'être constitué peu à peu en Palestine ; de cycles réduits, Enfance, Passion etc., tracés sur les murs d'églises liées particulièrement à ces mystères, a dû se former « un cycle entier, détaillé, de la vie du Christ, comme celui que fit exécuter en mosaïque, sous Justinien, dans l'église Saint-Serge de Gaza, l'évêque Marcien ». Dans ce cycle, « dont la Cappadoce semble avoir reproduit très exactement l'esprit et beaucoup de détails », l'art réaliste narratif des chrétiens orientaux, tel qu'il apparaît dès les peintures de Doura, avant 256, se perpétue ; il n'est pas indifférent de reconnaître à Doura un prototype des peintures archaïques de Mavrodjan (*Églises...*, III, pp. 225 sq.). C'est par l'influence certaine et prolongée de l'Église d'Antioche sur celle de Césarée que s'est opérée cette transmission ; « le monachisme cappadocien est en communion avec celui de Syrie ».

Quand les peintres cappadociens, libérés de l'oppression seldjoudide, se remettent à l'œuvre, au XIII<sup>e</sup> siècle, la grande époque des Commènes a déjà produit un art spécifiquement byzantin, en passe de conquérir la Russie et les Balkans. Cet art s'est introduit dans la région des églises rupestres et c'est « d'une fusion de l'art byzantin et de l'art cappadocien » que naîtra la « renaissance byzantine au temps des Paléologues ». Dans l'empire appauvri de ces souverains, l'art officiel tombe aux mains des moines ; or l'art monastique oriental est pour le moins « un art qui a des relations étroites avec celui de Cappadoce » (pp. 452-454).

Le chapitre XXXII<sup>e</sup> est intitulé : « L'art de la Cappadoce et l'Occident ». Avant les Croisades, du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, l'influence de l'art syro-palestinien s'exerce par les pèlerins qui apportent leurs objets de piété, puis par les moines bâtisseurs ou peintres, fuyant la persécution iconoclaste — on estime à 50 000 le nombre de ces réfugiés dans la seule Italie, de 726 à 775. Aux X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, le brassage des peuples qu'entraînent les Croisades assure l'influx sur l'art roman de l'art monastique oriental, en bref de l'art cappadocien. Avec M. Émile Mâle, dont on connaît le livre sur l'art religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France, le P. de J. apporte des exemples évidents d'emprunts faits par les iconographes latins aux Orientaux. « L'art gothique, plus raisonneur, plus spéculatif, donnera

la préférence aux modèles byzantins », sans être pleinement indépendant de l'art monastique.

On ignorait, il y a quarante ans, l'origine exacte et comme la filiation de ces emprunts. « On ne comprenait pas que l'art chrétien d'Occident, à chacun de [ses] renouvelaux..., semblât toujours chercher son inspiration » dans « les vieux thèmes des ampoules palestiniennes et des ivoiriers syriens », alors que le rayonnement « des œuvres proprement byzantines, aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, devait effacer celui des anciens produits syriens ». La clef de l'énigme est donnée par les fresques de Cappadoce, témoin unique, aux X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, de l'art monastique oriental, de sa fidélité aux traditions syro-palestiniennes et de sa vitalité au temps des empereurs iconoclastes. Ces fresques, conclut l'auteur, « nous montrent la continuité de l'art chrétien oriental »; « elles nous permettent d'en suivre le développement depuis Doura jusqu'à Qahrié Djami, la Macédoine et la Russie d'une part, et d'autre part jusqu'à l'art roman et à l'art gothique, jusqu'à l'art du Trecento, même jusqu'au Pérugin et à Raphaël... ».

Le livre sur le développement de l'iconographie chrétienne à travers les âges, qu'annonce le P. de Jerphanion dans son avant-propos, sera sûrement du plus haut intérêt.

R. M.

W. BARTHOLD — **Histoire des Turcs de l'Asie Centrale**. Adaptation française par Mme M. Donskis. In-8°, 197 pp., 2 cartes. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1945.

L'ouvrage reproduit la teneur d'une série de conférences données à Stamboul, en 1926, par le turcologue russe W. Barthold. La traduction sous le titre de *Zwölf Vorlesungen über die Geschichte des Türken Mittelasiens* avait paru dans la revue *Die Welt des Islams*.

Il présente le grand intérêt de « donner, d'une manière sommaire, les résultats des recherches faites par les savants russes et européens dans le domaine de l'histoire des peuples turcs ».

Celle-ci offre pratiquement la difficulté d'avoir des sources littéraires surtout écrites dans des langues autres que le turc. Quand les Turcs abandonnèrent leur vie nomade pour la vie sédentaire, notamment dans les pays qu'ils ont conquis et où des états civilisés se sont constitués sous des dynasties turques, l'influence de la culture des peuples soumis fut si grande que la langue

littéraire, surtout en prose, fut la langue des vaincus et non la langue des vainqueurs. Il ne suffit pas d'être turcologue pour écrire l'histoire des peuples turcs. Suivant l'époque qu'on étudie, il faut être également ou sinologue, ou arabisant ou iranisant.

Ces quelques remarques présentées dans l'introduction de l'ouvrage en soulignent tout le mérite. Il est de ceux qu'on ne saurait résumer.

A. POIDEBARD

### III. HISTOIRE, HISTOIRE DES RELIGIONS

L. HALPHEN — **Introduction à l'histoire**. In-8°, 100 pp. Paris, Presses Universitaires de France, 1946.

Les loisirs forcés, auxquels les lois iniques et les persécutions de la Gestapo contraignirent plusieurs de nos savants, auront, par un heureux contre-coup, valu à la pensée française quelques œuvres d'une densité exceptionnelle.

Parmi celles-ci, on peut ranger au premier plan l'Introduction à l'histoire de M. Louis Halphen. Réfugié de Septembre 1943 à Septembre 1944 dans un accueillant village des Cévennes, où l'avait précédé le regretté professeur de Louvain, Ernest Stein, M. Louis Halphen voulut mettre au service du pays les trésors d'érudition et d'expérience accumulés en quarante années de recherches.

Après avoir établi la « nécessité de l'histoire », mémoire des peuples, et précisé son « objet », l'auteur, dans un chapitre profond et nuancé « sur la valeur du témoignage historique » réagit utilement contre le scepticisme de ceux qui ne voient dans l'histoire « qu'une petite science conjecturale ».

Les difficultés que rencontrent la « critique du témoignage » et la « coordination des faits » requièrent chez l'historien toute la rigueur scientifique du biologiste ou du chimiste, en y joignant la connaissance de l'âme humaine et de « ces impondérables » qui sont le domaine de la science morale. Mais la méthode ne suffit pas, l'histoire est aussi un art. M. Halphen reconnaît plus que nul autre — et son style aisé et imagé en est la preuve — les qualités littéraires indispensables au bon historien.

Il n'en a que plus d'autorité pour affirmer : « Le génie d'un Michelet excuse des fantaisies que nous proscriirions aujourd'hui. Qu'on s'en chagrine ou qu'on s'en félicite, le temps de l'histoire romantique est passé ».

Avec vigueur, il insiste sur « les leçons de l'histoire » : « sincérité et



droiture ». « On ne forme pas des esprits à l'école du mensonge et un peuple qui serait réduit à travestir son passé pour soutenir le civisme des siens serait près de là ruine ». Est-il leçon plus opportune, à l'époque où l'histoire officielle continue trop souvent à être une conspiration contre la vérité ?

Deux appendices analysent « les étapes de la science historique » et nous renseignent sur les « études de méthodologie historique ».

En une centaine de pages, l'éminent professeur à la Sorbonne a réussi cette gageure de donner une « somme » de la science historique, accessible au grand public et où cependant les spécialistes puiseront avec profit.

Jadis les maîtres du Moyen-âge, après avoir lancé vers le ciel l'essor de leurs géantes cathédrales, sculptaient avec amour les voussures du porche. Par cet ouvrage de proportions modestes et de lecture attrayante, M. Louis Halphen vient d'ajouter la façade lumineuse, « l'Introduction », qui manquait à la collection « Peuples et Civilisations », vaste monument de science française.

P. GOUBERT

FR. CUMONT — **Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains.** (Haut-Commissariat de l'État français en Syrie et au Liban, Bibliothèque archéologique et historique, tome XXXV). In-4°, 544 pp., 47 pl., 103 fig. Paris, Geuthner, 1942.

Les opulents sarcophages romains, orgueil de nos musées, portent des reliefs dont le sens parfois nous échappe ou nous choque : quel rapport, entre les espoirs de survie et l'épisode de Marsyas écorché vif, ou l'aventure d'Arès et d'Aphrodite, enveloppés par Héphaïstos d'un filet invisible et livrés, pour constat d'adultère, à l'assemblée des dieux ? Voilà posé, à propos de cas extrêmes, tout le problème du symbolisme funéraire chez les Romains. Il va sans dire qu'il requiert aussi notre attention, en face de monuments beaucoup plus humbles : on songe à ces banquets funéraires, inventoriés jusqu'à près d'un millier, selon M. Cumont — les plus anciens, trouvés en Ionie et remontant au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les plus récents disparaissant avec l'Empire romain lui-même (pp. 373, 417 sqq.).

Stèles, peintures, reliefs ornant les sépulcres ou les sarcophages sont multiples et divers ; leur décor, souvent complexe, est rarement accompagné de légendes. Pour éclairer des données muettes, c'est aux écrits religieux et philosophiques des Anciens, ainsi qu'à la comparaison des monuments entre eux qu'il

a fallu recourir : M. Cumont commente les figures en partant des textes, comme Émile Mâle expliquait naguère les «Bibles de pierre» par le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais.—«Rigoureusement», d'ailleurs, «on ne devrait interpréter ce genre de monuments figurés qu'à l'aide de témoignages contemporains» (p. 25); car les conceptions évoluent plus rapidement que les traditions artistiques. Des conclusions certaines ne seront donc pas toujours obtenues; mais on sait l'érudition du maître; elle assure mainte confrontation décisive. Les écrits des Pythagoriciens, par exemple, présentent la victoire d'Apollon joueur de lyre sur le flûtiste phrygien comme le triomphe des attraites des harmonies célestes sur les passions impures (pp. 16-20). Les mêmes philosophes «comparaient à un filet le réseau qu'en traversant les cercles planétaires tissait autour d'elle-même l'âme qui descendait s'incarner» (Aristide Quintilien, II, 17; p. 64, 8 sq.); Arès et Aphrodite représentent le corps et l'âme, que le demiurge Héphaistos lie de son filet; en figurant la scène, le sculpteur montrait comment l'âme «est une prisonnière, que la mort libère de sa captivité dans la matière» (p. 22).

Il est, jusqu'à la fin de la République, nombre de monuments funéraires où ne s'accuse aucun symbolisme. A partir de l'ère chrétienne, les symboles se multiplient sur les tombes des Romains enrichis et cultivés. La croyance à l'immortalité de l'âme est ravivée par les religions à mystères; une philosophie courante, résidu des doctrines émises jadis par les grandes Écoles, propose à l'élite diverses hypothèses pour expliquer la survie. Tantôt rejetant les fables de l'Hadès mythologique, l'eschatologie météorologique ou astrale situe les âmes dans l'hémisphère inférieur (chap. I), ou dans l'éther (chap. II), ou dans la Lune avec ascension possible jusqu'au Soleil (chap. III); tantôt elle les associe aux entretiens des Muses (chap. IV) ou au festin céleste cher aux mystes de Bacchus et au repos définitif (chap. V). C'est d'après ces théories, disparates, juxtaposées et non successives, que M. Cumont a classé l'énorme masse des figurations funéraires.

Chaque page de son commentaire est instructive. La galerie des monuments connus et inédits, souvent magnifiquement reproduits, est vaste; l'Orient (Beyrouth, Tyr, Palmyre), n'y est pas oublié. Plus étonnante encore est la maîtrise des textes philosophiques peu connus, où l'on devine l'acheminement des esprits vers la doctrine néo-platonicienne. On citera, comme particulièrement neuves, les longues pages consacrées aux figurations astrologiques et au repos des morts (pp. 204 sqq., 351 sqq.). L'accumulation des faits et des références ne nuit pas au libre jeu de la pensée; on rencontre partout les larges vues humaines de l'historien.

R. M.

## IV. LINGUISTIQUE ET LANGUES ORIENTALES

Ch. - F. JEAN — **Grammaire hébraïque élémentaire**, suivie de notions d'Araméen biblique. In-8°, 174 pp. Paris, Letouzey et Ané, 1943.

Nous sommes très bien pourvus de grammaires hébraïques supérieures, même en langue française (grammaires du P. Joüon, de Mayer Lambert) et nous ne possédons pas une bonne grammaire hébraïque élémentaire à mettre entre les mains des élèves (du moins en langue française ou latine), malgré les noms d'auteurs que l'on peut citer. M. Ch.-F. Jean a voulu combler cette lacune. La science de l'auteur est grande. Il connaît bien sa matière et est très familiarisé avec le texte biblique ; on le voit, notamment, à la notation de différents usages d'après les Livres, indications sobres que l'on est heureux de trouver. Il a fait aussi de fines remarques. Mais nous ne pouvons pas encore annoncer qu'il ait totalement rempli son but.

Plus de simplicité aurait mieux servi ce but : une grammaire élémentaire n'a que faire de notions de comparatisme (par ex. : § 28 pour le pronom personnel) ou d'explications historiques à base de comparatisme (par ex. : § 41 pour les affirmantes du parfait). Ces *extras* doivent être ajoutés parcimonieusement, uniquement pour éclairer le débutant qui a déjà tant de peine à se reconnaître dans les formes hébraïques.

L'analyse de l'auteur est pénétrante, mais il fallait organiser davantage la matière, pour mieux faire saisir au débutant les choses fondamentales ou de premier plan, par exemple les valeurs verbales avec ou sans forme invertie, notamment celles du *waw invertif* si important dans la narration (1). Des notions importantes passent presque inaperçues (2). Il n'est rien dit des propositions conditionnelles ; rien non plus des formules de serment ou d'imprécation. La question de l'infinitif absolu est exposée en trois endroits : § 98 2° ; puis aux

(1) Ce *waw* est un *waw de succession* ; c'est là son sens habituel et normal. L'expression *waw consécutif* n'est pas heureuse (voir la note 1 p. 319 de la grammaire du P. Joüon). Il peut prendre un sens consécutif ou bien, après un mode volitif, un sens final-consécutif. Tous ces sens étaient à distinguer nettement, tout en montrant leur enchaînement.

(2) Le collectif est traité en une ligne (p. 71, première ligne), sans exemple à l'appui. La construction : « impur des lèvres », construction importante, tournure habituelle de la description en hébreu et dans le sémitique, est placée à la fin du § 97 a, qui traite de l'utilisation du *nun* énergétique pour exprimer une idée avec plus d'emphase, et cela parmi les idiotismes sémitiques au chapitre des « usages de style ».

« usages de style » § 96 b ; là, il est traité de l'infinitif absolu comme complètement d'objet interne, or c'est là sa fonction principale ! ; enfin au § 97 b.

Dans la phonétique, l'auteur ne se sent pas à l'aise : « vibrante » est une bonne dénomination pour *r*, mais non pas pour *m*, *n*, *l*, *w*, *y* et *š* (p. 12). L'appellation « gutturale » est abandonnée maintenant, on dit « laryngale ». Que penser de la définition du *w* ajoutée dans la feuille de corrections : *vibrante semi-vocale et labiale occlusive* (1) !

La présente grammaire rendra de grands services ; nos remarques ne doivent pas en diminuer la valeur, c'est la meilleure (2) que nous ayons actuellement, en ce genre, pour nos étudiants de langue française. Nous avons critiqué surtout la présentation pédagogique et c'est ce qui nous a empêché d'y voir, sans réserves, cette grammaire hébraïque élémentaire que, personnellement, nous avons tant regrettée, lorsque nous avons eu à enseigner l'hébreu à des commençants.

H. F.

## V. ARABE, ISLAM

ALFARABIUS, *De Platonis philosophia*, edd. F. ROSENTHAL et R. WALZER. (*Corpus Platonicum Medii Ævi, Plato Arabus*, vol. II). In - 8°, VII + 30 pp. lat. + 23 pp. ar. Londinii, in æd. Instituti Warbugiani, 1943 [paru en 1944].

Le texte édité et traduit dans cet élégant petit livre est tiré d'un ms. unique (Stamboul, Aya Sofya, 4833) récemment découvert par H. Ritter et copié par un savant français, M. Paul Kraus. Il a été comparé au résumé en langue hébraïque qu'en donna au XIII<sup>e</sup> siècle Šemṭob b. Yôsêf b. Falaguera.

Cet opuscule d'Al-Fârâbi, « sur la philosophie de Platon », est un exposé de la doctrine du grand philosophe, telle qu'elle ressort de ses œuvres disposées par ordre chronologique.

L'intérêt de l'ouvrage est double. Il présente d'abord une vue d'ensemble sur la philosophie platonicienne, envisagée surtout sous son aspect de doctrine

(1) Le changement de *t* en *t* emphatique au contact d'une emphatique est donné comme une permutation de consonnes (§ 15 a). Il s'agit simplement d'une assimilation de vélarisation. Pour la chute des voyelles, il n'est rien dit de la règle si importante de l'antéprétonique (Jouon, *Gr. hébr.* § 30).

(2) Le *Précis de grammaire hébraïque* de Jehanne Lefèvre, in-8 carré, 182 pp. et un fascicule d'exercices de 22 pp., Paris, 1945, ne saurait lui être comparé, même de loin.



politique. Il suppose et indique, en second lieu, un classement par ordre de date des dialogues de Platon : entreprise devant laquelle tant de critiques se sont déclarés impuissants..

L'importance de la publication s'accroît de ce fait qu'Al-Fârâbi n'a pas fait œuvre originale, mais a seulement adapté un écrit grec antérieur, traduit en syriaque. L'écrivain grec n'est pas nommé ; mais les éditeurs, en comparant le texte d'Al-Fârâbi avec les ouvrages connus des philosophes platoniciens, ont pu établir l'époque où il vivait et l'École à laquelle il appartenait ; ce pourrait être Théon de Smyrne, philosophe platonicien du II<sup>e</sup> s. de notre ère.

Il faut féliciter l'Institut Warbourg de Londres pour cette belle édition et souhaiter que le volume I de la série, dont l'impression, commencée à Beyrouth, a été retardée par la guerre, voie bientôt le jour.

X.

I. J. KRATCHKOVSKY — **Penché sur les manuscrits arabes.** *Feuillets de souvenirs sur les livres et les hommes.* 2<sup>e</sup> éd. complétée. In-8°, 169 pp., 12 portraits hors-texte. Publications de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. Moscou-Léningrad, 1946. (En russe).

L'orientaliste Ignace Julianovitch Kratchkovsky est connu de tous. Son activité littéraire n'a point faibli et déjà, il y a 10 ans, en 1936, la liste de ses travaux, publiée par les soins de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique, remplissait 62 pages. Voici qu'il nous donne des mémoires, rédigés d'abord loin de toute bibliothèque dans le fracas de la guerre, puis complétés, quand il s'est enfin retrouvé « au milieu de ses chers et vieux amis, livres et manuscrits ».

Ces « feuillets de souvenirs », d'une bonhomie charmante, qui cachent sous des titres énigmatiques des observations et des appréciations très personnelles, seront, assure-t-on, bientôt traduits en français. Il suffira donc d'indiquer d'un mot le contenu des chapitres.

C'est en 1901 que l'auteur eut en mains, pour la première fois, des manuscrits arabes : un texte du IX<sup>e</sup> siècle, de l'abbé Antoine de Bagdad, Kémal ad-Din, Abou-l-'Ala... Ils lui étaient confiés par le conservateur de la section des manuscrits à la Bibliothèque universitaire de Pétersbourg, I. A. Betchkov (1858-1944). Près de celui-ci paraît un personnage d'origine libanaise, agent politique mais aussi excellent copiste, Rizqallah Hassoun.

« Vagabondage » est le titre du second chapitre (pp. 15-37). Pendant deux ans, de 1908 à 1910, Kratchkovsky étudia à Beyrouth, et il n'a jamais perdu de

vue ses maîtres de la Faculté orientale, à l'Université Saint Joseph. Il en trace un portrait exact. « Historien brillant, conférencier à effet, Lammens, belge d'origine ; le français [Louis] Ronzevalle, fin dialectologue, avec une grande réserve d'humour, mais toujours en proie à quelque mal intérieur. Côte à côte, deux amis : Cheikho, originaire de Mardin en Haute Mésopotamie, de lourde apparence, mais toujours prompt et accueillant, les mains chargés des épreuves de sa revue [Al-Machriq], imbibé comme une éponge de littérature arabe, prêt à répondre par un article à toute question qu'on lui poserait ; Salhani, grave miniature damasquine, fin connaisseur de la poésie et des Mille et une nuits, qui continuerait jusqu'à 90 ans ses recherches sur Al-Aḥṭal, le grand poète ami de S. Jean Damascène ». Au chapitre VII, avec le portrait du P. Salhani l'auteur donnera le détail des éditions successives d'Al-Aḥṭal, dont la première repose sur un manuscrit de Pétersbourg, inlassablement collationné pour le P. Salhani par le baron Rosen.

En cours de voyage, Kratchkovsky rencontre Lidzbarski, Gottheil, Nallino, Peeters (le Bollandiste) « le premier en Europe à discerner le talent de Marr ; un grand admirateur de Dostoievsky, qu'il lit dans le texte ». Les érudits orientaux, Zaydan, Constantin Yanni, Kurd 'Ali, sont visités ; les bibliothèques de même, et en premier lieu la Bibliothèque orientale du P. Cheikho ; quant à celle du Patriarche grec-orthodoxe de Damas, Grégoire Haddad, il est rappelé qu'elle avait pris le chemin de Moscou :

Sous le titre « Écrivains arabes et arabisants russes », le chapitre III relate des échanges de vues avec Amin Rihan et Mohammed Teymour pacha, avec Michel Nouaymé, de Biskonta, correspondant fidèle de « Ghantous (= Ignace)-le-Russe ». Celui-ci — on a reconnu Ignace Kratchkovsky — s'intéresse aux écoles fondées au Levant par les tzars et fermées en 1914.

Les chapitres IV et V nous ramènent avec lui au Musée asiatique et à la Bibliothèque de l'Université de Leningrad. Le chapitre VI conte les joies du chasseur de manuscrits, quand il saisit des documents importés de Sogdiane ou « du pays de la reine de Saba », le Yémen ; quand une vieille femme apporte en cachette et par fragments un Coran coufique (1936).

Aux « Mânes des ancêtres » sont consacrées les dernières pages. Reïske, « martyr de la littérature arabe » (1716-1774), « le doux Guirgas » (1835-1887), le baron Rosen (1849-1908) occupent la scène, avec les Pères Cheikho et Salhani.

La fidèle reconnaissance d'un disciple, qui est aujourd'hui un maître incontesté, est un honneur pour l'Université Saint Joseph.

J. MECERIAN, S. J.

H. FLEISCH, professeur à l'Université Saint Joseph, docteur ès lettres — **Les verbes à allongement vocalique interne en sémitique.** *Études de grammaire comparée.* (Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie, XLIII). Gr. In-8°, XXX-532 pp. Paris, Institut d'ethnologie, 1944.

Plusieurs recensions, dues à des savants qualifiés, permettent à un profane de recommander la thèse du Père Henri Fleisch. Enquête très vaste, minutieuse, conduite avec objectivité, réflexion et méthode; conclusions fermes, au terme d'un «énorme travail»: tels sont les mérites reconnus, depuis la soutenance, signalée par F. Graffin, *En Terre d'Islam*, XIX, 1944, pp. 43-45, jusqu'aux comptes rendus de Marcel Cohen (*Bulletin de la société de linguistique de Paris*, XLII, 1942-1945, pp. 167-172) et de A. Cuny (*Études*, t. 248, 1946, pp. 316-317).

Dans nos *Mélanges*, au tome XIX, 1935, pp. 99-116, le regretté Père Joüon avait publié des *remarques sur la 3<sup>me</sup> et la 7<sup>e</sup> formes verbales... de l'arabe*, qui n'aboutissaient pas à un classement logique des sens de la forme *qātala*. «Préciser la signification de cette forme, avec les ressources du comparatisme» fut la tâche qu'entreprit le P. Fleisch, sur le conseil de Marcel Cohen; «*qātala* et ses valeurs particulières dans toutes les langues sémitiques» est l'objet de ses recherches. Elles le conduisent à rejeter le qualificatif de «conatif» (Zielstamm), appliqué par plusieurs savants à la forme *qātala*. Ses deux sens propres indiquent soit «l'action avec» (un autre) ou «participée», soit l'action «afficiente» ou «dirigée sur l'objet»: «ce sont deux directions de pensée parallèles sortant de la donnée complexe du langage affectif». On pourrait le dénommer «participatif-afficient» (pp. 437-439).

Pour en venir à cette conclusion, il a fallu établir toute l'histoire de *qātala*. Cette forme verbale manque en accadien (rien ne semble obliger à supposer, avec M. Cuny, que la 3<sup>me</sup> forme a existé dans cette langue, puis a disparu); très rare dans l'ancien cananéen des gloses d'El-Amarna et en hébreu, elle n'apparaît pas en araméen, mais elle s'est développée en arabe classique et dialectal — ainsi qu'en toutes les branches de l'éthiopien sous les formes *taqātala* et *astaqātala*. Dans plus de quarante-cinq dialectes ou langues, le P. Fleisch en a relevé l'emploi, avec la nuance sémantique de chaque expression. «Il résulte de l'enquête que la forme étudiée n'appartient qu'au sémitique occidental méridional, dont elle contribue à prouver la cohérence et l'originalité (groupe arabe, sudarabique, éthiopien)» (M. Cohen).

Une question complémentaire s'imposait à l'auteur: quelle valeur attribuer, par rapport à la forme *qātala*, au verbe trilitère augmenté d'une diphtongue *ai*

ou au ? L'analyse de tous les dialectes arabes montre que « *quantala* et *qaitala* se sont développés complètement en dehors de *qātala* et, en général, dans leur ligne propre d'intensif » (p. 191); de même l'étude des branches diverses de l'éthiopien.

Divers appendices et un index de 61 pages terminent ce gros ouvrage. « On peut se féliciter », avec un des recenseurs, « qu'une question particulière importante de morphologie sémitique ait été traitée avec cette ampleur, par un chercheur compétent ».

X.

M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES et R. BLACHÈRE — **Grammaire de l'Arabe classique**. In-8°, 514 pp. Paris, G. P. Maisonneuve, 1937.

Mise à part la brève grammaire de Socin-Brockelmann, qui cherche à adapter l'étude de l'arabe aux façons modernes de comprendre le mécanisme d'une langue, toutes nos grammaires arabes s'inspirent pour l'essentiel, à la suite de Sacy, de la tradition grammaticale arabe. MM. Gaudefroy-Demombynes et Blachère ont voulu rompre avec leurs devanciers et donner un exposé s'inspirant des méthodes de la philologie moderne. M. G.-D. a rédigé la morphologie et M. B. la syntaxe. La collaboration a été heureuse.

M. G.-D. a présenté la morphologie suivant l'ordre qu'il avait adopté dans les leçons qu'il a professées si longtemps à l'École Nationale des Langues Orientales. Cet ordre pouvait être satisfaisant pour un enseignement oral, qui permet des anticipations. Dans un livre, il laisse à désirer : le pluriel est coupé en deux : chapitre VII, pluriel sain et chapitre IX, pluriel interne (ou brisé). Entre deux le chapitre VIII, où formations verbales et nominales sont réunies parce qu'il s'agissait de racines dite « anormales », tandis que la formation des noms a été exposée au chapitre V. Il fallait mieux grouper.

Dans l'Avant-Propos nous sommes avertis que l'on s'abstiendra d'étudier la phonétique. De fait, on ne trouve, sur la phonétique, que des notions succinctes au premier chapitre, qui traite de l'alphabet, de l'orthographe, de la syllabe et de l'accent. C'est trop peu. Il y a un minimum indispensable et ce minimum doit être exact et justement formulé. Or souvent ce n'est pas le cas dans ces notions succinctes; un exemple bien malheureux : « *n*, nous dit-on page 23 l. 6, n'est jamais nasalisé ». Or *n* est essentiellement une consonne nasalisée ! La phonétique resté donc à faire.

Ceci dit, ne diminuons pas la valeur de cette morphologie descriptive : elle dit tout ce que doit savoir un étudiant. L'exposé est clair, la rédaction soignée. Les sens, les formes dérivées notamment sont bien analysés au ch. IV



(pour فَعَلَ, il y aura à tenir compte des éléments que nous avons apportés dans nos recherches sur les *Verbes à allongement vocalique interne en sémitique*). On est très heureux de voir enfin établir les valeurs du verbe sur l'aspect (*accompli et inaccompli*), manière de faire qui se retrouve aussi dans la syntaxe.

M. G.-D. a parsemé sa rédaction de remarques philologiques ou linguistiques et l'on sent qu'il a voulu introduire par là un certain élément d'explication historique ou du moins susciter des curiosités chez l'étudiant. L'auteur procède prudemment avec des « peut-être » ou « il semble ». Souvent ces notions sont à réviser. Ce n'est pas par là que vaut cette morphologie, mais par la bonne description des faits grammaticaux.

Pour écrire sa syntaxe, M. Blachère s'est mis résolument en face des textes de bonne littérature. Il a laissé de côté les tournures plus ou moins théoriques de grammairiens avides de subtilités ou de discussion sur des hypothèses philologiques. Il a établi sa syntaxe d'après les textes (chaque texte a sa référence) et il a puisé aux auteurs de bonne époque. C'était la bonne méthode. Il a été amené ainsi à faire un exposé vivant qui garde le contact direct avec la réalité linguistique et s'y adapte ; par exemple, la proposition relative lui est apparue, à juste titre, comme une *proposition qualificative*, dont la syntaxe rappelle très exactement celle de l'épithète. Le chapitre III, *Phrases doubles*, groupe heureusement des phrases allant deux par deux et exprimant par leur réunion une hypothèse, une concession, une alternative. Ce contact avec les textes a amené l'auteur à distinguer des usages signalés par les dénominations de « période pré-classique, classique, post-classique » : embryon de grammaire historique qui ne peut être un exposé systématique.

M. B. s'est limité aux faits essentiels. C'est bien, mais on serait heureux d'avoir plus. Pouvait-il faire plus ? Pour la distinction des périodes, il est gêné par l'absence de monographies analysant l'usage des grands auteurs. Un exposé plus fouillé des faits de syntaxe et en même temps condensé suppose aussi des monographies qui traitent dans le détail de l'usage des grands écrivains. Nous en revenons à cette grande lacune de la philologie arabe : nous n'avons pas de grammaire historique. C'est aussi ce qui a gêné M. Gaudefroy-Demombynes quand il a essayé d'introduire quelques notions historiques ou explicatives. Les déficiences de la présente grammaire tiennent donc pour une très grande part à l'état général des études philologiques arabes, qui sont encore dans l'enfance.

Il faut faire bon accueil à cette grammaire de l'arabe classique, dans ses deux parties : morphologie et syntaxe. Elle représente un effort très louable, original. Elle ouvre une voie et en marque la première étape.

H. F.

T. SABBAGH, docteur ès-lettres de l'Université de Paris.— **La Métaphore dans le Coran**. Préface de M. Louis Massignon. In-8°, XV-272 pp. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1943.

M. Massignon commença la préface de ce livre par ces mots : « Le rôle axial joué par le texte coranique dans la formation de l'Arabe classique confère à priori à l'enquête patiente de M. Sabbagh, sur ses métaphores, un intérêt spécial ». Précisons. Un intérêt spécial, d'abord par la connaissance du Coran lui-même ; M. Sabbagh fait l'analyse de cet élément capital du style qu'est l'image et donc fait grandement avancer notre connaissance de ce Livre si important. Ensuite, intérêt spécial par la voie qu'il ouvre ; son travail permettra de fructueuses comparaisons avec les œuvres des auteurs musulmans qui sont tous nourris du Coran ; il sera ainsi un point de départ pour de nombreuses recherches intéressant la manière d'écrire de toute la production arabe musulmane.

L'intérêt ne s'arrête pas là. M. J. Vendryès vient de publier, dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* (tome 42, fascicule 1, 1946), un article sur « la comparaison en linguistique » (pp. 1 à 18). Il y trace le programme du futur travail linguistique qui aura à faire connaître les tendances générales de l'esprit humain. Il s'exprime ainsi : « Il y a dans le monde de si belles phrases et qui disent de si bonnes choses qu'on a peine à croire qu'elles ne soient pas d'un usage universel... Il y aurait en tout cas une enquête générale à faire qui porterait sur les métaphores poétiques... » (p. 17). M. Sabbagh vient d'apporter sa contribution à cette enquête générale et du même coup son œuvre prend place parmi les travaux d'intérêt général au sens plein du mot.

Ce livre n'est pas un travail de vulgarisation pour amateurs. C'est le résultat de recherches patientes, minutieuses, austères. M. Sabbagh a d'abord défini la métaphore et évidemment a tenu compte des idées de la rhétorique arabe sur ce sujet. Ceci l'a amené à rechercher comment les anciens auteurs musulmans ont considéré les métaphores du Coran. Il a été conduit ainsi à bien définir son sujet. Ensuite il a procédé au classement des figures du Coran et cela par une enquête minutieuse explorant tout le texte : images tirées de la nature, des parties du corps humain, des fonctions et activités de ce corps humain, de la vie sociale de l'homme. La manière du Coran se trouve ainsi mise en lumière aux différentes périodes de sa composition ; on nous apprend quelque chose de cette fascination que le Livre a exercée sur tout le monde musulman. — Ajoutons que le livre est bien écrit et bien ordonné.

H. F.

J. M. ABD-EL-JALIL — **Brève histoire de la Littérature Arabe.** In 8°, 308 pp. Paris, G. P. Maisonneuve, 1943.

Il est inconcevable qu'il n'existe pas, en langue française, une histoire décente de la littérature arabe, écrit M. J. Sauvaget dans son *Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman*, p. 101. C'était vrai jusqu'à ce que le Père J. M. Abd-el-Jalil publie sa *Brève histoire de la Littérature Arabe*. L'auteur est un fin littérateur qui aime sa langue arabe, en goûte les beautés et tout naturellement par l'abondance de sa propre persuasion vous fait partager son admiration. Ce n'est pas une admiration béate, mais une juste appréciation de ce qui est beau, de ce qui est bien et de ce qui est déficient et caduque.

Le livre est bien pensé, bien ordonné ; chaque section qui traite d'une période de la littérature est précédée d'un aperçu historique qui place les auteurs dans leur cadre naturel ; ainsi : 1<sup>re</sup> section, L'Antéislam, 2<sup>e</sup> section, Le premier siècle musulman etc. Chaque auteur important est ensuite présenté, avec beaucoup de finesse et de pénétration, par une courte biographie et quelques mots caractérisant ses œuvres et leur portée. Ainsi sont passés en revue tous les noms illustres de la littérature arabe. Cette revue est forcément rapide ; un auteur secondaire ne bénéficie que d'une simple mention, instructive, mais trop brève, c'était une brève histoire ! Le P. Abd-el-Jalil a fait exception pour deux grands auteurs : Al-Jahiz (pp. 109-116), al-Ġazālī (pp. 186-190). Son analyse forte et nuancée nous montre ce que serait une histoire complète de la littérature arabe et nous fait vivement désirer qu'il nous donne un jour ce livre que nous attendons ; il est si bien, qualifié pour l'écrire !

Le P. Abd-el-Jalil s'adressait au grand public français. Il donne en fin de volume une petite anthologie de 42 pages, contenant un spécimen des plus belles pages de la littérature arabe. Il s'est contenté de la traduction française. Il ne sera pas lu seulement par des esprits curieux d'exotisme mais par beaucoup d'arabisants et ceux-ci auraient été très contents de jouir du texte arabe.

Une remarque : parmi les auteurs de philologie, Muwaffaq ad-Dīn abu-l-Baqā' ibn Ja'īs aurait bien mérité une mention pour son intelligent commentaire du *Mufaṣṣal*. Il a été édité par G. Jahn et représente un livre important dans la production philologique arabe. Par ailleurs, le P. Abd-el-Jalil expose l'histoire du développement de la philologie chez les Arabes d'après les données de la Tradition. G. Weil a renouvelé nos idées à ce sujet dans l'importante introduction qui précède son édition du *Kitāb al-'inṣāf...* de Abu-l-Barakāt al-'Anbārī. Il aurait fallu en tenir compte.

H. F.

J. SAUVAGET — **Introduction à l'histoire de l'Orient Musulman. Éléments de bibliographie.** (Collection *Initiation à l'Islam*, n° 1). In-8°, 202 pp. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1943.

Au début de cette *Introduction*, M. Sauvaget présente modestement son travail : il a voulu donner un guide aux étudiants des écoles françaises, arabisants et jeunes historiens, afin de leur permettre d'orienter leurs lectures ; il a donc dressé une liste sélectionnée d'ouvrages, liste qu'il fait précéder de quelques conseils élémentaires.

La modestie de l'auteur ne doit pas faire illusion sur la portée de son œuvre : il y a là un ouvrage très solide qui rendra de très grands services. Ces « quelques conseils élémentaires » remplissent toute la première partie. Ils traitent d'abord *des sources d'informations* (pp. 19-56) ; en des pages denses, riches d'aperçus nouveaux, M. S. nous met au fait de la situation : — absence de pièces d'archives, bien que nous n'en soyons pas totalement dépourvus ; — possibilité d'y suppléer, du moins en partie, par les sources narratives, les *documents épigraphiques* et tout ce que peuvent livrer les sources archéologiques ; — usage critique qu'il faut faire des différents textes de la production littéraire arabe : *hadith*, chroniques, sources anecdotiques, textes géographiques, relations de voyage. Bref il y a là, condensée, toute une méthodologie, pour qui veut écrire l'histoire des peuples de l'Orient musulman. Cette histoire, M. S. ne la conçoit pas comme une sèche revue des événements politiques ou une pure gymnastique intellectuelle, abstraite et desséchée ; au contraire, il y voit une œuvre profondément humaine, qui, en définitive, a pour objet l'homme et s'efforce d'en retracer la vie passée sous tous ses aspects extérieurs accessibles, cette vie de l'homme, « courte, précaire, semée de traverses de toutes sortes, soutenue d'espoirs rarement comblés » (p. 16) et qui, sous tous les cieux, a droit à notre sympathie et à notre curiosité. C'est pourquoi M. S. a élargi les sources à consulter jusqu'à la géographie humaine et l'ethnographie.

La deuxième partie contient les ouvrages de référence et les recueils de documents disposés sous vingt numéros (pp. 50-97).

La troisième partie donne la bibliographie dite « élémentaire » de l'histoire de l'Islam, répartie en quatorze divisions (pp. 97-191). Chaque période envisagée est d'abord caractérisée ; l'intérêt historique qu'elle présente est signalé, la recherche historique est ainsi orientée. Puis les ouvrages existants sont appréciés. M. S. manifeste une très grande connaissance de son sujet : c'est un historien qui expose, sommairement il est vrai, mais en phrases vigoureuses, incisives parfois mais toujours instructives, l'expérience de ses longues années



de recherches. On a l'impression générale d'un peu de sévérité dans les appréciations. Dans quelques cas on pourrait discuter, mais ne nous y trompons pas : ce n'est pas dénigrement systématique ni infatuation personnelle. M. S. se place au point de vue de ce que nous devrions avoir. Or, comme il nous le dit, « l'histoire de l'Islam n'en est encore qu'à ses premiers balbutiements » (p. 4) ; il était donc naturel que, si souvent, des déficiences soient signalées.

M. S. s'est imposé d'indiquer, en note, les cotes des livres se trouvant dans quatre grandes bibliothèques de Paris. On voit jusqu'où l'a poussé son désir d'être utile à l'étudiant.

L'importance de ce livre n'échappera à personne. Il est indispensable à quiconque s'intéresse, de près ou de loin, aux peuples de l'Orient musulman.

H. F.

J. SAUVAGET — **Historiens arabes**. Pages choisies. (*Initiation à l'Islam*, V). In-8°, 192 pp., 2 cartes. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1946.

Pour les anciens lettrés arabes, il n'était de littérature que la poésie. Les poètes étaient pour eux les classiques, comme Homère paraissait aux Alexandrins le classique par excellence. La critique occidentale, et les écrivains orientaux de la renaissance du XIX<sup>e</sup> siècle, ont réhabilité la prose ; des ouvrages scolaires, puisés dans les écrits des historiens et des philosophes, comme les *Textes arabes à traduire*, du P. Lammens (1891), ont eu leur part dans ce revirement de l'opinion. C'est surtout aux étudiants européens et aux curieux de littérature comparée, que le recueil de textes publié par M. Sauvaget fera goûter toute la saveur des maîtres de la prose arabe.

Trente-deux extraits, tirés de vingt-quatre auteurs et traduits directement sur l'original, nous donnent l'idée la plus avantageuse de cette littérature. La brièveté même des morceaux préserve le lecteur de l'accablement que provoquerait la lecture d'ouvrages immenses et monotones. Les lemmes qui situent l'œuvre de chaque auteur, le Glossaire et les Notices biographiques des personnages cités (pp. 182-190) facilitent à souhait l'intelligence des textes.

Ce florilège est bien, suivant le mot de l'auteur, « l'illustration de l'*Introduction à l'histoire de l'Orient musulman* » (dont le R. P. H. Fleisch rend compte ci-dessus) ; il montre tout ce que les écrivains de l'*adab* (qui ne sont point des historiens), les voyageurs, les historiens arabes apportent de lumières sur les faits, les mœurs, les institutions, les cités. Le « Turc en selle » d'Al-Jahiz, le « Front de guerre contre les Byzantins » de Qodama, les « Chasses à l'oiseau » d'Osama

ibn Mounqid, «les Arabes et la civilisation» d'Ibn Haldoun, le «Secrétaire d'état et la poste» d'Al-Qalqaşandi, suffiraient à nous édifier. Les lecteurs orientaux, feuilletant au hasard, s'arrêteront à la vue de Tyr au temps des croisades (p. 111), aux détails relatifs à la Madrasa et à la Mosquée de Mozaffaraddîn, à Damas (p. 125), à la description peu flatteuse des coutumes syriennes (p. 73), aux «papiers de famille» de Şâlih ibn Yahya (p. 152).

R. M.

A. J. WENSINCK — **La pensée de Ghazzâlî**. In-16 carré, 205 pp. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1940.

Après les études d'ensemble faites sur Ġazzâlî au cours des vingt-cinq dernières années, dont les plus importantes sont celle d'Obermann (1) (qui traite à fond de la position théologique et mystique du grand penseur musulman) et l'œuvre magistrale de Miguel Asin Palacios (2) (qui fait ressortir ses tendances ascétiques et mystiques), l'ouvrage posthume que nous laisse le regretté professeur J. Wensinck s'efforce de définir la position de Ġazzâlî en face des trois grands systèmes théologiques et philosophiques du Moyen-âge oriental : l'Islam, le Christianisme et le Néo-platonisme.

Le travail de Wensinck est loin d'égaler en étendue celui de ses devanciers, sa valeur reste néanmoins incontestable. En sept chapitres, intitulés : Dieu, — L'homme, — Cosmologie et mystique, — Foi et certitude, — Acèse et mystique, — Les mystiques, les anges, les bienheureux, les hiérarchies céleste et terrestre, — La mort et la vie future —, l'auteur nous donne, dans une admirable synthèse, l'essentiel de la pensée ġazzalienne.

L'incontestable mérite de Wensinck est d'avoir nettement mis en relief les diverses influences qui se sont exercées sur l'auteur de *Iḥyâ' 'ulûm ad-dîn*. En premier lieu, l'Islam et son Dieu qui est un Dieu de volonté et un Dieu créateur. En bon musulman, Ġazzâlî reste toujours attaché au Dieu du Coran et aux préceptes de sa religion. Mais il s'élève avec force contre l'intellectualisme et le rationalisme introduits par Aş'arî dans le monde musulman. Il leur reproche de n'avoir jamais réussi à lui donner la certitude. Comme le fait bien remarquer Wensinck, après M. Macdonald (3), Obermann et M. Asin Palacios,

(1) J. OBERMANN, *Der philosophische und religiöse Subjektivismus Ghāzalis*. Wien, 1921.

(2) MIGUEL ASIN PALACIOS, *La espiritualidad de Algazel y su sentido cristiano*. Madrid, 1924-25 (2 vol. parus).

(3) M. MACDONALD, *The Life of al-Ghazzâlî* dans *Journal of the American Oriental Society*, XX, 1899, p. 71, et dans l'article Ghazzâlî de l'*Encyclopédie de l'Islam*.

il a dû vider le calice du doute jusqu'à la lie et s'il a pu recouvrer la santé morale, ce n'est guère par la voie de la démonstration, mais par une lumière divine qui s'est répandue sur son cœur. Wensinck donne à cette lumière toute la place qu'elle mérite dans la pensée ġazzalienne.

En second lieu les *soûfis*; Wensinck fait toutefois remarquer que l'épithète de «mystique» ne convient pas à Ġazzâlî et, comme Obermann, qualifie son attitude de «subjectivisme». Il fait ressortir comment la connaissance, n'étant ni le fruit de l'intelligence pure ni de la dogmatique, appartient au «cœur», considéré comme organe supérieur aux autres organes. Sa possession est une question d'expérience intime, d'une congénialité que Ġazzâlî désigne par le terme de *dawq*, synonyme du *gustus* des Pères de l'Église et dont Wensinck donne une excellente analyse.

Pour ce qui concerne le Christianisme et le Platonisme, Wensinck reconnaît que leur influence fut telle qu'on ne saurait se figurer Ġazzâlî sans elle, soit comme penseur, soit comme théologien ou comme mystique. Il fait ensuite remarquer que l'on pourrait soutenir que, comme théologien, Ġazzâlî est musulman; comme penseur et homme de science, néo-platonicien, et comme moraliste et mystique, chrétien. Ce n'est pas le lieu d'examiner la justesse de cette dernière assertion. Signalons toutefois que les quelques allusions faites aux auteurs chrétiens ne lui apportent aucun appui, pour la simple raison que Ġazzâlî n'a connu aucun de ces derniers. Les travaux d'Asin restent toujours la meilleurs référence sur cette question (1). Quant à l'étude des éléments platoniciens et néo-platoniciens incorporés dans l'œuvre de Ġazzâlî, elle reste la partie la plus intéressante de l'œuvre de Wensinck. A travers tout l'ouvrage, nous suivons un parallélisme entre la pensée ġazzalienne et le platonisme des diverses époques, parallélisme que l'auteur résume dans les points suivants: le monisme extrémiste, qui évoque le souvenir du *ἐν* de Platon — Dieu comme la suprême beauté — les idées (platoniciennes ou bien plotiniennes) — le dualisme du monde — le retour de l'esprit vers son origine — la cosmologie, l'homme microcosme, le cosmos anthropomorphe — la mystique et la cosmologie — la connaissance comme souvenir, l'âme égarée dans le monde, emprisonnée et hantée par la nostalgie de sa patrie (*ἐξως*) et enfin la purification de l'âme comme préparation à la mort et l'au-delà.

En 202 pages de texte, l'auteur ne pouvait citer toute sa documentation; il reste toutefois un guide sûr et facile pour quiconque désire se familiariser avec la pensée profonde et tourmentée de Ġazzâlî.

KH. GEORR

(1) MIGUEL ASIN PALACIOS, *op. cit.* et *El Islam cristianizado*.

G. E. VON GRUNEBaum — **Medieval Islam. A Study in Cultural Orientation.** In-8°, VIII-362 pp., 1 carte. The University of Chicago Press, 1946.

Le professeur E. von Grunebaum publie sous ce titre les leçons publiques qu'il a données à l'Université de Chicago, au printemps de 1945.

Le but de l'auteur est de nous offrir un tableau de l'Islam à son apogée, aussi net et aussi nuancé que possible. Il ne fait ni de l'histoire ni de la littérature, ni une étude économique, mais à travers tous les documents qui nous sont parvenus, tant historiques que littéraires, il cherche à définir ce que fut la culture arabe d'alors.

Il compare et oppose l'Islam du Moyen-Age aux deux grands blocs chrétiens d'Orient et d'Occident qui se partageaient alors d'une façon presque stable l'influence dans le bassin méditerranéen. Il montre que ces trois civilisations se sont parfaitement ignorées, tout en étant de structure semblable; sans doute parce que, à un point de vue ou à l'autre, elles se suffisaient à elles-mêmes. L'Islam formait une grande unité économique et se jugeait le centre du monde. L'empire d'Orient restait fixé sur l'héritage des Césars et de l'Orthodoxie. L'Occident était fier de sa foi neuve et de la force de ses armes.

Pour comprendre l'Islam, l'auteur étudie ses sources et distingue justement, semble-t-il, entre la rélévation historique avec son cadre scripturaire et légal, et la vie de piété des foules.

La description du corps social que formait l'Islam d'alors nous offre l'image d'une société hiérarchisée comme celle de l'Occident, aux classes sociales toutes cloisonnées, mais dont les valeurs respectives tiennent plus de la science et de la culture religieuse que des services rendus. — Peut-être l'auteur donne-t-il un peu trop d'importance aux livres théoriques influencés par les classifications grecques. Il ne semble pas que le corps social tout entier ait été vraiment ainsi divisé, à ce degré.

La dernière partie, la plus longue et la plus intéressante de l'ouvrage, essaie de fixer quel était l'idéal humain de cette époque et de ce milieu à travers son mode d'expression. Synchrétisme dans la pensée; verbalisme de la forme; absorption de la personnalité.

Au lieu de la joie du progrès, le Musulman d'alors connaîtrait la paix et le repos. Il est au centre d'un monde ordonné, connaissant ses droits et ses devoirs. Son destin est assuré, s'il fait la volonté de Dieu. Et s'il a commis des fautes, le prophète intercédéra pour lui à l'heure de la rencontre avec Dieu.

Telle est la conclusion. Peut-être est-ce généraliser ce qui fut le cas d'une



apogée, sans tenir compte de tout l'effort que représentent les siècles de lente croissance.

Reste que ce livre se lit agréablement et qu'il fournira au lecteur non-spécialiste une vue d'ensemble en somme juste d'un monde qu'ignorent trop d'Occidentaux et même d'Orientaux.

A. d'ALVERNY

ÉMILE TYAN, professeur à l'École Française de Droit de Beyrouth — **Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam**, Tome II. (Collection des « Annales de l'Université de Lyon »). In-8°, 504 pp. Beyrouth, 1943.

Nous devons savoir gré à M. Émile Tyan d'avoir publié en pleine guerre le second volume si attendu de son *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*. Le premier tome de cet ouvrage a fait l'objet de comptes-rendus très élogieux de la part du Dr Pritsch (*Zeitschr. f. vergl. Rechtswissenschaft*, Bd. 53, H. 2), du R. P. René Mouterde (*Mélanges de l'Université Saint Joseph*, t. XXII, 1939, p. 235), et du Dr J. Schacht (*Orientalia*, IX, 1940, p. 148). Ce dernier met déjà M. Tyan au premier rang des spécialistes du droit musulman.

Le second tome, dont nous entreprenons l'analyse, commence par le chapitre VII<sup>e</sup> de la première partie, intitulé : « Les attributions du Qāḍi ». En dehors des fonctions judiciaires et religieuses, auxquelles viennent se joindre l'enseignement du droit, l'exécution des testaments, l'administration des waqfs, etc..., le Qāḍi a des attributions extraordinaires qui dépendent des circonstances et de la coutume : il est, suivant les cas, financier, homme politique, général, administrateur. M. Tyan analyse ces diverses fonctions avec la clarté et la précision qui ont déjà été remarquées dans les recensions de son premier volume.

Ce chapitre (qui se termine à la p. 137) est le dernier de la première partie. La seconde partie de l'ouvrage comprend 4 chapitres : chap. I<sup>er</sup> : La justice des maẓālim (pp. 141-289) ; — chap. II : Les juridictions spéciales (pp. 289-352) : Qaḍā' al-'askar, ḥājib al-mawāriṭ al-ḥašryya, etc... ; — chap. III : La šurka (pp. 352 à 436) ; — chap. IV : La ḥisba (pp. 436-484). Après avoir passé en revue ces diverses institutions, l'auteur avoue qu'il n'a pu faire œuvre complète, à cause de l'ampleur du sujet. Parmi les matières qui n'ont fait l'objet que d'indications sommaires et incidentes, il note le régime notarial. Il faut ajouter, sur ce point, qu'il a entrepris et mené à bien cette dernière étude dans un fascicule d'une centaine de pages des « Annales de l'École Française de Droit de Beyrouth », fascicule intitulé : *Le notariat et le régime de la preuve par écrit dans la pratique du droit musulman*.

Nous ne pouvons songer à analyser dans le détail cette seconde partie. Signalons seulement, à propos des *mazālim*, le caractère contentieux des jugements portés, caractère mis en valeur par M. Tyan : les fonctionnaires qui exercent cette sorte de justice extraordinaire, si haut placés qu'on les suppose, statuent comme juges, assistés d'un conseil, après audience publique, où le personnage incriminé peut d'ailleurs être présent ou non présent. Quant à l'origine de cette institution — sous la forme caractéristique prise par elle dans l'Islam —, il faut la rechercher non pas dans une institution semblable préexistant à l'Islam, qui aurait reçu confirmation tacite de la part du Prophète, mais dans des emprunts de l'époque abbaside à l'ancienne Perse.

Dans le chapitre consacré à la *šurka*, M. Tyan, après avoir traité aussi du problème des origines, se pose la question de savoir si les *Qādis* ont exercé la juridiction répressive. Il conclut, sur ce point, qu'en dehors des peines fixes (*ḥudūd*) prévues par la loi coranique pour certains délits, la compétence en matière criminelle appartenait exclusivement à la *šurka*.

Enfin le chapitre qui traite de la *ḥisba* et de l'administration municipale n'est pas le moins intéressant, puisqu'il nous montre comment le *Muhtasib*, fonctionnaire d'un caractère religieux comme le *Qādi*, veille à l'observation des règles imposées aux juifs et aux chrétiens, assure la répression des fraudes et celle des bénéfices exagérés.

Il faut reconnaître, entre autres mérites, à l'ouvrage de M. Émile Tyan, celui d'utiliser de nombreuses sources sans un appareil exagéré d'érudition. La lecture de son livre reste toujours facile et agréable. Peut-être la bibliographie pourra-t-elle s'amplifier dans une seconde édition, aujourd'hui que les contacts peuvent être repris avec l'ensemble du monde savant. Ce sera aussi une occasion de la mettre parfaitement en ordre, au point de vue alphabétique.

P. MAZAS, S. J.

NABIA ABBOTT — **Two Queens of Baghdad, mother and wife of Haroun al-Rashid.** In-8°, VII-277 pp. The University of Chicago Press, 1946.

La plus authentique histoire, le plus coloré des romans de mœurs, tel est le nouvel ouvrage de Miss Abbott. Les références à *Tabari*, à *Yāqoût*, à *Mas'ōudi* et à vingt autres montrent que nous sommes sur le terrain solide de l'érudition, tandis que le texte garanti par ces notes savantes nous transporte dans le monde des *Mille et une nuits*. Il relate l'extraordinaire destinée de deux princesses abbasides : *Haizourān*, esclave concubine puis épouse favorite du calife

Mahdi; Zobaida, petite-fille du même calife, l'épouse célèbre de Haroûn al-Rašîd. Pendant près d'un siècle, qui fut l'âge d'or de la dynastie — d'environ 750 à 850 — leur influence s'exerça sur quatre califes. Magnifique revanche de l'humiliante condition de la femme, au temps des marchés de jeunes esclaves et de la claustration du harem !

Prévenir ou écarter quelque rivale, esclave chanteuse ou poétesse, était le premier souci de ces princesses. Leur manège est décrit par les poètes et les historiens. Elles avaient leurs émissaires secrets et leurs messagers officiels, comme ces pages, garçons et filles, qu'avaient formés Zobaida. Elles s'assuraient l'appui des vizirs et l'approbation des poètes. En de savoureuses anecdotes revit tout le jeu des intrigues qui précédaient le choix des héritiers du trône ou la ruine des magnats tels que les Barmécides (pp. 190-200). Il n'était pas aisé de contenter les «princes des croyants»; l'un d'eux, Hâdi, contraint de répudier sa femme, ordonna simplement à ses amis d'en faire autant, afin qu'il ne fût pas sans compagnons de veuvage (pp. 88-89)! Les tares de ces cours dissolues sont signalées dans l'Introduction (p. 9). Il y aurait lieu, semble-t-il, de comparer les mœurs des Abbasides à celles des Ommayyades d'Espagne.

L'œuvre matérielle de Zobaida a plus fait pour sa mémoire que son luxe fastueux. La route du pèlerinage de Koufa à la Mecque, l'aqueduc qui de nos jours encore abreuve la Mecque, portent toujours son nom. Sa légende, dont Miss Abbott n'avait pas à nous entretenir, s'est répandue dans tout l'Islam; en Syrie, elle est confondue avec Zénobie; sur la côte libanaise, l'aqueduc du Nahr Ibrahim porte le nom de Qanâter Zebaida.

R. M.

---

UNIVERSITÉ SAINT JOSEPH DE BEYROUTH  
INSTITUT DE LETTRES ORIENTALES

SOUS LE PATRONAGE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

ANNÉE SCOLAIRE 1944-1945

I. PHILOGIE ET LITTÉRATURE SÉMITIQUES

A. *Histoire de la littérature arabe*

Leçons (en arabe), par M. F. E. BOUSTANY :

*Les genres littéraires à l'époque fatimite.* (Le Caire, capitale du califat — Poètes de cour. Influence ismaélienne — Littérature populaire : le roman d'Antar — Fiqh et soufisme — Sciences étrangères — Les arts et la culture fatimites.

B. *Institutions des peuples de langue arabe.*

Commentaire, en arabe, de textes anciens, par M. FOUAD E. BOUSTANY.

*Textes relatifs à l'époque omayyade.*

C. *Sociologie musulmane*

(Leçons par le R. P. A. MAZAS et M<sup>e</sup> NAJATI KABBANI).

*Introduction à l'étude de la sociologie* (R. P. MAZAS) — *Sociologie musulmane* (M<sup>e</sup> N. KABBANI). Objet et méthode. La condition de la femme dans le monde musulman.

II. HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE LA SYRIE ET DE LA PHÉNICIE

A. *Archéologie phénicienne*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. P. BOVIER-LAPIERRE.

*Les Phéniciens et la civilisation antique.* (Les colonies phéniciennes — La navigation, flottes et périples).

B. *Histoire et archéologie de la Syrie gréco-romaine.*

Cours et exercices pratiques, par le P. R. MOUTERDE.

*La guerre et la paix en Syrie gréco-romaine.* (La frontière de l'Euphrate. Équipement de la steppe. — Civilisation gréco-romaine, art chrétien de Syrie).



## III. ARMÉNOLOGIE

*Histoire et Institutions de l'Arménie moderne (1800-1914).*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. J. MECERIAN.

(Le problème arménien dans le cadre de la Question d'Orient — les Russes en Transcaucasie — La question agraire en Arménie russe et en Arménie turque — Littérature nouvelle).

## ANNÉE SCOLAIRE 1945-1946

## NOUVEAUX ENSEIGNEMENTS

## (Extrait du « Programme et Horaire »)

Une enquête anglaise sur l'état actuel des pays islamiques (*Islam to Day*, par A. J. Arberry et R. Landau, Londres, 1943, p. 63) signalait « l'accusation de négliger les études arabes », que diverses propagandes lancent périodiquement contre les Écoles françaises du Proche Orient. L'auteur ajoutait : « Toutefois, il est important de mentionner le centre d'études islamiques qui existe à l'Université Saint Joseph des Jésuites à Beyrouth. La Bibliothèque Orientale de cette Université, sa revue arabe *Al-Mašriq* et les séries de publications érudites qui sont sorties de son Imprimerie lui ont acquis une haute situation. Elle a abrité des savants de notoriété internationale, tels que Lammens et Cheikho ; ceux-ci ont fondé à Beyrouth (un des très rares points du monde arabe où cette fondation fût possible) un centre d'études, où ils purent poursuivre leurs travaux avec toutes les facilités qu'ils eussent rencontrées en Europe ».

L'Institut de Lettres orientales est l'héritier de ces traditions et de ces avantages. La fin de la guerre mondiale marque pour lui un nouveau progrès. Sans parler du cours de sociologie musulmane, inauguré en Novembre 1944, la philologie arabe sera enseignée sur le programme des Facultés de France par le R. P. H. Fleisch, docteur ès-lettres, diplômé de l'École des Langues orientales vivantes ; M. Khalil Georr, docteur ès-lettres, est chargé d'un cours public sur l'histoire de la philosophie arabe.

## I. PHILOGIE ET LITTÉRATURE SÉMITIQUES.

A. *Philologie arabe*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. H. FLEISCH.

(Exposé critique de la phonétique et de la morphologie de l'arabe classique. — Textes tirés de Sibawayhi, Ibn Qotayba et Az-Zamahšari).

*B. Histoire de la littérature arabe*

Leçons (en arabe), par M. FOUAD E. BOUSTANY.

*Les genres littéraires à l'époque andalouse.* (Trois capitales des lettres andalouses, Cordoue, Séville, Grenade — Poètes de cour et poésie populaire — Mouvement philosophique. Averroès, Maimonide — Tradition et soufisme — Sociologie. Ibn Haldūn — Les arts et la civilisation andalouses).

*C. Institutions des peuples de langue arabe.*

Commentaire (en arabe) de textes anciens, par M. FOUAD BOUSTANY.

*Textes relatifs à l'époque abbaside, I.*

*D. Sociologie musulmane*

Leçons de M<sup>e</sup> NAJATI KABBANI.

*Évolution de l'Islam contemporain.* (Les pèlerinages — Les confréries — Les sectes).

*E. Histoire de la philosophie arabe.*

Leçons de M. KHALIL GEORR.

*Les sources et l'évolution de la philosophie arabe.* (« Plato Arabus » — Aristotélisme, néoplatonisme — La philosophie stoïcienne et le kalām des traducteurs syriaques — Traducteurs arabes — La scolastique musulmane. Farābi. Ibn Sina. Ġazzālī — l'Encyclopédie de Ihwān es-Ṣafa — Ibn Rošd).

## II. HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE LA SYRIE ET DE LA PHÉNICIE

*A. Archéologie phénicienne*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. P. BOVIER-LAPIERRE.

*Les industries phéniciennes.* (Métallurgie-pourpre).

*B. Archéologie et épigraphie gréco-romaines de Syrie.*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. R. MOUTERDE.

*Promenades archéologiques en Haute Syrie.* (Les principaux chantiers de fouilles — Quelques sites peu connus).

## III. ARMÉNOLOGIE

*Histoire et institutions de l'Arménie à l'époque arabe (650-1050).*

Cours et exercices pratiques, par le R. P. J. MECERIAN.

(Conquête par les Arabes. La « charte » consentie par Mo'awia I<sup>er</sup> — Émirats arabes sur le sol arménien — Élimination des dynasties féodales — Nouvelles principautés arméniennes — Civilisation de l'Arménie à la veille de l'invasion seldjoudide — Art arménien et art arabe).



















PJ 42008  
3001  
B5 Beirut. Université  
v.26 Saint-Joseph.  
1944- Mélanges de l'Univer-  
46 sité Saint-Joseph

PJ  
3001  
B5  
v.26  
1944-  
46

42008

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY  
BERKELEY, CA 94709





